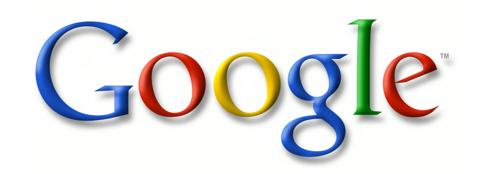
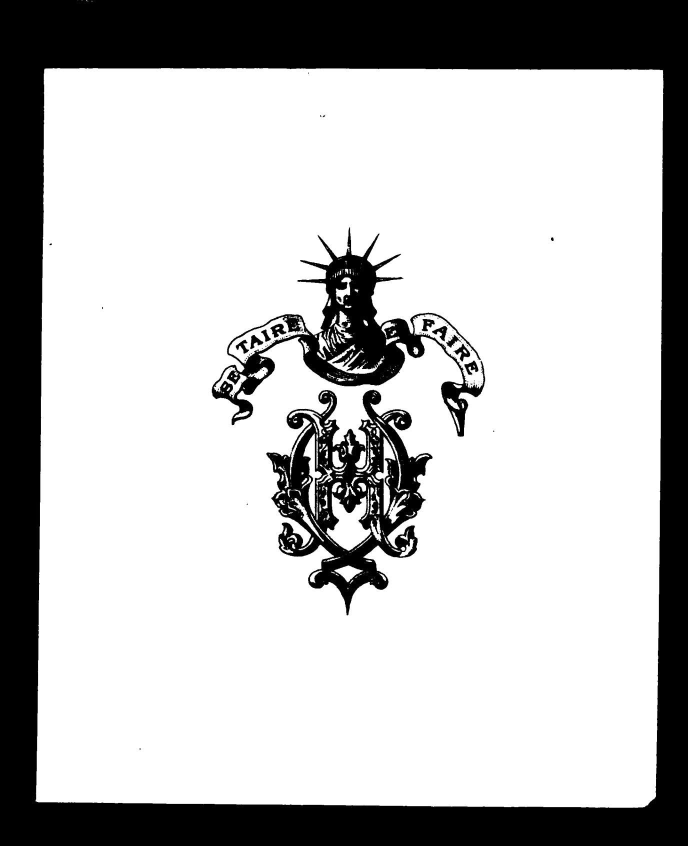

Google


SE TAIRE E FAIRE



LES

CORSAIRES BARBARESQUES

ET DE LA

MARINE DE SOLIMAN LE GRAND

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE QUATRE CARTES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1887

LES

CORSAIRES BARBARESQUES

ET LA

MARINE DE SOLIMAN LE GRAND

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES 143

CORSAIRES BARBARESQUES

ET LA

MARINE DE SOLIMAN LE GRAND

Jean Pierre Edmond PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE 4 25 B

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE QUATRE CARTES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1887

Vignaud Lit.
6-12-28.

PRÉFACE

L'éminent fondateur de la *Revue des Deux Mondes* faisait un jour devant moi une curieuse remarque : « La plupart des auteurs, disait-il, gagneraient fort à écrire ce qu'ils gardent pour eux. Leurs causeries m'en ont souvent beaucoup plus appris que leurs articles. » L'explication de ces réticences, — M. Buloz avait assurément le droit de s'en plaindre, — est pourtant quelquefois bien facile et bien naturelle. Qu'il me soit permis de me prendre un instant pour exemple : supposons que ma verve indiscrète se fût permis en 1871 de tracer, avec la liberté que ne se refusent pas nos voisins, un programme nettement accusé d'attaque et de défense, aurais-je vraiment fait acte de patriotisme? C'était déjà beaucoup, ce me semble, d'oser engager nos hommes d'État à étudier le moyen « de faire rentrer la marine dans le jeu des armées ». Toutes mes idées à ce sujet se trouvent répandues dans les seize volumes que m'ont inspirés les terribles leçons de la guerre franco-alle-

mande. On y rencontrera le conseil d'arrêter au plus tôt le type de la future flottille; de prescrire le recensement annuel des ressources qu'offriraient au besoin, pour constituer une flottille auxiliaire, la navigation côtière et la navigation fluviale; de créer en Algérie une école de débarquement; de fournir à nos officiers, par l'établissement de lignes de paquebots subventionnées, l'occasion de se familiariser avec des parages qui continueront, sans cela, de leur rester complétement inconnus; d'encourager dans nos états-majors l'étude approfondie des langues étrangères par la délivrance de brevets d'interprètes; de ne pas oublier, à l'époque des grandes manœuvres d'automne, les opérations dans lesquelles l'action de l'armée et celle d'une force navale ont intérêt à se combiner; de reviser enfin nos traités de tactique pour les mieux adapter aux nécessités d'un matériel qui, tous les jours, se transforme. Qu'on eût, il y a quinze ans, confié ces semences, modestement offertes, à la terre, l'arbre porterait aujourd'hui des fruits : je n'en saurais promettre pour demain à ceux qui voudraient bien se mettre enfin à l'œuvre sur mon conseil

et qui sèmeraient tardivement « le blé de mars ».

Loin de moi cependant la pensée d'imputer la stérilité de mes efforts à l'inertie de l'administration. Le portefeuille de la marine n'a jamais cessé, depuis seize ans, d'être confié à des mains très-capables, souvent même aux mains que j'aurais volontiers, si mon opinion eût pu être de quelque poids, recommandées au choix du pays. Je n'entends accuser de mes déceptions que l'instabilité de notre politique extérieure. Donnez-moi avant tout un peuple qui sache ce qu'il veut : il ne faudra pas un grand effort d'esprit pour esquisser à son usage, comme à celui des Suisses ou des Belges, un plan de défense. Tant que nous procéderons, au contraire, par bonds et par saccades, tant que nous nous précipiterons, sans avoir pris le temps d'arrêter un plan d'ensemble, tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident, aussi infidèles à nos amitiés qu'à nos haines, je défie bien tous les Colbert du monde réunis de tracer un programme qui réponde aux nécessités imprévues de ces brusques volte-face. Nous dépenserons sans profit beaucoup d'argent, nous userons les plus nobles dévouements en pure perte : la marine, admi-

rable si on l'appelle à servir sur terre, n'en restera pas moins, une nouvelle guerre continentale éclatant, paralysée encore une fois sur ses gros vaisseaux : vous la retrouverez en 1890, en 1895, aussi impuissante, aussi désespérée de son impuissance qu'elle le fut en 1870 et en 1871.

Plaise à Dieu que la faute commise n'ait pas de conséquences, que la sagesse des peuples et des gouvernements nous épargne, non pas simplement pour des mois ou des années, mais pour des siècles, les épreuves d'une crise dont il serait difficile de pressentir l'issue. Personne ne s'en réjouirait plus sincèrement que moi. Quel allégement soudain pour nos finances, quel soulagement pour les nations inquiètes et épuisées, si jamais sonnait, d'un bout de l'Europe à l'autre, l'heure bénie du désarmement général! Ce jour-là, nous n'aurions plus besoin de flottilles : il nous suffirait de construire des paquebots. Je le répète donc ici une dernière fois : la marine a le droit de demander à la politique ses secrets; elle aurait mille fois tort de vouloir y rester indifférente. Un ministre qui ne sait pas où la politique de son pays se dirige ne peut que perdre son temps et que gaspiller notre argent.

Faute de cette connaissance, je dois, tout le premier, avoir souvent tourbillonné dans le vide. J'ai cru néanmoins pouvoir à tout hasard préconiser sans inconvénient la guerre des descentes, parce que c'est réellement la seule guerre qui assignerait, en cas de grand conflit, un rôle important et sérieux à nos flottes : je l'ai préconisée aussi parce que, dans ma pensée, en dehors des opérations dont elle ouvre la perspective, il n'y a plus, en mer ou sur les côtes, que dévastation et pillage. La guerre est un fléau contre lequel l'énervement général des esprits, secondé par des habitudes presque universelles de bien-être, proteste aujourd'hui plus énergiquement que jamais. Pour la faire avec l'ancienne insouciance, il faudrait d'abord y apporter des passions moins émoussées, des animosités plus constantes et plus vivaces. Ne serait-il donc pas désirable et possible, avant d'arriver à la supprimer définitivement, d'en atténuer par quelque résolution amphictyonique les rigueurs?

Un excellent livre de M. Charles de Boeck, publié en 1832, portant un titre qui appelle, à lui seul, l'attention : *De la propriété ennemie sous pavillon ennemi,* — a examiné l'intéressante ques-

tion de la neutralisation des mers pour les vaisseaux marchands, avec une ampleur et une compétence bien rares à notre époque. L'ouvrage ne contient pas moins de sept cent soixante-quatre pages grand in-octavo. « L'inventeur du blocus continental, nous apprend M. Charles de Boeck, était favorable à l'idée de l'inviolabilité de la propriété ennemie sous pavillon ennemi. Il l'a formellement déclaré à plusieurs reprises. Il l'a exprimé dans le préambule même du décret de Berlin. Le 22 août 1809, dans une lettre écrite sous sa dictée par M. de Champagny à M. Armstrong, ministre des États-Unis, il disait : « Les mers n'appartiennent à aucune nation; elles sont le bien commun de tous les peuples et leur commune ressource. Les bâtiments de commerce ennemis appartenant à des particuliers devront être respectés. Les individus qui ne combattent pas ne devraient pas être prisonniers de guerre. Dans toutes ses conquêtes, la France a respecté les propriétés particulières. Les magasins et les boutiques sont restés à leurs propriétaires. »

Les méditations de Sainte-Hélène, continue M. de Boeck, avaient confirmé Napoléon dans

ce sentiment. « Il est à désirer, lit-on dans ses *Mémoires*, qu'un temps vienne où les armées navales puissent se battre sans donner lieu à la confiscation des navires marchands et sans faire prisonniers de guerre de simples matelots de commerce ou les passagers non militaires. Le commerce se ferait alors sur mer entre les nations belligérantes, comme il se fait sur terre, au milieu des batailles que se livrent les armées. »

Ce sont là des idées vraiment napoléoniennes, des idées généreuses, et, je ne craindrai pas d'ajouter : des idées très-pratiques. On en retrouve la trace dans la déclaration de Paris, — 16 avril 1856, — aussi bien que dans l'article 3 du traité de Zurich, — 10 novembre 1859. — Cet article stipule que « les bâtiments autrichiens capturés qui n'auront pas encore été l'objet d'une condamnation de la part du conseil des prises seront restitués ». On eût bien dû seulement s'en aviser plus tôt! Je ne me serais pas donné tant de peine pour les prendre. « Jadis, fait remarquer avec raison M. Cauchy, dans son livre sur le *Respect de la propriété privée*, livre cité par M. de Boeck, la pensée ne serait venue à personne de restituer, par mesure gracieuse, à

la fin d'une campagne, les navires capturés sur l'ennemi dans des conditions qui devaient les faire déclarer de bonne prise. Un tel acte de libéralité envers le commerce ennemi eût été presque un acte de spoliation envers les capteurs. »

Dans la dernière guerre franco-allemande, soixante-quinze bâtiments de commerce allemands, montés par deux cent cinquante hommes environ et d'une valeur évaluée à six millions de francs, furent déclarés de bonne prise. On en adjugea le prix aux capteurs; mais ce fut, en fin de compte, la France qui paya.

M. de Boeck a tellement fouillé le passé qu'on s'étonnerait qu'après lui il restât quelque argument nouveau à produire, dans un sens ou dans l'autre. Mably, Rousseau, les publicistes allemands ou anglais, il a tout consulté. Après avoir réclamé le droit de m'approprier l'idée de Napoléon le Grand, pourquoi hésiterais-je à la justifier par les citations que me fournit son commentateur? « Interrogez les politiques, écrivait en 1748 l'abbé de Mably, aucun ne vous dira que les déprédations des armateurs aient jamais décidé du succès et du sort de la guerre. » « La guerre, disait de son côté l'auteur du

Contrat social, n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État. Les particuliers n'y sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats. »

Chose singulière! Ce fut l'Angleterre, cette puissance essentiellement marchande, qui, par l'organe de lord Palmerston, arrêta net, en 1862, le mouvement moral dont l'impulsion n'eût pas tardé à entraîner la suppression du droit de capture sur mer de la propriété privée et aurait certainement du même coup préservé à jamais du bombardement les villes ouvertes. « La France, — M. de Boeck nous le rappelle fort à propos, — dit à cette époque lord Palmerston, occupe généralement de quinze mille à vingt mille marins à la pêche de la morue : en cas de guerre, est-il contestable qu'il serait plus avantageux pour l'Angleterre de s'emparer de ces hommes destinés évidemment au service de la flotte ennemie, que de les laisser tranquillement rentrer dans leur pays pour y prendre les armes? La capture des vaisseaux marchands est une arme non moins redoutable que le droit de faire les matelots prisonniers de guerre. Sans le

droit de prise, la guerre maritime serait illusoire; elle se réduirait à un simple échange de relations diplomatiques. Abandonner ce droit, ce serait abandonner toute notre force, porter un coup fatal à notre suprématie navale, commettre, en un mot, un acte de suicide politique. »

Ces préoccupations naïvement égoistes auront-elles donc éternellement le pouvoir d'entraver les progrès de la civilisation? Lord Palmerston a fort bien parlé, en vérité. Que lui eût répondu, en 1792, le député Lasource? « Nous avons déclaré, aurait dit le Girondin, reprenant son discours du 29 mai, que nous voulions respecter les propriétés des particuliers, mais nous n'avons pas pu dire que la nation française serait comme un troupeau de moutons auquel les étrangers pourraient impunément enlever la toison. »

Si la guerre demeure encore barbare, si elle s'empreint, aux premières hostilités, d'un caractère de sauvagerie inouï jusqu'à nos jours, est-ce la France, après ce que nous venons d'entendre, que la postérité, reculant d'horreur, en rendra responsable?

AVERTISSEMENT

Voyez à la fin du volume trois cartes et trois vues de côtes dressées pour servir à l'intelligence des expéditions d'Africa et de Sfax.

La première carte comprend la côte de Tunisie, du cap Bon à Tripoli.

La seconde présente le plan des ruines d'Africa et du long promontoire sur lequel est bâtie la ville moderne de Mahedia.

La troisième est une réduction du levé de la rade de Sfax, levé opéré par la mission hydrographique à laquelle présidait M. Manen.

Les vues de côtes montrent l'aspect actuel des villes de Sfax, d'Africa et de Zerbi.

Ces documents feront mieux apprécier les difficultés des opérations décrites de la page 150 à la page 192 et de la page 301 à la page 312.

LES
CORSAIRES BARBARESQUES
ET LA
MARINE DE SOLIMAN LE GRAND

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉPONDÉRANCE OTTOMANE.

Les Turcs n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui : une proie qu'on se dispute, l'orphelin sur la tête de qui, suivant le proverbe musulman, la main novice apprend à raser. Au temps de Soliman le Grand, les Turcs faisaient trembler le monde : les forces réunies de la Chrétienté n'auraient pas tenu leurs flottes en échec. La bataille de Prévésa marque le point culminant de la puissance ottomane. Trente-trois ans plus tard, la bataille de Lépante en signalera le déclin [1].

[1] Voyez la note 1 à la fin du volume.

Le lendemain de la déplorable journée où Barberousse, avec des forces inférieures, mit en fuite les escadres chrétiennes[1], le 28 septembre 1538, au matin, avant que l'obscurité de la nuit fût complétement dissipée, les vigies de Corfou signalèrent, dans la direction du midi, « une flotte en vue ». Quelle flotte? Il ne vint à l'esprit de personne que ces vaisseaux pussent être les vaisseaux de Doria. Vincenzo Capello, l'amiral vénitien, n'avait-il pas, à l'issue du premier conseil de guerre tenu devant Prévésa, expédié une galère rapide au provéditeur de Corfou, Stefano Tiepolo, pour le prévenir que la flotte confédérée allait faire route immédiatement pour le golfe de Lépante? Capello n'ajoutait-il pas qu'on devait à Corfou se tenir soigneusement en garde contre une attaque de la flotte ottomane? L'ennemi, en effet, serait probablement tenté de profiter de l'éloignement des vaisseaux chrétiens pour assaillir une île objet constant de ses déprédations, et que la résolution prise en conseil lui livrait dépourvue de toute protection navale.

Au premier avis qui lui est transmis par les guetteurs, le provéditeur croit soudain voir les

[1] Voyez l'ouvrage intitulé : *Doria et Barberousse,* chap. XLV, page 296. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

alarmes de Vincenzo Capello justifiées; il fait sonner sur-le-champ la trompette, appelle la garnison aux armes. Les soldats courent aux remparts, mettent les pièces en batterie et, auprès de chaque bouche à feu, rangent les munitions. L'alerte, on peut le soupçonner, fut vive; elle fut heureusement de courte durée. Le doute bientôt cessa d'être possible : la flotte en vue était bien la flotte chrétienne, rentrant au port, vaincue, mutilée, en désordre, après avoir compromis pour de longues années le prestige de ses armes. L'humiliation eût-elle été plus grande, si les Turcs fussent venus, à la dérobée, insulter une fois de plus, selon leur habitude, les rivages de Corfou?

Barberousse, le soir même du combat, s'était lancé à la poursuite de la flotte chrétienne; il ne prolongea pas la chasse au delà de quelques heures : il avait lui-même trop de plaies à panser. Plusieurs de ses galères, vigoureusement canonnées par le galion de Condulmiero, se trouvaient incapables de tenir la mer; il jugea prudent de les escorter avec toute la flotte jusqu'à l'entrée du golfe de Prévésa, laissa sur cette rade les vaisseaux les plus maltraités, — une vingtaine environ, — et, se reportant rapidement au nord, alla mouiller,

dès les premiers jours du mois d'octobre, sous l'île de Paxos, à douze milles environ de Corfou. Les Chrétiens avaient là une magnifique occasion de prendre leur revanche : en venant jeter l'ancre dans les eaux des îles Ioniennes, Barberousse semblait vouloir constater sa victoire : quelle raison pouvaient invoquer les chefs de l'armée chrétienne pour ne pas accepter le défi?

L'insuccès amène presque toujours un fâcheux relâchement dans la discipline; à plus forte raison doit-il ébranler l'autorité du commandement au sein d'une force navale remplie de rivalités jalouses et de soupçons. A en croire la clameur générale, Doria seul était responsable des humiliations subies. « Je désirais voir la flotte turque et apprendre de mes propres yeux comment on combat sur mer, écrivait le 30 septembre 1538 un jeune volontaire romain. Le 8 septembre, arrive le *Glorieux Messie :* plût à Dieu, pour l'honneur de la Chrétienté, qu'il n'eût pas, cette année, quitté Gênes! Un seul jour lui a suffi pour perdre ce qu'il avait acquis en beaucoup d'années. » C'était à Doria encore que tous voulaient s'en prendre de l'inaction que rencontraient les provocations arrogantes de Khaïr-ed-Din. Capello s'indignait, Grimani jetait feu et flammes,

Fernand de Gonzague se transportait d'une galère à l'autre, conjurant les capitaines de s'armer de résolution pour venger la gloire du nom chrétien et réprimer l'intolérable insolence des Barbaresques.

Le trouble, la confusion, les murmures ne sont pas cependant un présage bien certain de victoire : Fernand de Gonzague, par ses déclamations, risquait fort d'attiser l'esprit séditieux qui couvait depuis longtemps dans la flotte. « Qu'on me donne seulement, s'écriait de son côté Capello, quelques pelotons de soldats espagnols, je ne demanderai pas d'autres galères que les miennes pour livrer bataille aux Turcs ! » La pression finit par devenir si forte que Doria fut sur le point d'y céder : pendant qu'il perdait un temps précieux à embarquer des munitions et des vivres, à réparer ses gréements, à boucher quelques trous de boulet, Barberousse, satisfait d'avoir affirmé son avantage, décampait. Au bout de quelques jours, il se repliait sans bruit vers le golfe d'Arta. Sa retraite calma, comme par enchantement, l'agitation de l'armée confédérée. On n'y songea plus qu'à réparer par quelque action d'éclat la faute impardonnable qu'on venait de commettre en laissant échapper pour la seconde fois Barberousse.

Il ne pouvait plus être question de Lépante : ce n'était pas au mois d'octobre qu'on irait s'engager dans une opération de cette importance. Je ne sais trop qui proposait d'entreprendre le siége de Durazzo : un siége offre toujours des lenteurs imprévues. Capello objectait que la flotte, obligée de mouiller en pleine côte, se trouverait à la merci du premier coup de vent. En désespoir de cause, le conseil se rejeta sur Castel-Nuovo, forteresse située presque à l'issue des bouches de Cattaro, sur la côte septentrionale de ce long détroit : Castel-Nuovo, laissé au pouvoir des Turcs, gênait considérablement les communications de la flotte vénitienne avec le fond du golfe.

Le 24 octobre 1538, l'armée combinée, remise de ses émotions et de ses fatigues par un séjour de près d'un mois sur la rade de Corfou, appareilla pour rentrer dans l'Adriatique et se dirigea vers ce vaste enfoncement de la côte de Dalmatie qui, mieux encore que le golfe d'Arta, mériterait le nom de mer Intérieure. Le débarquement des troupes passagères s'opéra sur la plage de Castel-Nuovo, sans coup férir. Les navires légers entrèrent ensuite dans la darse de Cattaro; les naves et les galions s'embossèrent à la hauteur du goulet,

prêts à repousser toute intervention du dehors. Gonzague, de son côté, fit garder par quatre compagnies l'entrée des défilés qui auraient pu amener sur les lieux les cavaliers de l'Herzégovine.

La place à conquérir se composait d'une ville fortifiée et d'une citadelle : cinq cents Turcs défendaient la ville, douze cents âmes s'étaient réfugiées dans le château. L'infanterie italienne et l'infanterie espagnole se déployèrent, sous les ordres de Gonzague, autour de Castel-Nuovo, l'investirent complétement et commencèrent par s'emparer des faubourgs. Dans la nuit du 26 au 27 octobre, cinq canons de 50 furent mis en batterie; au lever du jour, les galères s'approchèrent pour prendre part à l'attaque. Un feu violent, maintenu pendant plusieurs heures, ne décidait rien : les vaisseaux prirent, comme à Coron, le parti de jeter leurs équipages à terre. L'émulation, dès ce moment, s'en mêla ; matelots et fantassins assaillirent, de deux côtés différents, les remparts. Les arquebusades, malgré les pertes sérieuses qu'elles leur infligeaient, n'empêchèrent pas ces braves gens de prendre pied dans la ville. Là, il fallut encore combattre de rue en rue. Cette lutte acharnée coûta la vie à beaucoup de Chrétiens. Le

capitaine Boccanegra, entre autres, vaillant officier qui venait de faire preuve, à la journée de Prévésa, d'une remarquable énergie, y trouva la mort. La garnison ottomane se rendit enfin à Vincenzo Capello. Il fut stipulé que les Turcs auraient la faculté de se racheter au taux de quarante écus d'or par tête : leurs bagages resteraient à la discrétion du vainqueur. Le lendemain, 28 octobre 1538, les défenseurs du château, découragés, demandèrent, comme ceux de la ville, à capituler. Le butin qu'on recueillit à Castel-Nuovo fut évalué à plus de soixante-dix mille ducats.

Vincenzo Capello avait laissé la ville conquise sous la garde de deux compagnies commandées par les capitaines Valerio Orsini et Agostin Spinola. Fernand de Gonzague voulut mettre dans la citadelle une garnison de quatre mille Espagnols : il s'arrogea de plus le droit d'en désigner le gouverneur. Son choix, sous tous les rapports, fut excellent; il tomba sur un officier résolu, — Francisco Sarmiento. L'usurpation n'en était pas moins flagrante : Castel-Nuovo devait, en bonne justice et en vertu même du traité conclu sous les auspices de Paul III, appartenir non pas à l'Espagne, qui n'avait aucun intérêt dans l'Adriatique, mais bien à

l'État de Venise, possesseur, depuis plusieurs siècles, de Corfou, de Cattaro et de presque toutes les villes de la Dalmatie. Capello ne cacha pas son mécontentement; le Sénat dissimula le sien, mais, dès ce jour, la rupture de la Ligue fut arrêtée dans sa pensée : Laurent Gritti partit pour Constantinople, avec la mission d'y négocier secrètement une paix séparée[1].

Castel-Nuovo était déjà aux mains des Chrétiens, quand Barberousse apprit que cette place était menacée. Il quitta le golfe d'Arta en toute hâte, espérant arriver à temps pour faire avorter une entreprise qui allait lui ravir l'honneur de la campagne et rétablir, dans une certaine mesure, le renom compromis des armes chrétiennes. Une violente tempête le surprit en route. A la fin du mois d'octobre, il fallait s'y attendre : le vent du nord, — *la Bora*, — manque rarement de faire, à cette époque, son apparition dans l'Adriatique. La flotte ottomane fut dispersée, perdit plusieurs vaisseaux; sans le port de Valona, qui lui offrit par bonheur un refuge, elle courait le risque de périr tout entière. La baie de Valona n'est pas, comme la baie de Prévésa,

[1] Voyez la note 2 à la fin du volume.

protégée par une entrée étroite; on y peut donner à pleines voiles. Capello et Fernand de Gonzague insistaient pour qu'on profitât sur l'heure du hasard inespéré qui mettait, pour la troisième fois, la flotte du Sultan à la portée de la flotte chrétienne, qui appelait les vaisseaux de la Ligue à combattre une réunion de vaisseaux battus par la tempête, à demi fracassés, dégarnis, — on le savait par des rapports certains, — d'une partie de leurs rames. La prudence invétérée de Doria sauva encore, en cette occasion, Barberousse.

L'amiral de Charles-Quint déclara formellement que la saison des opérations maritimes était passée; qu'en allant attaquer la flotte ottomane dans la baie ouverte de Valona, on s'exposait à s'y perdre avec elle : pour sa part, il ne s'associerait jamais à un dessein aussi téméraire. Rien ne put ébranler sa détermination. Son parti était pris, ses ordres déjà donnés : aussitôt que les troupes débarquées seraient rentrées à bord, il ferait, avec toute son escadre, voile pour la Sicile. A ces mots, Capello ne peut contenir son indignation; la colère le suffoque et lui fait oublier toute retenue. Il rejoint sur-le-champ sa galère, dans un état d'exaspération impossible à décrire. Il se blâmait tout haut d'avoir

si longtemps subi les ordres d'un étranger, d'un ennemi naturel de Venise, conseillant à ses officiers, à ses soldats, à ses matelots, de ne jamais servir que sous un général de leur nation. « Doria, répétait-il avec une animation croissante, nous prive d'une victoire certaine : il fallait un Génois pour ternir ainsi la gloire du nom italien. »

Quand le chef donnait de cette façon violente le signal, il eût été bien étonnant que les subalternes s'abstinssent des récriminations les plus passionnées. « Ne vous en prenez pas à Doria, disait Valère Ursin; Doria n'a fait que remplir fidèlement les intentions de son maître. Que voulait Charles-Quint? Exciter la guerre entre Venise et le Turc, sans compromettre sa flotte. Son but est atteint; ne lui demandez pas davantage. » D'autres allaient plus loin : ils accusaient l'Empereur d'avoir poussé les Vénitiens à prendre les armes contre le Sultan, pour les avoir, quand leurs forces seraient épuisées, à sa merci. « Doria, murmuraient-ils, épargne son confrère Barberousse. Y a-t-il là de quoi nous surprendre? Ne sait-on pas que les pirates sont comme les loups : ils ne se mangent point entre eux. »

Doria n'était pas seulement un homme de mer; toute sa carrière est celle d'un politique : les in-

jures des Vénitiens n'eurent pas un instant le don de l'émouvoir. Au jour dit, il appareilla et ramena la flotte impériale à Messine. Il ne restait plus à Grimani et aux Vénitiens, trop faibles pour continuer seuls la campagne, qu'à retourner en Italie : ils y allèrent porter l'expression de leur désappointement et leurs doléances.

Quant à Barberousse, il avait prolongé son séjour dans l'Adriatique au point d'y compromettre gravement la sûreté de ses vaisseaux. Aussitôt que ses avaries furent réparées, il se replia sur le golfe de Lépante. Là, il fit deux parts de sa flotte : Dragut, ou, si nous voulons lui donner son nom musulman, Torghoud-Reïs, fut, avec vingt-cinq galères et quelques brigantins, chargé de dévaster les côtes de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne; le gros de l'armée navale, conduit par Barberousse en personne, se dirigea sur le Bosphore, et atteignit Constantinople sans encombre.

La perte de Castel-Nuovo irrita Soliman ; elle ne diminua point à ses yeux la valeur de l'immense service que venait de lui rendre Barberousse. La longue ambition des sultans était réalisée, l'empire de la mer appartenait désormais sans conteste aux flottes ottomanes. Un voyageur français du seizième

siècle, dont notre savant orientaliste, M. Schefer, vient de remettre au jour les curieux souvenirs, a fort bien dépeint l'état de la marine ottomane avant l'intervention du fondateur de l'Odjak d'Alger. « Du côté de Péra, sur la marine, écrit Jean Chesneau, secrétaire de M. d'Aramon, résident du roi de France à Constantinople en 1543, il y a un arsenal où l'on fait et tient galères et navires. A cet arsenal besognent ordinairement deux cents maistres qui ont chacun dix aspres par jour, et cinquante superintendans qui ont chacun douze aspres. Pour le service du dit arsenal est un grand nombre de manouvriers qui ont chacun quatre aspres par jour. Les Turcs ont tant de bois qu'ils veulent pour faire les navires, et de bon; mais ils ne les savent faire, principalement les galères, car ils ne les font point si bonnes ni si légères que les Chrétiens. Sur ledit arsenal et sur tous les officiers d'icelui, il y a un capitaine général appelé Beylerbey de la mer, qui a aussi charge de l'armée de mer quand elle sort. Ce beylerbey était toujours le capitaine de Gallipoli, quel qu'il fût; mais depuis quelque temps, le Grand Turc y a commis Barberousse, qui a de *timar* pour cet office quatorze mille ducats par an, assignés sur les îles de Métélin, Rhodes et Négrepont, dont il en tire

trois fois autant. Avant que Barberousse prît cette charge, les Turcs, à l'exception de quelques corsaires, ne savaient rien ou bien peu de l'art de la mer. Et encore aujourd'hui, quand ils veulent dresser une armée de mer, ils vont par les montagnes de Grèce et d'Anatolie prendre les bergers qu'ils appellent *gouïounari,* c'est-à-dire gardeurs de moutons, et les mettent à voguer ès galères et servir ès autres vaisseaux, à quoi faire ils sont si mal propices qu'ils ne sauraient, non pas voguer et servir, mais se soutenir debout. Aussi lesdits Turcs n'ont-ils jamais fait aucun acte notable, ni bon effet en la mer. Toutefois Barberousse les a quelque peu dressés. » Il les dressa si bien qu'il leur acquit, en quelques années, la réputation d'être invincibles. Rentré à Constantinople, Barberousse reçut, en récompense de sa mémorable campagne de 1538, une pelisse d'honneur et de magnifiques présents.

Peut-être eût-il été sage d'ajourner au printemps la reprise des hostilités sur les côtes de l'Adriatique : l'impatience du Grand Seigneur ne voulut point accepter ce délai. Le 1er janvier de l'année 1539, trois sandjak-beys, guidés par un renégat chrétien, Morato de Sebenico, se présentèrent, avec

six canons, un grand nombre de cavaliers et de fantassins, devant Castel-Nuovo. Morato prétendait avoir des intelligences dans la place : la garnison, assurait-il, se rendrait à la première sommation, pour peu qu'on lui offrît des conditions favorables. L'accueil fut bien différent de celui que les Turcs attendaient : une vigoureuse sortie mit les Espagnols en possession de l'artillerie dont les sandjak-beys s'étaient embarrassés, et rejeta les milices ottomanes sur la route de Spalatro. Les habitants de cette ville avaient couru aux armes : les Ottomans tombèrent dans une embuscade ; ils y perdirent soixante-dix hommes.

L'échec ne pouvait qu'intéresser davantage encore l'orgueil du Sultan à la reprise de Castel-Nuovo ; Barberousse reçut l'ordre de reprendre la mer avec deux cents voiles, — cent cinquante galères et cinquante fustes ou galiotes. — De son côté, l'ancien bey de Bosnie, Khosrew-Pacha, récemment promu à la dignité de beylerbey de Roumélie, se mit en marche pour les côtes de Dalmatie, à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Le 13 juillet 1539, l'avant-garde de la flotte ottomane, composée de vingt-sept galères et commandée par Sinan-Reïs, entrait dans la baie de

Cattaro. Elle y avait à peine jeté l'ancre que Sinan-Reïs crut devoir envoyer ses embarcations faire de l'eau à une fontaine distante d'un mille environ de la place. La garnison espagnole se jeta brusquement sur les Turcs débarqués et les contraignit de regagner précipitamment leurs vaisseaux. Les Turcs, dans cette affaire, laissèrent quatre cents hommes sur le terrain. Les Chrétiens indiquaient clairement par leur attitude qu'ils n'entendaient pas s'en tenir à la défensive. Malheureusement, l'ennemi allait leur opposer des forces écrasantes.

Le 17 juillet, Barberousse amenait de Valona toute la flotte sous les murs de Castel-Nuovo. Il y eut là de très-belles escarmouches par terre et par mer. D'un côté, on voyait tout ce que l'armée ottomane comptait de vaillants, — Salih-Reïs, Mourad-Aga, Mourad-Reïs, Dragut, le jeune Maure d'Alexandrie, et un petit corsaire appelé Zeffut; — de l'autre, entourant Francisco Sarmiento, don Luis d'Argia et don Luis d'Aron, don Juan de Biscaye, Sangio de Frias, Oliviero Selina, Lazzaro, capitaine de chevaux albanais. Les avantages furent, pendant quelques jours, très-balancés : le 23 juillet, le terrain resta définitivement aux Ottomans. Barberousse fit sur-le-champ mettre à terre quatre-

vingt-quatre canons empruntés, en majeure partie, à l'artillerie de ses galères. Trois batteries foudroyèrent bientôt la ville, et la foudroyèrent de trois côtés à la fois. Treize mille boulets furent tirés en moins de trois semaines; dans le nombre se trouvaient des boulets de cent livres, que lançaient avec un épouvantable fracas des basiliks montés sur des affûts à huit roues. D'énormes brèches ne tardèrent pas à ouvrir les murailles : les assiégés comblèrent ces brèches avec des fascines, et élevèrent en arrière des retranchements intérieurs.

Jusqu'au 7 août les batteries ottomanes ne suspendirent pas un seul instant leur feu. Déjà plusieurs assauts partiels avaient coûté cher aux Turcs. Le 7 août, par une pluie battante, Khosrew-Pacha et Barberousse donnèrent à la place un assaut général. La lutte fut acharnée; le nombre des assaillants croissait sans cesse : Sarmiento dut abandonner la première enceinte; les Turcs se logèrent sur la brèche. Le 10 août eut lieu la dernière attaque. La plus meurtrière de toutes, elle fut aussi la plus décisive. Sarmiento ne pouvait plus opposer que trois cents hommes valides aux masses qui le pressaient de toutes parts. Comme dernier moyen de défense, il comptait sur des mines disposées en

dedans des murailles : ces mines avaient été noyées par les pluies; elles demeurèrent sans effet. Sarmiento perdait peu à peu du terrain; il se résigna enfin à capituler.

Les janissaires demandaient à grands cris qu'on leur livrât les prisonniers : Barberousse ne permit pas à cette soldatesque de déshonorer sa victoire. Il lui imposa par son énergie, et parvint à soustraire à un trépas affreux ce qui restait de la valeureuse garnison de Castel-Nuovo. Les Turcs avaient perdu, depuis le commencement du siége, plus de huit mille hommes, dont cinq cents janissaires. Du côté des Chrétiens, on comptait trois mille morts. Jamais, on peut le dire hardiment, place ne fut défendue avec plus d'héroïsme. Les Espagnols, à la grande indignation des Vénitiens, en avaient réclamé la possession. La prétention était excessive et illégitime : les Espagnols la justifièrent par la ténacité qu'ils mirent à défendre leur conquête usurpée. Ni la flotte de Corfou ni la place de Cattaro ne leur vinrent en aide. La paix de Venise avec le Sultan ne fut cependant signée que le 20 octobre 1540. Venise, déjà, gardait soigneusement la neutralité. Quant à Doria, il était revenu, au printemps de l'année 1539, de Gênes en Sicile.

Les cris de douleur et d'effroi des Chrétiens de la Dalmatie ne purent le déterminer à quitter le port de Messine.

Barberousse ne semblait pas, toutefois, disposé à laisser les Vénitiens escompter le bénéfice d'une trêve dont il n'avait pas officiellement connaissance. Le provéditeur Matteo Bembo commandait à Cattaro. Loin de faire passer des secours à la ville assiégée, il s'empressait de fournir des vivres aux assiégeants. « Ce ne sont pas seulement des vivres qu'il nous faut, lui déclara Barberousse, ce sont les clefs de la place où vous commandez. » A cette semonce hautaine la fierté vénitienne se retrouva tout entière. « Cattaro, répondit Bembo, appartient à la République. Si vous l'attaquez, au mépris de la trêve qui existe entre la Porte et l'État vénitien, vous trouverez des canons prompts à la réplique. » Barberousse ne voulut pas en avoir le démenti : le 15 août, il débarqua ses troupes et fit mine de commencer le siége. Le feu meurtrier qu'il essuya le dégoûta bien vite de l'entreprise. Après une canonnade plus préjudiciable aux Turcs qu'aux Vénitiens, les deux partis en revinrent à s'expliquer : le débarquement des janissaires, les coups de canon, les arquebusades n'étaient plus qu'un

malentendu. Barberousse fit remonter ses soldats à bord de ses galères, et le provéditeur s'empressa de lui envoyer, en gage de ses dispositions amicales, cinq cents écus d'or dans un vase d'argent.

L'année 1540 et l'année qui suivit confirmèrent pleinement l'ascendant des armes ottomanes. L'influence de Roustem-Pacha, créature et gendre de Roxelane, avait succédé à l'influence salutaire d'Ibrahim. Loin de modérer les désirs ambitieux de son maître, Roustem se plaisait à les attiser. Quelles limites assigner à la grandeur de l'Islam, quand le ciel faisait si visiblement éclater sa faveur! La terre et la mer obéissaient maintenant au Sultan. Venise, rentrée dans l'ombre, après avoir cédé Napoli de Malvoisie et Napoli de Romanie, acquittait fidèlement le tribut de Chypre; la France, cherchant partout des ennemis à l'Empereur, faisait secrètement offrir un concours armé à la Sublime Porte; le drapeau ottoman flottait sur les murs de Bude.

La Hongrie, cette fois, tendait à devenir un fief de l'empire de Byzance. Soliman lui laissait, il est vrai, un souverain nominal; mais ce souverain, enfant âgé d'un an à peine, amené dans le camp de son impérieux protecteur avec sa nour-

rice, devait, chaque année, envoyer ses ambassadeurs déposer aux pieds du Sultan les trente mille ducats d'or gage de sa soumission absolue [1]

[1] Voyez la note 3 à la fin du volume.

CHAPITRE II

LE SEIGNEUR DRAGUT.

J'ai raconté les inquiétants progrès de la marine ottomane sous le règne de Soliman le Grand : il me reste à montrer quel puissant concours vint apporter à cette marine déjà si formidable le développement que prit, de l'année 1538 à l'année 1570, la piraterie barbaresque : on en comprendra mieux la gravité des motifs qui finirent par rapprocher en 1570 dans un commun effort le doge de Venise et le roi Philippe II, malgré le souvenir encore saignant de Prévésa.

A la fin de l'année 1539, la flotte ottomane s'était retirée de l'arène : prêt à partir pour la Hongrie, le Sultan tenait à faire l'économie de ce dispendieux armement. La place fut abandonnée aux corsaires; les Italiens et les Espagnols ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils ne gagnaient rien au change : Dragut leur fit bientôt regretter Barberousse. Le premier exploit de Dragut s'accomplit

aux dépens des Vénitiens. Dragut captura dans les eaux de Paxos, à deux pas de Corfou, cinq galères vénitiennes. La République traitait, en ce moment même, de la paix avec le Grand Seigneur; elle n'eut pas le temps de tirer vengeance de l'affront. Le soin de poursuivre Dragut revenait de droit, après la paix conclue entre Venise et la Sublime Porte, aux amiraux de Charles-Quint. André Doria prit la mer avec cinquante-cinq galères et fit voile vers le golfe de Gabès : on savait que Dragut trouvait dans ces parages des recéleurs complaisants. Doria fouilla en vain tous les ports, toutes les baies de cette partie de la Tunisie : l'intrépide aventurier y avait passé sans laisser de traces qui pussent mettre l'amiral génois sur sa piste.

La carrière d'un corsaire ne serait pas longue, s'il ne savait, par la rapidité de ses mouvements, se rendre insaisissable : ce n'est pas dans le golfe de Gabès, c'est dans le golfe de Gênes qu'il eût, au mois de mai 1540, fallu chercher Dragut. La bête ne pouvait être forcée que par de jeunes chiens : la meute sortie de Gênes n'en manquait pas. « Dorio, remarque avec raison Brantôme, a été très-bien servi et assisté de ses parents, comme de ce Philippin Dorio et Anthonio Dorio, et du vicomte

de Cicala et de plusieurs autres bons capitaines de mer. » Le nom des Doria, en effet, au seizième siècle, aussi bien qu'au treizième et au quatorzième, devrait être légion. Dans cette foule de neveux, de petits-neveux, de cousins qui entouraient le vénérable chef de la maison Doria, le prince de Melfi distinguait depuis longtemps Giannettino. André destinait Giannettino, fils aîné de Thomas, à être son héritier[1]. L'occasion était favorable pour faire gagner à ce neveu favori ses éperons. Doria met sous les ordres du hardi capitaine, dont la jeunesse se passa, dit-on, comme celle de Christophe Colomb, à faire glisser la navette chargée de soie sur le métier, une division de dix galères.

Avec ces vaisseaux choisis parmi les meilleurs de la flotte, Giannettino va rejoindre, à Messine, le général des galères de Sicile, don Bérenger de Requesens. Giannettino et Requesens appareillent de Messine le 31 mai 1540, à la tête d'une escadre composée de vingt et une galères. Ils y ont fait embarquer quatre cent cinquante soldats espagnols : le difficile n'est plus de battre Dragut; le difficile est de le rencontrer. L'escadre commence par faire le

[1] Voyez la note 4 à la fin du volume.

tour de la Sicile. Nulles nouvelles des pirates à Palerme; nulles nouvelles à Drapani. Passons en Sardaigne. Le vice-roi de Sardaigne engage les chasseurs à chercher du côté de la Corse : il est venu de ce côté-là de fâcheuses rumeurs.

Le mardi 15 juin, Dragut, mouillé dans l'anse de la Giralata, entre le port de Calvi et celui de Bastia, faisait aux équipages de ses onze galères le partage des prisonniers et du butin. Sa sécurité était complète; la plupart de ses gens, débarqués à terre, erraient dans la campagne ou dormaient sur la plage. Pas de vigies aux mâts ou à la penne; l'escadre chrétienne, battant pavillon impérial, surgit à l'entrée de la baie : on eût dit, — tant son apparition fut soudaine, — qu'elle venait de jaillir du sein des flots. La déroute pour les Barbaresques commence avant le combat : six cents Turcs s'enfoncent éperdus dans la montagne; impossible de les décider à se rembarquer. Dragut s'est mis du moins personnellement en défense : il trouve à peine le temps de décharger son artillerie. La capitane et les autres galères sont enveloppées, abordées de long en long, forcées l'épée à la main. Il n'échappe que quelques fuyards : aux premiers coups de canon, soldats et matelots, Maures, Turcs

et renégats, se sont jetés à l'eau pour gagner la terre à la nage. Tout le reste est pris, enchaîné et mis sur-le-champ à la rame [1].

Dragut et ses capitaines partagent le sort de leurs équipages. Ils entendront, comme de simples forçats, siffler à leurs oreilles le fouet de l'argousin. « Pour ce, nous dit Brantôme, Dragut ne perdit courage. » Rentré à Gênes, Giannettino l'offrit en présent à son oncle : André Doria maintint le corsaire à la chaîne. Ce fut dans cette triste situation que M. Parisot [2], un des futurs grands maîtres de l'Ordre de Malte, rencontra le reïs si redouté jadis des Chrétiens. Dragut était pour Parisot une vieille connaissance. « Coutume de guerre », dit Parisot, en s'apitoyant. — « Changement de fortune », répliqua le captif. Dragut, en effet, avait vu, lui aussi, Parisot enchaîné sur le banc de misère : il ne désespérait pas de l'y revoir encore. Telles étaient, à cette époque, les alternatives de la vie maritime : on les prenait gaiement, et, ce qui pourrait nous étonner davantage, le corps se trouvait de force à les supporter.

[1] Voyez la note 5 à la fin du volume.

[2] Frère Jean de la Valette Parisot, né en 1494, mort en 1568, « Français en tout de nation et Gascon », dit Brantôme.

CHAPITRE III

CHARLES-QUINT ET LES PIRATES D'ALGER.

Plus l'empire est vaste, plus les charges du souverain sont accablantes : on accusait Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle, et ce successeur des Césars se montrait impuissant à protéger ses États héréditaires contre les déprédations d'une marine de bandits! Les richesses du nouveau monde étaient interceptées à l'entrée même de Cadix : des côtes de la Sicile au détroit de Gibraltar, les populations vivaient dans de perpétuelles alarmes. Ce n'était rien d'avoir pris Dragut, si on laissait subsister Alger : la destruction d'Alger était le premier devoir qu'eût à remplir vis-à-vis de l'Espagne le petit-fils de Ferdinand le Catholique, le fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. Charles-Quint y songeait depuis longtemps. Malheureusement, les troubles des Flandres, les agitations religieuses de l'Allemagne le contraignirent d'ajourner l'exécution de ses desseins.

Au mois d'août de l'année 1541, il avait châtié les Gantois, réduit les hérétiques, « par force ou par amour » ; il pouvait donner cours à son grand projet. Il ramenait d'Allemagne, à travers le Tyrol et la Lombardie, douze mille fantassins allemands et mille chevaux. Le Pape, venu à sa rencontre jusqu'à Lucques, ne lui cachait pas à quel point il jugeait cette expédition en Afrique, dans une saison si avancée déjà, périlleuse et inopportune; André Doria et le marquis del Guasto joignaient, pour l'en dissuader, leurs instances à celles du Souverain Pontife; les landgraves allemands murmuraient; son frère Ferdinand lui écrivait de Hongrie que le Turc s'apprêtait à marcher sur Vienne : « La violente amour que Charles-Quint portait à ses royaumes d'Espagne » le rendait sourd à tous ces avis. Pour les délivrer des pilleries des corsaires barbaresques, le grand Empereur était résolu à courir tous les risques; il ne reculait même pas devant la perspective d'y hasarder son auguste personne. Alger avait été attaqué deux fois sans succès; Charles voulait en finir. Ses préparatifs, mûris de longue date, lui donnaient l'assurance d'un prompt résultat : « Tout sera terminé, disait-il, en quarante ou cinquante jours au plus. » Les hostilités

sur les bords du Danube ne reprendraient pas avant la fin de l'hiver : quel meilleur moment pouvait-on choisir pour passer en Afrique? Les vaisseaux étaient prêts, les troupes sous la main, les opérations partout ailleurs impraticables; l'entreprise sur Alger demeurait le seul emploi possible d'une trêve dont autrement on n'aurait su que faire.

Si l'on s'arrêtait à toutes les objections que le moindre plan de campagne suggère, les armées ne prendraient jamais l'offensive. Le gouvernement du roi Charles X, à la veille de reculer devant l'unanimité « d'opinions imposantes », reprit bravement courage dès qu'il entendit le ministre de la marine déclarer que « si l'expédition présentait des chances de diverse nature, toutes les chances cependant n'étaient pas défavorables ». L'empereur Charles-Quint se sentait-il secrètement encouragé par de mystérieuses négociations engagées avec le khalifat de Barberousse, Khadim-Hassan-Aga, laissé en ce moment à la garde d'Alger? On l'a prétendu; on ne l'a pas, à mon sens, suffisamment démontré. Semblables imputations ont atteint la gloire de Barberousse lui-même, mis en soupçon la fidélité d'Oulouch-Ali : ce sont là des échos bien peu sûrs des crédulités contemporaines. Je m'en tiens pour

ma part aux considérations stratégiques. On pouvait ne pas aller eu Afrique; si l'on voulait à tout prix tenter l'aventure, c'était bien dans la saison choisie qu'on devait en courir le hasard. Charles-Quint n'aura pas une meilleure fortune que Xerxès. Il n'était pas plus fou que le roi des Perses. Sa détermination fut dictée par les motifs les plus plausibles et les plus sérieux. Les dangers de la mer ne l'effrayaient pas. « Il y était habitué, nous apprend Capelloni, comme un simple pilote. — *Assueto a perigli maritimi poco meno d'ogni privato nocchiero.* »

André Doria, notre vieille connaissance, commandait la flotte espagnole; le duc d'Albe exerçait, sous Charles-Quint, le commandement supérieur de l'armée. L'Empereur, pour cette expédition, avait tenu à s'entourer de ses plus vaillants gentilshommes. « Voilà le duc d'Albe, que j'aime bien, disait-il un jour en présence de Brantôme; il est encore jeune, mais je vous assure qu'il sera un jour un grand homme de guerre, car il est de bonne et valeureuse race. » Le Père Guglielmotti nous décrit ce grand homme de guerre, d'après le portrait du Titien : « Un homme sec, dur, long, maigre, tout d'une pièce, le front haut et étroit, le nez prononcé, les

lèvres minces, les yeux farouches, les moustaches retroussées, avec un bouquet de barbe tombant du menton jusqu'à la poitrine. Des os et des muscles recouverts de mailles et de plaques de fer. »

Une messe solennelle fut célébrée par le Saint-Père à Lucques; puis le Pape, vers la fin du mois d'août, reprit la route de Rome, et l'Empereur, « plus chargé, suivant la remarque de l'archevêque de Pampelune, de bénédictions que d'argent », reprit, de son côté, la route du golfe de la Spezzia. Sa flotte l'y attendait.

Les troupes italiennes et allemandes sont à l'instant embarquées sur les naves, et les naves reçoivent l'ordre de faire route vers Mayorque. La baie de Palma leur a été assignée pour lieu de rendez-vous. Outre cette flotte à voiles, trente-six galères se trouvaient rassemblées à Porto-Venere. L'Empereur monte avec sa suite sur la capitane d'André Doria. La flottille lève le fer, un nuage de toile, au coup de sifflet du comite, tombe des antennes : les montagnes de la Corse ne tarderont pas à élever au-dessus de l'horizon leurs cimes neigeuses. Un vent favorable gonfle la cotonnine; le sillage est rapide, la voie vers la grande île ouverte, mais tout à coup une tempête s'élève. La flotte, battue par un violent

mistral, ne peut plus tenir le cap en route. L'ouragan la disperse et en fait cinq ou six tronçons. L'Empereur, impatient, ordonne de forcer de rames : accompagné de sept autres galères, il finit par atteindre la partie de l'île de Corse qui fait face à l'Italie.

Ainsi ont commencé la plupart des expéditions en Afrique. En l'an de grâce 1390, cent vingt galères et deux cents vaisseaux, partis, comme la flotte de Charles-Quint, de Porto-Venere, « se boutèrent, avec leurs gens d'armes, leurs arbalestriers et leurs pavescheurs, au parfond, en la garde de Dieu, de Notre-Dame et de saint Georges. Ils trouvèrent premièrement l'île d'Elbe et l'île de Sardine, et puis l'île de Gorgone et puis l'île de Corse [1]. Là furent-ils en grand péril d'être tous perdus, s'épartirent généralement et s'en allèrent l'un çà et l'autre là ». Rude épreuve pour les mariniers, bien autrement rude pour les gens d'armes, les arbalestriers et les pavescheurs [2] ! Pendant deux jours entiers, la tempête retint Charles-Quint au mouillage.

...Quis enim, sub tempestate maligna
Insaniituris audeat ire fretis?...

[1] Plus probablement : l'île de Gorgone d'abord, l'île de Capraja ensuite, puis l'île d'Elbe et la Corse.

[2] Voyez la note 6 à la fin du volume.

Bien que le temps pressât, l'Empereur ne pouvait se flatter d'arriver à son but d'une haleine : ce n'était guère la coutume des galères. Ces bâtiments à rames du seizième siècle s'en tenaient encore aux allures prudentes des vaisseaux du temps d'Honorius et de Justinien : ils ne perdaient pas volontiers la terre de vue et avançaient autant que possible par étapes. *Faire canal, s'engoulfer, se bouter au parfond,* — car les trois expressions ont été presque simultanément en usage, — fut toujours pour la marine, qui s'était si peu modifiée depuis Salamine et depuis Actium, une grave détermination en même temps qu'une très-grosse affaire. La mer cependant peu à peu s'apaise; les navires qui s'étaient écartés rallient : l'Empereur appareille et, serrant d'aussi près que possible la côte, atteint, sans nouvelle séparation, le port de Bonifacio.

La flotte déjà commence à grossir : quatre galères de Malte et un énorme galion chargé d'approvisionnements l'ont rejointe. Cette division est placée sous les ordres du grand bailli d'Allemagne, Georges Schiling[1]. Doria juge le moment venu d'assigner à chacun le poste qu'il doit occuper. La

[1] Georges Schiling, ou de Schilling, fut élevé en 1546 au rang de prince de l'Empire par l'empereur Charles-Quint.

division du Pape tiendra la droite de la *Réale;* la division de Malte gardera la gauche; les autres galères se rangeront dans les eaux de ce premier groupe. Tel est l'ordre dans lequel la flottille impériale traverse le détroit. Le temps reste beau, le vent toujours contraire. Une relâche sur la côte de Sardaigne est indispensable pour rendre à la chiourme harassée sa vigueur. La baie d'Alghero offre par bonheur aux galères, qui se préparent à prendre leur grand élan, un mouillage sûr, une excellente aiguade et toutes les ressources d'une campagne fertile.

La flottille s'y arrête deux jours. Mais là, nous apprend le chevalier Durand de Villegaignon [1], dans son latin qui vaut mieux que celui du Bas-Empire [2], là se passe une chose vraiment extraordinaire : « La nuit même où la flottille arrive au mouillage, une vache met au monde un veau à deux têtes. La femme à qui la vache appartient apporte ce fruit

[1] Nicolas Durand, seigneur de Villegaignon, de la langue de France, grand-prieuré de France, diocèse de Paris, portant *d'argent à trois chevrons de gueules, accompagnés de trois croix recroisettées et au pied fiché de sable,* né vers 1510, à Provins, chevalier de Malte à l'âge de vingt et un ans, mort dans sa commanderie de Beauvais, le 9 janvier 1571.

[2] *Caroli quinti expeditio in Africam ad Algieram.* Paris, 1542, in-8°.

étrange à l'Empereur. » De pareils phénomènes ne se produisent pas sans que le ciel y ait enfermé quelque présage. Un vieux chroniqueur n'a-t-il pas écrit : « Oncques ne print bien aux Espagnols qui ont voulu entreprendre contre Alger ». Il est trop tard cependant pour reculer : que la volonté de Dieu s'accomplisse! Soixante lieues de mer à traverser pour gagner la plus voisine des îles Baléares demanderaient peut-être un augure moins incertain. Le meilleur des augures, c'est un vent propice, et le vent d'est, en ce moment, s'élève. Armez la palamante, embarquez canots et caïques, levez hardiment le fer, cette brise favorable, en moins de deux jours, va vous conduire en vue de Minorque. Deux jours après l'appareillage, l'île se déploie sous les yeux des marins honteux de leurs appréhensions.

On n'était plus qu'à sept milles environ du port : le terrible mistral, toujours aux aguets, éclate comme la foudre. Les voiles sont emportées, les antennes se brisent. « Aux rames, mes enfants! Voguez pour l'Empereur! » La terre, heureusement, est si proche qu'elle défend la flottille de la mer, bien qu'elle ne la protége qu'à demi contre les rafales. On rame à outrance, on rame presque toute la nuit. Il fallut

sept heures pour gagner ces terribles sept milles.

On les a franchis enfin : l'ancre tombe à l'abri de la falaise. Le reste de la nuit fut donné au repos. Dès que le jour paraît on reprend les rames et l'on va chercher un refuge mieux assuré dans Mahon. Ces contrariétés, ces alternatives de vent en poupe et de brises soudaines qui repoussent les vaisseaux au large, à l'heure même où s'ouvrait devant eux le port, ne sont-elles donc pas des incidents habituels, des incidents de tout temps familiers au navigateur? Quand la flotte porte une armée, quand elle porte surtout un César, le moindre retard, la plus légère épreuve prennent des proportions inquiétantes : les plus fermes esprits se rappellent alors involontairement le veau à deux têtes.

« De tous les ports que je me souvienne avoir vus, nous dit Villegaignon, un de ces vaillants chevaliers de Malte qui étaient venus avec empressement se ranger sous la bannière de Charles-Quint, Mahon serait, à coup sûr, le plus beau et le meilleur, si l'entrée en était moins difficile. Un étroit canal se développe entre deux rangées de falaises sur un espace de près de quatre milles, espace découpé par de nombreux endentements qui défendent les vaisseaux contre l'agitation de la mer.

Les montagnes dominent le port : elles fourniraient au besoin une énorme quantité de bois. La ville est bâtie au fond de ce bassin et sur le sommet du plateau. Si l'art eût pris soin de la fortifier et de venir en aide à la nature, elle n'eût pas été si facilement pillée par cet Ænobarbus que nous appelons en français Barberousse. »

Au demeurant, on venait de faire un grand pas : la flotte avait traversé sans encombre le vaste intervalle qui sépare la Sardaigne des îles Baléares. Semblable prouesse ne s'accomplissait pas par les galères tous les jours.

Passer de Minorque à Mayorque ne paraît plus qu'un jeu, quand on arrive d'Alghero. La baie de Palma, nous l'avons déjà dit, était le rendez-vous général où toutes les divisions éparses devaient se réunir. L'Empereur y trouva d'abord le convoi de cent naves qu'il avait expédié de Porto-Venere avec les troupes d'Allemagne et d'Italie, — six mille Allemands, commandés par Georges Frontispero, cinq mille Italiens, rangés sous les bannières de Camille Colonna[1] et d'Augustin Spi-

[1] Camille Colonna, seigneur de Zagarolo, fils de Marcello Colonna, « brave et vaillant capitaine », dit Brantôme.

Colonna est un bourg d'Italie, dans la campagne de Rome, situé entre cette ville et celle de Palestrina. « La maison Colonna, nous

nola[1], — il y trouva également les galères de Fernand de Gonzague, vice-roi de Sicile; il y trouva enfin six mille fantassins espagnols et quatre cents chevau-légers, embarqués en Sicile et à Naples sur cent cinquante navires de toutes dimensions. Cette triple jonction opérée, il ne manquait plus à l'appel que la division partie de Carthagène. Composée de deux cents vaisseaux, — nefs de Biscaye et hourques de Flandre, escorchapines, tafurcas et autres petits navires de la côte d'Espagne, — qu'escortaient les quinze galères de don Bernardino de Mendoza, cette dernière escadre était de beaucoup la plus importante. Si elle amenait peu d'hommes, — quatre cents fantassins et sept cents cavaliers, — elle portait en revanche une masse de bagages et la grosse artillerie. Pas d'infanterie soldée sur ces navires; on n'y avait admis qu'un solide corps de volontaires,

apprend l'abbé Moreri, est très-ancienne. Elle a été divisée en plusieurs branches qui ont donné un Pape à l'Église et plusieurs cardinaux. » En 1499, Alexandre VI chassa les Colonna de Rome. Ils adoptèrent alors cette devise : *Flectimur, non frangimur*. Ils l'ont bien montré.

[1] Les Spinola appartenaient à la plus ancienne des quatre premières familles nobles de Gênes. Gui de Spinola fut consul en 1102. Les ancêtres d'Augustin Spinola étaient, avec les Doria, les chefs du parti gibelin. Ils avaient acquis dans le commerce du Levant des richesses considérables.

— d'*aventuriers,* comme on disait alors, — tous admirablement équipés. Là, vous ne rencontriez que des seigneurs de marque, des noms de *ricos hombres,* des illustrations remontant aux jours de l'affranchissement et de la conquête : don Fernando Alvarez de Toledo, duc d'Albe et capitaine général de l'armée; don Gonzalo Hernandez de Cordova, duc de Sessa; don Pedro Hernandez de Cordova y Figueroa, comte de Feria, accompagné de ses deux frères; don Fernan Ruiz de Castro, marquis de Sarria; don Luys de Leyva, prince d'Ascoli; don Francisco de la Cueva, marquis de Cuellar; Juan de Vega, seigneur de Grajal; don Claudio de Quiñones, comte de Luna; don Martin de Cordova, comte d'Alcaudete et gouverneur d'Oran; don Pedro Hernandez de Bobadilla, comte de Chinchon; don Pedro de Guevara, comte d'Oñate; don Josepe de Guevara, seigneur d'Escalante; don Pedro de la Cueva, grand commandeur d'Alcantara et général de l'artillerie; don Fadrique de Toledo, chevalier porte-clefs d'Alcantara.

Entre tous ces grands noms, un seul nom de parvenu : Fernand Cortès. Le marquis del Valle de Huaxaja vient de conquérir le Mexique; il monte, avec ses deux fils, don Martin et don Luys, une galère

armée à ses frais, déploie un faste royal, décorant son pourpoint de trois magnifiques émeraudes évaluées à la somme de cent mille ducats; il n'en reste pas moins, pour les fiers hidalgos auxquels il s'est mêlé, un officier de fortune. Si valeureux qu'il soit, on ne l'appellera jamais dans le conseil de guerre; il n'apprendra que par la rumeur publique ce qui s'y est passé. « Qui connaît l'orgueil espagnol, s'écrie avec indignation Sandoval, ne s'étonnera pas de ce traitement. » Ne médisons pas trop de l'orgueil espagnol : il a eu sa grandeur aussi bien que ses faiblesses.

Né en 1485 à Médélin, dans l'Estramadure, Cortès est encore en 1541 dans la force de l'âge : il a cinquante-six ans. Habitué à la faim, aux intempéries, aux risques suprêmes, il est fait pour les situations désespérées. La campagne d'Afrique le retrouvera l'homme de la *Noche triste*.

L'Empereur attendait avec anxiété dans la baie de Palma des nouvelles du convoi sur lequel il avait accumulé la majeure partie de ses approvisionnements et de son matériel de guerre. Trois jours ne s'étaient pas écoulés : une galère expédiée par don Bernardino de Mendoza vint lui annoncer que la division de Carthagène tout entière, navires à

voiles et bâtiments à rames, rassemblée dans le port d'Ivice ou à l'abri de l'île Fromentière, se tenait prête à exécuter ses ordres. Fallait-il appeler ces deux cents vaisseaux à Palma? L'Empereur jugea la chose parfaitement inutile. Partant au même moment des îles Baléares, les portions de la flotte arriveraient très-probablement à la fois en vue de la côte africaine; la traversée n'en serait que plus sûre, si on les laissait cingler séparément vers Alger. Cinq cent seize voiles couvrent un vaste espace de mer : pourquoi s'imposer la tâche, puisque l'intervention d'une flotte ennemie n'était pas à craindre, de plier aux mêmes allures des galères et des navires de transport? Leur construction, leur voilure ne les plaçaient-elles pas dans des conditions de marche inconciliables? Rendez-vous fut donné à la division espagnole sous le cap Caxine, trois lieues environ à l'ouest d'Alger. De Fromentière au cap Caxine, la distance est en ligne directe de quarante-six lieues marines; on en compte cinquante-quatre de la côte algérienne à la baie de Palma.

L'effectif des troupes destinées au débarquement s'élevait à 24,000 hommes. La flotte, montée par 12,000 mariniers, soldats et rameurs, comptait 65 galères et 451 navires ou bateaux de transport.

En 1830, nous avons employé pour la même expédition 427 navires, dont 77 bâtiments de guerre et 350 bâtiments de charge sur lesquels s'embarqua une armée de 35,000 hommes. La flotte partie en 1541 de Palma et d'Ivice aborda la côte africaine avec plus d'assurance que notre escadre. Elle avait la confiance qu'inspire aux marins un tirant d'eau modéré; nos vaisseaux se sentaient gênés par leur masse et par leur énorme déplacement. Rien de plus redoutable qu'un vaisseau de ligne avec ses flancs hérissés de quatre-vingts canons; rien de plus gauche et de plus emprunté, quand le calme l'abandonne à la houle.

« Le mercredi 19 octobre, au point du jour, écrit Jean de Vandenesse, surintendant de la maison de Charles-Quint, Sa Majesté s'engoulfa, navigeant tout le jour et toute la nuit, jusqu'au jeudi matin, qu'on découvrit la terre ferme de Barbarie. » Il y avait deux mois que le gros de l'expédition était parti de Porto-Venere. Notre escadre de 1830 arriva en dix-neuf jours à sa destination.

« Vers les sept heures, continue Vandenesse, Sa Majesté arriva à sept milles d'Alger; une heure après, arrivèrent les galères d'Espagne, ayant laissé leurs naves à trente milles de là. Sa Majesté renvoya

immédiatement les galères pour aller remorquer et amener les naves. Cedit jour, les naves venant de Mayorque arrivèrent, elles aussi, quasi toutes devant Alger. » Quelques-unes, cependant, attardées à Palma, furent poussées jusqu'à Oran par les violents vents d'est qui ne tardèrent pas à souffler.

Alger, en 1541, était une ville nouvelle, bâtie des ruines de Matifoux, qui fut, si nous en croyons Sandoval, la Rusconia des Romains [1]. Bâtie en amphithéâtre, étalée au soleil comme un de ces monstres qui sèchent leurs écailles luisantes sur les bords fangeux du Nil, l'impudente citadelle de la piraterie moresque gravissait par des voies étroites et tortueuses la pente d'une colline dont un château fort occupait le sommet. Deux portes donnaient accès à l'intérieur de l'enceinte : Bab-Azoun au sud, Bab-el-Oued au nord. Barberousse la dota d'un petit port et d'un môle qu'il fit construire par les captifs espagnols. D'Alger à Matifoux la distance, mesurée

[1] Alger, suivant M. le comte de Mas Latrie, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était, à la fin du onzième siècle, « une vieille ville, l'ancien Icosium. On y voyait encore en 1068 un théâtre antique pavé de mosaïques et les restes d'une vaste basilique byzantine convertie en mosquée. Cent ans après, Edrisi en parle ainsi : « Al-Djezaïr est une ville très-peuplée, dont le commerce est florissant et les bazars très-fréquentés. »

de l'ouest à l'est, est de sept milles et demi à peine; mais la baie comprise entre ces deux pointes se creuse en arc de cercle. Pour se rendre par terre, en suivant le rivage, du promontoire choisi pour emplacement par la cité antique aux portes de la ville qu'allait assiéger Charles-Quint, on n'aurait pas eu moins de vingt-deux ou vingt-trois kilomètres à parcourir : longue étape pour des soldats chargés de bagages et dépourvus de moyens de transport! Il eût, en outre, fallu traverser trois rivières à gué : l'Oued-Hamiz, l'Oued-Harrach, l'Oued-el-Khemiz. Néanmoins une étude sérieuse du terrain eût conseillé le débarquement dans cette anse abritée des vents d'est et, jusqu'à un certain point, pour les petits navires, des vents du nord. Si l'on eût adopté ce parti, tout fait présumer que l'expédition aurait été couronnée d'un prompt et plein succès, car jamais plus vaillante armée, plus large approvisionnement de vivres, de munitions, de matériel de guerre, ne furent amenés en vue de la côte d'Afrique. On ne comptait alors dans Alger que huit cents Turcs, et cinq mille Maures.

L'aspect rocheux du cap Caxine n'invitait pas l'armée espagnole à y descendre; l'Empereur envoie Giannettino Doria reconnaître la baie qui se déve-

loppe à l'est de la ville. Giannettino revient : il a rencontré une plage facilement accessible; au large, un fond uni et régulier. Précédée par son avant-garde, la flotte se met en marche. Seule la division de don Bernardino continuera de stationner devant le cap Caxine : il importe de laisser l'ennemi dans l'incertitude du point sur lequel la descente aura lieu.

Les éclaireurs ont sondé le mouillage : les galères, voiles serrées et antennes abattues, défilent en bon ordre devant la ville; elles vont jeter l'ancre à l'embouchure de l'Oued-el-Khemiz, hors de la portée des forts. Les navires de transport attendaient au large : au signal de Doria, ils font force de voiles pour rallier les bâtiments à rames.

La nuit fut calme et se passa sans encombre. Au jour, le temps prit mauvaise apparence; « la mer et le vent se commencèrent à hausser ». Le débarquement fut jugé impossible. Sa Majesté « craignant fortune de mer », donne l'ordre de quitter ce mouillage douteux et d'aller chercher sous le cap Matifoux un abri momentané. Les galères de don Bernardino n'eurent pas besoin d'imiter la manœuvre de l'escadre impériale; le cap Caxine les protégeait suffisamment contre le vent régnant. L'ajournement, d'ailleurs, ne fut pas de longue

durée : dès le 22 le vent s'apaisait et la mer tombait rapidement, comme elle a l'habitude de le faire dans la Méditerranée, où le flot ne vient jamais de bien loin.

On n'avait encore étudié que très-imparfaitement le rivage : Fernand de Gonzague et un autre capitaine, Jacques Bosso, furent chargés de procéder à un examen plus sérieux du terrain. Ils montent sur une barque, côtoient d'aussi près que possible les contours de la baie et reviennent le soir même rendre compte de leur exploration à l'Empereur. La partie de la plage comprise entre l'Oued-el-Khemiz et l'Oued-Harrach, partie connue à cette époque sous le nom de Hamma, occupée aujourd'hui par le village d'Hussein-Dey, leur a paru l'endroit le plus propice pour y jeter d'un seul coup une grande masse d'infanterie. Le camp, protégé par le ravin où coule l'Oued-el-Khemiz, dominé par une hauteur qu'on se hâtera de gravir afin d'y établir un poste avancé, se trouvera tout naturellement à l'abri des surprises. De plus, la distance entre Alger et le point de débarquement ne sera que de cinq ou six kilomètres à peine : on la franchira facilement en une seule marche.

Le dimanche 23 octobre, la mer était plate, le

ciel pur, la plage sans la moindre apparence de brisants. La flotte, dès le point du jour, se rapproche de la ville : ordre est donné de tout préparer pour le débarquement. Les Espagnols les premiers descendent dans les chaloupes, tenant en main leurs arquebuses, munis, par une précaution des plus sages, de trois jours de vivres. Les galères prennent les chaloupes à la remorque. Une nuée d'Arabes, le plus grand nombre à pied, les autres à cheval, n'avait pas cessé, depuis l'apparition des vaisseaux chrétiens, de parcourir la plage, agitant leurs armes au-dessus de leur tête et jetant au vent les plis de leur burnous. A l'approche des embarcations, les clameurs et les gestes de défi redoublent. Quelques coups de canon tirés par les coursiers des galères nettoyèrent bien vite le rivage. De la poupe de la *Réale,* où il se tient debout pour que tous dans la flotte puissent le voir, l'Empereur donne lui-même le signal de voguer à terre.

Ce fut un beau spectacle! Les galères s'ébranlent, le bruit des salves, le roulement des tambours, le retentissement des trompettes se mêlent et se confondent; les rames battent l'eau avec énergie aussi longtemps que la quille trouve de l'eau pour flotter. Quand le fond manque aux vaisseaux, les

caïques et les esquifs chargés de troupes abandonnent les remorques qui les traînent, se portent à leur tour en avant et vont, d'un élan vigoureux, s'échouer aussi haut que possible sur le sable. La plupart des fantassins débarquèrent à pied sec.

L'ennemi n'essaya même pas de s'opposer à la descente. A neuf heures du matin, l'Empereur vint en personne prendre le commandement de ses troupes. Dès le lendemain, lundi 24 octobre, l'armée, partagée en trois corps, se mettait en marche. Outre l'infanterie, quelques chevaux et neuf pièces d'artillerie de campagne, avec leurs munitions, avaient été jetés à terre. L'Empereur a voulu que chaque division fût accompagnée de trois bouches à feu : les cavaliers arabes resteront ainsi à distance. « Il n'y a pas de cavalerie, observe Sandoval, dont le canon n'ait bientôt raison. » Les troupes se mettent en marche, déployées en bataille.

Les Espagnols, conduits par Fernand de Gonzague, couronnent les hauteurs : ils forment l'aile gauche de l'armée. Les Allemands ont pour chef le duc d'Albe. L'Empereur, entouré de sa maison militaire, a pris place dans leurs rangs : ils composent la division du centre et occupent la plaine. Les Italiens, sous Camille Colonna, constituent

l'aile droite : renforcés de cent cinquante chevaliers de Malte, ils suivent le bord de la mer.

Dans cette première journée, on fit peu de chemin, mille pas environ. Au milieu de la nuit, la tranquillité du camp fut troublée par une alerte assez vive. « Les Turcs et les Maures vinrent donner une alarme de dessus la montagne, tirant leur arquebuserie jusqu'au lieu où logeait Sa Majesté. Ils avaient une musette et un flageolet et menaient grande hurlerie. » Cette escarmouche dura près d'une heure. Elle n'était pas faite pour inspirer de sérieuses inquiétudes; elle fatigua néanmoins les troupes.

Le lendemain, dès les premières lueurs du jour, on leva le camp, bien résolu à investir sans plus tarder la place. La structure du terrain avait peu à peu changé. Au lieu d'un sol uni et n'offrant d'autre obstacle que quelques buissons de palmiers nains, on rencontrait maintenant une succession de collines et de boursouflures : la route, à chaque pas, se présentait brisée par quelque lit de torrent. Il ne fallait plus songer à marcher en ligne. Les Arabes eurent dès lors la montagne à portée pour se dérober aux poursuites; à partir de ce moment ils se montrèrent plus agressifs et plus importuns.

On dut prendre le parti de les déloger des hauteurs : ce soin fut confié aux troupes espagnoles. Les Espagnols s'acquittèrent de la mission à merveille : la guerre de montagne a toujours été dans leurs aptitudes. Leurs bataillons abordèrent l'ennemi avec une telle vigueur qu'avant la fin du jour ils étaient complétement maîtres de toutes les crêtes. Les deux autres corps appuyaient de leur côté le mouvement et gagnaient, sans perdre leur ordonnance, peu à peu du terrain. Bientôt Alger n'eut plus de communications avec le dehors que par une seule de ses faces; celle qui regarde le nord. Tout présageait à cette heure une issue favorable. L'ennemi, peu nombreux, se trouvait refoulé dans la place; les Arabes, tenus à distance, échangeaient à peine avec les vedettes quelques coups perdus. De la situation dominante qu'elle venait de conquérir, l'armée voyait Alger se dérouler sous ses pieds.

La ville dont Barberousse se flattait d'avoir fait une citadelle inexpugnable était irrévocablement perdue, si le ciel n'eût jugé à propos d'intervenir en sa faveur. Quelques coups de canon auraient renversé son mur d'enceinte : le canon fût-il resté impuissant, les soldats de l'Empereur avaient, en

mainte occurrence, escaladé de plus imposants remparts avec des échelles. L'ombre de Bourbon, cette fois encore, les conduirait. Charles-Quint faisait presser les commandants des naves, don Pedro de la Cueva, Luys Pizano, Francisco Duarte, de mettre à terre la grosse artillerie; il demandait les pelles, les bêches, les pioches, tout ce puissant matériel de siége qu'en général prudent il n'avait eu garde d'oublier; il enjoignait en même temps à Doria de se rapprocher du môle avec les galères et d'opérer du côté de la mer une vigoureuse diversion.

La nuit cependant s'annonçait mauvaise : vers la fin de la première garde, quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, un noir linceul s'étendit sur le sommet des montagnes. C'était le désastre prévu par Paul III qui arrivait. L'orage, quelques heures après ce premier indice, éclata. Une pluie torrentielle fondait sur la malheureuse armée débarquée sans tentes, sans manteaux et pour ainsi dire sans vivres. Un froid glacial, un vent impétueux, un sol détrempé sur lequel il était impossible de s'étendre, mirent le comble aux misères de cette nuit sinistre. « Trempés jusqu'aux os, battus par la tempête, les soldats, nous dit Ville-

gaignon, sentaient leurs forces et leur courage s'évanouir. » Ces soldats ne valaient-ils donc plus ceux qui, avec Frundsberg et Bourbon, traversaient les Apennins en hiver?

Si la nuit fut pénible, le jour qui suivit le fut encore plus. Le vent s'était fixé au nord-est; les rafales soufflaient avec tant de violence qu'on éprouvait quelque peine à se tenir debout. Les Algériens jugèrent le moment propice pour tenter une sortie. Hassan-Aga fait ouvrir une des portes de la ville : six cents hommes de pied et mille cavaliers se glissent à petit bruit vers le camp des Chrétiens. Aux premières clartés de l'aube, ils surprennent et tuent les sentinelles, puis, poussant tous à la fois le cri de : *Allah-hou-akbar* (Dieu est grand), faisant une décharge générale de leurs armes, ils se jettent en masse sur trois compagnies d'Italiens. Cette troupe avancée gardait un pont qu'il fallait traverser pour arriver à la ville. Surprise par un assaut aussi imprévu, la meilleure troupe se serait débandée. Les Italiens lâchent pied et apportent l'effroi dans les retranchements qui couvrent d'un rempart improvisé le front de bandière.

Personne encore ne connaît la cause du tumulte :

les chevaliers de Malte prennent les premiers les armes. Camillo Colonna rassemble autour de lui une poignée de soldats. Fernand de Gonzague, laissant ses Espagnols à la garde des hauteurs, accourt de sa personne, l'invective à la bouche. Il gourmande avec indignation les fuyards : « Suivez-moi, leur crie-t-il, et venez réparer la brèche faite à votre honneur! » La pluie, malheureusement, rend les arquebuses inutiles; les Chrétiens ne peuvent faire usage que de leurs piques et de leurs épées. Les Turcs et les Maures, dès qu'ils ont reculé hors de la portée des piques, font pleuvoir sur les soldats lancés à leur poursuite une grêle de pierres et de traits. Les arcs, les arbalètes ont repris, en cette occasion, l'avantage. Les Chrétiens n'en continuent pas moins de chasser devant eux la masse insaisissable de fantassins et de cavaliers, que les accidents du terrain à chaque instant leur dérobent. Demi-nu, bondissant de roche en roche comme une panthère, l'Arabe se garde bien de se laisser aborder corps à corps.

L'ardeur des Chrétiens cependant les entraîne : luttant de vitesse sur ce sol fangeux, la pluie et le vent au visage, ils arrivent harassés, hors d'haleine, sous les murs d'Alger. Les casaques rouges

des chevaliers de Malte brillent toujours en tête de la colonne d'attaque : Ponce de Balagner, l'enseigne de la religion en main, les précède. Maures et Chrétiens vont-ils donc entrer confondus dans la place? La porte de Bab-Azoun, en ce moment critique, se referme sur Hassan-Aga. Les cavaliers arabes se sauvent à toute bride et gagnent, par des sentiers qui leur sont connus, la partie de l'enceinte que les Espagnols n'ont pas investie. Les fantassins essayent de se défendre : l'épée des chevaliers fait de larges trouées dans leurs rangs.

A toutes les époques, les règles du service en campagne ont interdit aux assiégeants assaillis dans leurs tranchées ces poursuites à outrance. Nous avons vu devant Sébastopol, le jour même de la bataille d'Inkermann, nos plus valeureux officiers, emportés, eux aussi, par leur ivresse guerrière, aller chercher la mort sous le canon d'une muraille infranchissable. Les chevaliers de Malte, le 26 octobre 1541, tombèrent dans la même faute. La porte de Bab-Azoun finit à peine de tourner sur ses gonds que les remparts se garnissent d'archers et de bombardiers. L'artillerie et les autres machines de guerre balayent la plaine entièrement découverte : de nombreuses victimes jonchent en quel-

ques minutes le sol. Ponce de Balagner s'affaisse sur les genoux, atteint à la poitrine d'une blessure mortelle; il s'affaisse au moment où, en signe de défi, sa main droite plantait un poignard dans la porte. Une nouvelle panique rompt à l'instant les rangs des Italiens. Ils ne battent pas en retraite; ils fuient éperdus. Les chevaliers de Malte eux-mêmes sont contraints de se replier : ils reculent aussi, mais ils reculent sans tourner le dos. Dès qu'ils ont reporté leurs enseignes en arrière, jusqu'à un ravin resserré entre la première chaîne de montagnes et quelques ondulations qui vont, s'abaissant graduellement, mourir à la mer, ils s'arrêtent et se tiennent prêts à recevoir le choc de l'ennemi sur leurs piques.

Hassan a fait rouvrir la porte de Bab-Azoun : couvert d'armes étincelantes, monté sur un coursier plein de feu, que sa main nerveuse paraît maîtriser sans effort, il se précipite, à la tête de ses cavaliers. Les Chrétiens pourront-ils résister au poids de cette masse impétueuse? La fermeté de leur attitude les défend mieux encore que la force de leur position. Lancé à fond de train, Hassan fait soudain volte-face. La leçon qu'ont reçue les chevaliers est trop récente, elle a été trop

cruelle, pour que le stratagème de l'aga réussisse. Hassan passe et repasse devant le front immobile : ni les cris poussés par sa cavalerie, ni les volées de flèches qu'elle décoche n'émeuvent des vétérans habitués de longue date à semblables assauts.

Hassan couronne alors de gens de trait les hauteurs : un mouvement de recul presque involontaire se produit dans l'héroïque phalange, promptement décimée. Hassan n'hésite plus ; il se décide à joindre les Chrétiens de plus près. Entraînés par leur khalifat, l'étrier tranchant qui leur tient lieu d'éperon enfoncé dans le ventre de leurs chevaux, la lance en arrêt, les Maures se ruent en désespérés sur la bande infidèle que le ciel leur livre. Il était temps que les secours arrivassent. Déjà les pertes des Chrétiens étaient considérables ; les plus intrépides commençaient à perdre courage. Charles-Quint fut, ce jour-là, plus heureux que François Ier à Pavie. Il réussit, par son intrépidité personnelle, à rétablir le combat. Les Italiens venaient de regagner le camp dans une confusion incroyable ; leur émotion tendait à donner une idée exagérée du danger. L'Empereur ordonne qu'on lui amène son cheval. Pendant qu'il revêt à la hâte sa cuirasse, trois compagnies allemandes sont lancées

en avant. L'Empereur compte sur leur solidité pour suspendre la déroute. Parties au pas de course, ces compagnies reviennent plus rapidement encore : elles reviennent honteusement, sans avoir seulement baissé les piques ou tiré l'épée du fourreau. « L'Allemand, dira plus tard le duc d'Albe, a généralement l'aplomb d'un vieux soldat; mais, si vous voulez qu'il se montre ferme, ne le mettez pas en présence de compagnons qui fuient. »

A la vue de ses troupes favorites rapportant l'épouvante au camp, l'Empereur, indigné, donne des éperons à son cheval; l'épée nue à la main, il se jette à la rencontre des soldats qu'un effroi contagieux lui ramène en désordre. « Vous fuyez, leur crie-t-il : retournez-vous, poltrons, et regardez à votre tour comment fuient les Maures! Chargez ces mécréants! Montrez-leur les dents, comme de vrais Allemands que vous êtes. Il s'agit ici de combattre pour la foi, pour l'honneur de votre Empereur, pour la gloire de votre nation! » Puis, s'adressant aux gens de sa maison, groupés autour de lui, n'attendant pour s'élancer sur l'ennemi que ses ordres : « Allons, mes seigneurs, dit-il, en avant! » Le mouvement fut irrésistible. La superbe contenance de l'Empereur, cette majesté qui

rayonnait plus imposante que jamais sur son visage produisirent un tel effet sur les troupes que si Hassan-Aga ne se fût empressé de faire volte-face, l'escadron impérial lui passait sur le ventre.

Tout alla bien jusqu'à la sortie du défilé; mais aussitôt que l'armée débouche en rase campagne, elle se retrouve sous le feu violent des bombardes et des couleuvrines; une grêle de boulets s'abat au milieu du cortége de l'Empereur. Le duc d'Albe ne saurait tolérer plus longtemps que le souverain expose ainsi, de gaieté de cœur, sa personne. « Si Votre Majesté, dit-il à Charles-Quint, veut que je conserve le commandement de son armée, il faut qu'elle donne à ses soldats l'exemple de l'obéissance : je lui enjoins formellement de se retirer hors de la portée du canon. Sa place n'est pas à l'avant-garde. Les circonstances sont graves; l'Empereur a un autre rôle à remplir que celui d'un simple soldat. »

Comme les vrais braves, Charles-Quint ne tenait pas à faire parade de son courage. Il comprenait trop bien, d'ailleurs, que sa mort, dans une conjoncture aussi périlleuse, serait la perte de l'armée. Quand il eut sorti du danger les chevaliers de Malte, quand il eut refoulé l'ennemi dans la

ville, il ramena ses troupes à l'intérieur du camp. La pluie, la grêle, le vent ne cessaient de faire rage. Néanmoins il tint à rester tout le jour sous les armes avec ses princes, ses seigneurs, ses gentilshommes. « Il était si mouillé, nous apprend Vandenesse, que l'eau dégouttait de ses chausses. » On ne put obtenir de lui qu'il rentrât dans sa tente avant qu'on eût relevé sous ses yeux le dernier blessé. On comptait plus de deux cents Chrétiens encore couchés sur le champ de bataille. Trois cents soldats avaient péri, dont trois ou quatre capitaines et huit chevaliers de Malte à la croix blanche. Les pertes des Maures, bien qu'ils ne se fussent presque jamais engagés à fond, étaient infiniment plus considérables : on peut les évaluer à environ un millier d'hommes. Le trouble avait été grand; l'échauffourée, en somme, ne prouvait qu'une chose : la supériorité incontestable des Chrétiens. Le premier rayon de soleil qui sécherait la terre leur livrerait Alger. Il fallait seulement que la flotte, surprise par la tourmente à un mauvais mouillage, tînt ferme sur ses ancres.

On avait eu trois jours, — le dimanche, le lundi, le mardi, — pour opérer le débarquement. Comment fut employé ce temps précieux? La totalité

des troupes, un peu de cavalerie, quelques pièces de campagne étaient à terre : le matériel de siége et les vivres restaient à bord. Semblable interruption compromit, du 15 au 17 juin, l'expédition de 1830. Toute opération de descente doit être menée avec une célérité fiévreuse : qu'on y sacrifie, au besoin, la flottille, qu'on l'échoue hardiment et sans hésiter sur la plage. Périssent les vaisseaux, pourvu que l'armée triomphe! On songera plus tard au retour. L'essentiel, c'est que l'instrument de transport soit construit de façon à pouvoir approcher du rivage. Méfions-nous des grands tirants d'eau.

Je ne craindrai pas de citer à ce sujet ma propre expérience. Dans l'expédition de Kinbourn, l'amiral Bruat consentit à m'abandonner le soin de régler, de concert avec le colonel Ranson, la répartition des troupes passagères et du matériel à bord des bâtiments nolisés : je crus faire merveille en chargeant toute l'artillerie du corps expéditionnaire, — hommes, canons et chevaux, — sur un magnifique clipper américain, le *Monarch of the Sea*. Les méchants bateaux de Marseille nous avaient, en d'autres occasions, causé tant de mécomptes, n'arrivant jamais à la fois, disloquant les batte-

ries, séparant les bouches à feu des canonniers qui devaient les servir ou des attelages qui devaient les traîner! Qu'arriva-t-il pourtant? Le *Monarch of the Sea* n'offrait pas sur son pont plus d'ouvertures qu'une bombarde marseillaise : on n'en finissait pas de vider sa cale. Ce fut encore pourtant le moindre inconvénient de la combinaison adoptée. Les goëlettes, les bombardes auraient mouillé à quelques encablures de la plage; le clipper, par son tirant d'eau, se vit contraint de jeter l'ancre à près de deux milles de terre. Quelles lenteurs! quel travail pour les embarcations appelées à remorquer les chalands! Je ne cesserai de recommander dans toutes les entreprises de ce genre l'emploi de navires de flottille, de navires qui puissent être à la fois des instruments de transport et des instruments de débarquement.

Brûler ses vaisseaux eût été pour Charles-Quint la première condition de succès. Comment se résoudre à ce parti extrême, quand la flotte a charge d'empereur et quand cet empereur tient le sort du monde en ses mains! A la fin du mois d'octobre, il était insensé de compter sur une longue période de beau temps. Charles-Quint fut assailli par une tempête du nord-est; le vent de nord-

ouest ne mit pas en moindre péril l'expédition de 1830. « Deux heures de prolongation de ce temps, dit le journal du vice-amiral Duperré, l'armée et la flotte pouvaient être conduites à une destruction totale. »

Le 24 octobre 1541, de grandes lames, signe précurseur de la tempête, avaient commencé vers la fin du jour à se déployer. On n'eut, pour ainsi dire, le temps de rien tirer des vaisseaux. Le 25 au matin, le vent passa au nord-est, avec de telles rafales, un tel froid, de telles ondées, que la flotte se trouva sur-le-champ en perdition. Les ancres s'arrachaient, les câbles se rompaient, les naves s'entre-choquaient et roulaient bord sur bord, au point, nous assure-t-on, de mettre leurs hunes dans l'eau. Plusieurs s'entr'ouvrirent ou crachèrent les étoupes des coutures. Les équipages, découragés, perdaient la tête : peut-être auraient-ils pu, avec plus de sang-froid, résister, sur plus d'un navire, à la tourmente; ils préféraient se jeter à la côte « pour ne pas devenir fous », disaient-ils.

Au plus fort du désordre, arrive du cap Caxine, chassée par la tempête, la division espagnole : elle sombre presque tout entière, en vue de l'armée consternée. Dans l'espace de cinq ou six heures, il

s'est déjà perdu environ cent cinquante navires : la plupart de ces bâtiments naufragés sont des vaisseaux à voiles. Les galères ont tenu bon plus longtemps; leurs avirons bordés les soutenaient contre l'effort de la lame. Les forces cependant finirent par manquer aux chiourmes. Les matelots déployèrent alors les voiles et allèrent se jeter volontairement à la plage. Quatorze ou quinze galères s'échouèrent ainsi vers le milieu du jour : la magnifique galère de Giannettino Doria fut du nombre. Témoins de ce spectacle, attirés par l'espoir du pillage, les Arabes descendirent en foule de la montagne; on les voyait de loin percer à coups de lance les malheureux qui, les mains jointes, leur demandaient la vie. L'Empereur détacha trois compagnies italiennes et sept compagnies espagnoles au secours des navires en détresse. L'arrivée de ces troupes, conduites par don Antonio d'Aragon, mit en fuite les maraudeurs. La plage apparut alors à toute la flotte comme un lieu de sûreté : pas une nave, pas une galère n'aurait probablement échappé au naufrage, si les capitaines n'eussent, à coups de sabre, empêché les soldats et les matelots de couper les câbles.

Le sang-froid paraît avoir, plus encore que la fortune, manqué à cette flotte, composée de divi-

sions étrangères l'une à l'autre. Nous savons tous qu'avec de bons câbles on peut essuyer au mouillage de très-gros temps dans la baie d'Alger. S'il en était autrement, le ravitaillement de notre colonie, après la conquête de 1830, eût été impossible. Ce ravitaillement s'est pourtant opéré, pendant des années entières, à l'aide de navires à voiles, sinon sans difficulté, du moins sans désastre.

Le 26 octobre 1541, la part était faite à la tempête : il manquait cent soixante bâtiments à peu près sur cinq cent dix-sept. Les pertes de l'armée et de la flotte, tant noyés que tués à l'ennemi, s'élevaient, au dire de Vandenesse, à mille deux cent hommes. Doria, suivi de la majeure partie des galères et des naves, avait pu, profitant d'une accalmie, prendre le large et gagner le cap Matifoux.

L'amiral de Charles-Quint n'était plus, par malheur, à l'âge où l'on reçoit gaiement les coups de la fortune. « Il était fort irrité », nous dit Sandoval, irrité contre ses capitaines, qui se jetaient à la côte, irrité contre ses pilotes, irrité surtout contre l'Empereur, qu'il ne cessait d'accuser d'avoir méconnu ses avis. De pareilles dispositions sont funestes; elles tendent inévitablement à paralyser les efforts

qui pourraient peut-être tout sauver. Pour Doria, il n'y avait plus qu'un parti à prendre : se rembarquer au plus vite, se rembarquer pendant qu'il restait encore des bâtiments pour recevoir les troupes. Doria pressait l'Empereur de lever le camp dressé devant Alger, de s'acheminer le long du rivage et de venir le rejoindre à Matifoux. Retranché, s'il le fallait, sur l'extrémité de ce promontoire, l'Empereur y serait à l'abri des insultes : les cavaliers arabes ne réussiraient pas à le tourner, car la plage est vaseuse et se prête mal aux charges de la cavalerie.

L'Empereur, dès qu'il apprit que les débris de sa flotte étaient en sûreté, assembla le conseil de guerre. Le vent et la pluie avaient cessé, les boues se séchaient à vue d'œil, les nombreux vignobles dont on était entouré fournissaient le bois nécessaire pour se préserver du froid. Les vêtements, il est vrai, la grosse artillerie et les vivres manquaient. Là était le point critique; l'armée commençait à souffrir de la faim. Il était donc sage de battre, ne fût-ce que momentanément, en retraite. Tel était en secret le dessein bien arrêté de l'Empereur : les généraux ne furent consultés que pour la forme. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'éleva d'objections; la re-

traite commença le jeudi matin. L'Empereur voulut assister à la levée du camp. Il se tenait en dehors de sa tente, enveloppé jusqu'au cou d'un grand manteau blanc, entouré des principaux seigneurs de l'armée, l'air calme, le front résigné, murmurant à voix basse quelque invocation à la protection du ciel ou ces mots toujours prononcés avec l'accent de l'humilité la plus pieuse : *Fiat voluntas tua.* « Seigneur, que ta volonté soit faite ! » Recours infaillible du Chrétien dans les épreuves si multipliées de cette vie, suprême ressource morale qu'on ne saurait trop recommander aux généraux malheureux. Ne confondons pas cette soumission à la volonté divine avec le fatalisme des Musulmans : le Chrétien n'a le droit d'imputer son malheur à l'arrêt du destin que lorsqu'il n'en peut accuser à plus juste titre sa propre imprévoyance.

Le départ résolu, les soldats, à défaut d'autre nourriture, se partagèrent les attelages de l'artillerie de campagne, seuls chevaux qu'on eût réussi à débarquer. Bouches à feu, bagages, tout fut abandonné. Au centre de la colonne, on plaça les malades et les blessés, puis on se mit en marche. Quelle ivresse dans Alger, lorsque du haut des remparts on vit se dessiner le mouvement rétrograde !

Sur les murs, sur les toits, se pressait une foule avide de contempler l'humiliation des Chrétiens; à chaque fenêtre s'agitait un drapeau arboré en signe de réjouissance. Les portes s'ouvrirent de nouveau, et une troupe de cavaliers sortit de la ville : Hassan-Aga voulait harceler l'armée de Charles-Quint plutôt que la combattre. Les Arabes, de leur côté, accoururent et couvrirent de toutes parts les collines. Ils comptaient bien s'approcher davantage : les arquebuses, dont, ce jour-là, les mèches n'étaient pas mouillées, les firent se replier à bride abattue. Il tombait encore une petite pluie fine : le sol était tellement fangeux que les soldats, exténués de fatigue, n'avançaient que péniblement. Pour prendre quelque repos, il leur aurait fallu pouvoir s'étendre à terre : c'eût été se coucher dans la boue, essayer de dormir dans des flaques d'eau. Ils en étaient réduits à enfoncer leurs piques dans le sable : la hampe, à laquelle ils s'appuyaient, leur permettait de donner ainsi, pendant que l'armée faisait halte, quelque relâche à leurs muscles. Arrivés au bivouac, ils creusaient des trous sur la plage et cherchaient, au fond de ces silos, un sommeil malheureusement peu réparateur.

On avait repassé l'Oued-el-Khemiz à gué; on

espérait franchir avec autant de facilité l'Harrach. En ce moment l'Harrach était gonflé par les eaux qui descendaient des flancs ravinés de la montagne. Les premiers soldats qui essayèrent de le traverser furent emportés par le courant : on dut s'occuper d'établir un pont entre les deux rives. La plage était couverte des débris des naves et des galères; les mâts et les antennes fournirent les matériaux dont on avait besoin. Les Allemands, les Italiens, les malades, l'Empereur et sa maison passèrent sur ce tablier improvisé; les Espagnols, chargés de protéger le flanc droit de la colonne, plus vivement pressée que jamais par les Arabes, remontèrent le torrent et purent, trouvant des eaux plus basses, effectuer le passage à pied. Cette vaillante troupe eut les honneurs de la retraite : le malheur commun, le découragement presque universel ne servirent qu'à mieux mettre en relief les qualités militaires d'une race sobre et, plus que toute autre, dure à la fatigue. Les Italiens *dolents,* — l'expression appartient à Sandoval, — restaient en arrière : plus d'un, faute d'avoir su faire un dernier effort, tomba sous la lance des Turcs. Les Allemands se montrèrent plus incapables encore de supporter la privation de vin, de viande et de sommeil. L'Espa-

gnol seul, avec sa frugalité habituelle, son corps sec, son jarret nerveux, conservait un reste d'activité et de vigueur. Il fit l'admiration de l'armée, et l'armée lui dut probablement son salut.

Les Turcs ne poussèrent pas leur poursuite au delà de l'Harrach. Le samedi 29 octobre, l'armée chrétienne passa l'Oued-Hamiz. L'eau montait jusqu'à la poitrine du soldat; le sol, heureusement, était ferme : le passage s'effectua sans accident. Cette nuit même on put coucher à Matifoux.

La baie de Matifoux s'est-elle ensablée depuis l'année 1541? On serait tenté de le croire, quand on lit la description que nous a transmise l'évêque de Pampelune : « La mer, dit Sandoval, fait en cet endroit un coude, et la pointe de terre qui se prolonge au large vers le nord-ouest y défend assez bien les navires des vents du nord-est. Alger n'a pas de meilleur mouillage : si la flotte y eût jeté l'ancre, dès le principe, les naves ne se seraient pas perdues : on prenait Alger. » Tel est aussi, me permettrai-je d'ajouter, mon avis.

« D'effroyables tempêtes, écrivait en 1688 un religieux de la congrégation de Saint-Maur, captif durant quatre années dans Alger, dévastent, aux mois d'octobre et de novembre, la côte de Bar-

barie. J'ai vu, par une matinée, vingt-sept vaisseaux corsaires jetés sur le rivage et brisés en un instant. Vingt mille hommes sont nécessaires pour la conquête d'Alger. Il faudrait y aborder vers la fin d'avril, ou en mai, ou pour le moins au mois de juin. Les chaleurs sont alors assez véhémentes. Je voudrais débarquer l'armée sûrement, facilement, commodément, sans perdre un seul homme. Par quel procédé? Le voici : il faudrait d'abord, pour ôter tout ombrage, faire mouiller tous les vaisseaux dans la rade, assez près de la ville; là, faire semblant, un jour ou deux, de tenter la descente, faire avancer les galères de ce côté, afin que l'ennemi mît en cet endroit toute son application. Une belle nuit, on appareillerait et on s'en irait droit à l'occident d'Alger, du côté de Cherchell, où l'on arriverait avant le jour. A la pointe du jour, on débarquerait le monde sans péril. Le fond est très-sain, les vaisseaux pourraient battre la terre de leur canon. » En 1830, le conseil du religieux de Saint-Maur fut suivi : le ministre de la guerre ne cessa jamais d'insister pour que le débarquement eût lieu à l'ouest d'Alger et non pas au cap Matifoux. Il ne m'est pas prouvé que le ministre et le religieux eussent raison; le mouillage de

Matifoux vaut bien, assurément, pour peu qu'on tienne compte des vents les plus fréquents et les plus dangereux, le mouillage de Sidi-Ferruch. Il faut se rappeler avant tout que la flotte de Doria opérait à la fin d'octobre : la nôtre se trouva en péril au mois de juin. Ce n'est pas au lieu choisi pour le débarquement, c'est à la saison que Doria imputa jusqu'au dernier moment l'insuccès de l'expédition.

L'Empereur, avec son sang-froid habituel, écoutait patiemment les doléances chagrines du vieillard. « Je saurai, lui répétait-il, vous dédommager de la perte de vos vaisseaux. » — « Les hommes qui ont péri, répliquait l'amiral, seront-ils aussi faciles à remplacer? Je me sens encore humilié du peu de cas que l'Empereur a fait de mes conseils. J'avais pourtant une assez longue expérience de la mer pour qu'on tînt quelque compte de mes inquiétudes. » A quoi pouvaient servir ces récriminations, aussi amères qu'oiseuses? La situation n'admettait pas qu'on perdît le temps en discours : elle exigeait une décision énergique et prompte. Se rembarquerait-on ou reprendrait-on l'offensive? Fernand Cortès et le gouverneur d'Oran, don Martin de Cordova, comte d'Alcaudete, inclinaient vers ce

dernier parti. « Que l'Empereur retourne en Espagne, disaient-ils : sa personne sacrée ne doit pas rester plus longtemps exposée à des hasards que nous nous ferons, quand nous le saurons en sûreté, un devoir et un jeu de courir. » D'où provenait, en effet, l'échec de la première attaque? Assurément pas de la résistance des Turcs ou des Maures. On avait échoué parce qu'on s'était follement obstiné à opérer le débarquement en pleine côte, et surtout parce qu'on avait mis dans cette opération une funeste lenteur. Maintenant que les débris de la flotte se trouvaient rassemblés à un mouillage où il était facile de débarquer les vivres, l'artillerie, les munitions, les chevaux, les choses allaient changer de face. Il serait honteux, après tant de fatigues, après tant de dangers courus, de se retirer sans avoir fait plus de mal à l'ennemi.

Le raisonnement était plus spécieux que juste, car il péchait malheureusement par la base : l'Empereur eût fort bien pu s'abstenir de venir en Afrique ; il ne pouvait pas y laisser sans lui son armée. Le départ du souverain aurait jeté les troupes dans le découragement le plus profond, s'il ne les eût poussées aux manifestations les plus séditieuses. On ne le vit que trop lorsque Charles, poursuivant l'entretien

commencé, reconduisit Doria jusqu'à la plage. Les troupes, déjà inquiètes et ombrageuses, se figurèrent que l'Empereur voulait s'embarquer à la dérobée. Des murmures menaçants s'élevèrent. L'Empereur se retourna brusquement vers ses soldats; son visage souriant respirait la tendresse. « Ne craignez rien, amis, leur dit-il; je ne m'en vais pas. Je serai le dernier à partir d'ici. Avant de songer à quitter l'Afrique, je veux vous avoir tous mis en route pour l'Espagne. » Les soldats répondirent par une acclamation enthousiaste et joyeuse. Peut-on penser qu'ils se seraient rangés avec résignation sous les drapeaux de Fernand Cortès? Qu'on se rappelle seulement l'ordre du jour de Kléber au lendemain du départ de Bonaparte.

L'hiver compliquait tout : il était impossible d'attendre des approvisionnements du dehors, à moins qu'on n'en tirât, ce qui semblait fort douteux, de la province d'Oran. Il eût donc fallu, la place d'Alger conquise, vivre sur le pays. Ce qui a si longtemps défendu l'Afrique contre les armes européennes, c'est avant tout le désert, c'est l'implacable solitude qu'ont faite autour des rares cités du rivage les dévastations des nomades. L'opinion à peu près unanime des généraux se prononça pour

le rembarquement; les propositions de Fernand Cortès et du comte d'Alcaudete ne rencontrèrent qu'un froid dédain.

Charles-Quint avait-il arrêté ses résolutions le jour même où les fureurs de la mer l'obligèrent à rompre l'investissement si heureusement accompli le 25 octobre? Tout le fait présumer. On serait même assez tenté de croire qu'il sut peu de gré de leurs offres généreuses aux conseillers dont l'esprit d'aventure semblait une injure indirecte à sa prudence. Sandoval l'accuse formellement d'avoir, depuis ce temps, laissé le conquérant du Mexique dans la disgrâce. Il est au moins certain qu'il ne l'appela jamais au commandement de ses armées. Peut-être aussi bien la guerre que Cortès venait de faire dans le nouveau monde n'était-elle pas précisément la meilleure école pour apprendre à commander des armées en Italie ou en Flandre : dans la plaine d'Alger, au contraire, n'ayant en face de lui que des Arabes demi-nus, Cortès était complétement sur son terrain. Le gouverneur d'Oran s'y trouvait également. De là sans doute leur confiance, leurs appréciations si différentes de celles des autres chefs formés dans de plus sérieux combats. Pour vaincre Abd-el-Kader, il valait peut-être mieux

ir de la Sierra-Morena que de Wagram ou terlitz. La grande guerre et la guerre de par- développent dans un sens presque opposé ;ation militaire des généraux et des troupes. ıc d'Albe, si justement redouté des Français s Allemands, redoutait à son tour l'ennemi issable qu'il combattait pour la première fois. Trente ans après l'expédition d'Alger, nous le verrons, tout plein encore des souvenirs de la désastreuse retraite de 1541, s'efforcer de faire partager ses appréhensions à don Juan d'Autriche.

Après une assez longue délibération, il fut résolu qu'on procéderait sur-le-champ au rembarquement. L'Empereur prescrivit que chacun remontât à bord du vaisseau qui l'avait amené, si ce vaisseau, échappé au naufrage, existait encore. De ces vaisseaux, par malheur, il en manquait beaucoup : un grand encombrement sur ceux que la baie de Matifoux avait recueillis était inévitable. Les Italiens s'embarquèrent les premiers, les Allemands vinrent ensuite. Quant aux Espagnols et aux chevaliers de Malte, l'Empereur les garda près de lui pour protéger jusqu'au dernier moment l'évacuation contre une agression possible des Arabes.

Les naves pour la plupart restaient encore char-

gées de chevaux. Ordre fut donné de jeter les chevaux à la mer, après leur avoir coupé les jarrets; il fallait avant tout faire place aux soldats. Les patrons des naves n'obéirent qu'avec répugnance : parmi les animaux sacrifiés, il se trouvait des bêtes du plus grand prix; leurs maîtres les auraient volontiers rachetées au poids de l'or. L'Empereur fut impitoyable. Plusieurs fois il alla lui-même, de nave en nave, presser l'exécution de ses ordres. Le malheureux monarque trompait en quelque sorte ses angoisses par un déploiement exceptionnel d'activité.

La tempête avait accompli un immense massacre de chaloupes et d'esquifs : les embarcations, bien plus encore que les navires, faisaient défaut. Debout, dès le matin, sur la plage, dans l'eau souvent jusqu'à la ceinture, l'Empereur prenait soin qu'on ne chargeât pas outre mesure ces canots vers lesquels une foule anxieuse se précipitait. Sa présence, sa sollicitude maintenaient seules un reste de discipline parmi les soldats. Tous, à cette heure, n'avaient qu'une pensée : fuir au plus vite la terre d'Afrique.

Il fallut deux jours entiers, — le lundi 31 octobre et le mardi 1er novembre, — pour transporter les

Allemands et les Italiens du rivage à bord des vaisseaux. Le mercredi 2 novembre commença l'embarquement des Espagnols. Les naves avaient déjà reçu la moitié environ de cette arrière-garde, quand le vent s'établit à l'ouest, tourna peu à peu au nord-ouest et fraîchit soudainement. La baie de Matifoux n'est nullement protégée contre les vents qui viennent du cap Caxine. La mer ne tarda pas à s'enfler; le service des embarcations devint à l'instant difficile. On pressait l'Empereur de ne pas s'attarder plus longtemps à terre : l'Empereur finit par se laisser convaincre. Accompagné des personnes de sa maison, il entra, le cœur navré, dans une chaloupe. Déjà la plupart des naves mettaient à la voile : Charles-Quint réussit à gagner la galère de l'ambassadeur de Portugal, don Fernando Lobos. De là, il voulut assister encore à l'embarquement des derniers soldats. Le vent cependant continuait de fraîchir : il était urgent d'appareiller. L'Empereur s'y refusait obstinément. « Je ne consentirai jamais, disait-il, à prendre le large, tant que les galères pourront être de quelque secours aux naves, tant que l'état de la mer permettra aux bâtiments à rames de remorquer les bâtiments à voiles et de les aider à doubler le cap Matifoux. »

La direction du vent se modifiait pendant ce temps peu à peu; la brise hâlait visiblement le nord; la houle devenait d'instant en instant plus forte. Le moment vint où toute assistance apparut manifestement impossible : les capitaines des bâtiments à rames durent s'occuper, sans perdre un temps précieux, de pourvoir à leur propre salut. La galère du bailli de Malte venait de rompre ses câbles : elle allait tomber sur les rochers du cap Matifoux; l'énergie d'une chiourme d'élite la sauva : on la vit, à grand renfort de rames, s'élever au vent contre une mer furieuse, déployer ses voiles et doubler le redoutable promontoire bâbord amures. Trois autres galères de Malte la suivirent. Le cap dépassé, elles s'abandonnèrent, comme la galère du bailli, à la brise qui les emporta vers l'est.

Malgré les instances redoublées de son entourage, l'Empereur ne se résolvait pas à profiter de l'exemple que les meilleurs bâtiments de la flotte lui donnaient. Quatre galères d'Espagne occupaient près de terre un mouillage assez sûr. L'Empereur leur envoya l'ordre de rester à la disposition des naves : pour appareiller, les naves, impuissantes, attendaient le secours d'une remorque indispensable. Prenant à regret son parti, le

prenant les yeux pleins de larmes, l'Empereur permit enfin qu'on levât l'ancre La galère sortit non sans peine de la baie, et mit, dès qu'elle eut devant elle la mer libre, le cap sur Bougie.

La nuit décida du sort des navires à voiles. Loin d'amener l'accalmie que l'Empereur espérait, elle ne fit que redoubler la violence du vent et de la mer. En moins d'une heure le désastre fut complet : une des plus grosses naves disparut, avec quatre cents hommes, dans les brisants du cap Matifoux; deux autres furent jetées à la côte près d'Alger. Les soldats espagnols qu'elles portaient, assaillis par les Arabes, s'aperçurent bien vite qu'avec de tels ennemis il ne pouvait être question de racheter leur vie au prix de leur liberté. Les Arabes étaient trop pauvres pour avoir besoin d'esclaves, trop cruels pour épargner des Chrétiens : ils ne répondaient aux prières que par des coups de lance. Les Espagnols, heureusement, avaient conservé leurs armes; ils se résignèrent à se défendre. Formés en cercle et toujours combattant, ils s'acheminèrent vers la ville. Leur seul espoir était de rencontrer des Turcs et de se placer sous leur protection. Ainsi furent sauvés, en 1830, les débris des équipages de deux bricks français naufragés à la

hauteur du cap Bengut, le *Silène* et l'*Aventure*.

La vue de cavaliers coiffés du turban rendit quelque espoir aux Espagnols. Ces cavaliers étaient, en effet, des Turcs accourant, avec non moins d'ardeur que les Arabes, au pillage des épaves. Les Espagnols leur crièrent qu'ils étaient prêts à se rendre. Qu'on allât chercher Hassan-Aga; dès ce moment, ils se reconnaissaient ses captifs. Hassan, prévenu, ne tarda pas à se présenter : les Arabes, à sa vue, se dispersèrent. Le bagne d'Alger devint pour les malheureux Chrétiens une dure prison sans doute, mais cette prison était le seul port de salut.

Charles-Quint ne possédait plus de flotte : chaque nave, chaque galère faisait route à sa guise, ou plutôt se laissait emporter au gré des vents. Les Italiens abordaient à Oran ou en Espagne; les Espagnols ne parvenaient à toucher terre qu'en Sardaigne ou en Italie. Telle nave chargée de soldats allemands fut, durant cinquante jours, ballottée, sans pouvoir prendre port, d'un rivage à l'autre. Quand la nave réussit enfin à jeter l'ancre, ses passagers étaient si affaiblis, si épuisés par le froid, par la faim, que la plupart moururent des suites de l'interminable traversée.

L'Empereur, sur le conseil de Doria, semble

avoir adopté le meilleur parti. Bougie était une possession espagnole, un port situé à une centaine de milles au plus du cap Matifoux; le vent, bien fixé à l'ouest, y conduisait : quoi de plus simple, pour des galères dont la palamente était en partie brisée, que de courir fortune sous la bouffette ou sous le trinquenin ! Ce fut l'affaire d'une nuit : le vendredi 4 novembre, de grand matin, les galères, parties le 3 novembre dans la soirée, avec l'Empereur et André Doria, de la baie de Matifoux, atterrissaient sur le cap Carbon. Les quatre galères espagnoles laissées à Matifoux venaient le lendemain y rejoindre la capitane : elles apportaient la triste nouvelle de la perte des naves qu'on leur avait confié le soin de secourir. La flotte fugitive grossissait néanmoins à vue d'œil : à chaque instant quelque nave désemparée, les voiles en lambeaux, arrivait au mouillage.

Bougie, avec ses approvisionnements qui lui venaient d'Espagne, approvisionnements strictement calculés pour une garnison de deux cents hommes, Bougie, qui ne tenait pas aisément en respect les tribus hostiles dont elle était entourée, pourrait-elle longtemps subvenir aux besoins de tant d'hôtes affamés? Les Arabes apportaient, il est vrai, quel-

ques volailles, des chèvres, qu'on s'empressait de leur payer au poids de l'or : faibles ressources contre la disette imminente !

La tempête s'obstinait. La baie semblait du moins offrir aux vaisseaux, trop heureux d'avoir rencontré sur leur route ce refuge, un assez bon abri contre les vents d'ouest : pour peu que le vent variât et hâlât sensiblement le nord, l'agitation de la mer prenait des proportions qui auraient presque fait regretter le mouillage de Matifoux. Une carraque génoise, chargée de blé et de vivres, vaisseau de transport dont l'apparition inattendue avait causé une joie universelle, sombrait, à la stupéfaction générale, sur ses ancres. La capitane de Sicile était si violemment frappée d'une lame par le travers qu'elle en perdait du coup son arbre de mestre et ses deux antennes ; la même lame balayait le pont d'une autre galère sicilienne, saisissait un rameur, lui arrachait la jambe retenue à la banquette par la chaîne que tout forçat portait, à cette époque, au pied gauche, et jetait le tronc par-dessus le bord. La chaloupe d'une des galères de Malte fut enlevée si haut qu'elle retomba sur le pont d'une des galères voisines, brisa un banc dans sa chute et blessa mortellement deux des hommes

de la chiourme. Le comte d'Anguillara voyait, au même moment, la poupe de sa galère emportée avec l'image de saint André qui la décorait.

Le chevalier de Villegaignon, bon et solide marin s'il en fut, fait, à cette occasion, une remarque que je crois très-fondée : sans le ressac, qu'il attribue probablement à tort aux marées de l'Océan, le vaisseau le plus ferme n'eût pu, pendant six heures, supporter l'effort des vagues. Produisant dans la baie un courant opposé à l'impulsion des lames, ce retour de la houle renvoyée au large par la côte tendit notablement à soulager les câbles : en revanche, la mer, battue dans tous les sens, n'en dut être que plus tourmentée.

Ce fut de tout temps la coutume du marin de se recommander, dans les épreuves où fléchit sa constance, à la puissance mystérieuse dont la main invisible gouverne les éléments. Menacé de la famine, exposé chaque jour à être englouti par les flots déchaînés, l'Empereur eut recours aux pieuses intercessions par lesquelles, en ces temps de foi, les Chrétiens se flattaient de violenter en quelque sorte la protection divine. Il prescrivit un jeûne de trois jours, voulut que tous se confessassent et donna le premier l'exemple. Sur chaque galère on

fit, par son ordre exprès, de fréquentes processions pour obtenir la fin de la tempête. Douze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'Empereur à Bougie : ces douze jours avaient été douze journées de tempête. Le 15 novembre, le temps parut disposé à s'embellir. Les galères de Malte demandèrent à faire voile. Le voyage qu'elles avaient à faire était comparativement facile : pas de canal pour elles à traverser. En quatre jours, longeant de près la côte à la rame, elles arrivèrent à Tunis. Don Fernand de Gonzague conduisit avec un égal bonheur sa division de galères en Sicile. Le 17, les naves d'Italie firent voile sous la conduite d'Augustin Pallavicino; les naves espagnoles prirent la mer avec le comte d'Oñate.

L'Empereur seul attendait encore : il tenait à rentrer directement en Espagne. La disette le pressait de quitter Bougie; le temps lui commandait d'y demeurer à l'ancre. Du 17 au 19, deux sorties infructueuses ne firent que constater l'impuissance des chiourmes. Il fallut regagner le port, après s'être avancé de quatre-vingts milles au large. Les conseillers de Charles-Quint ne parvenaient pas à se mettre d'accord : les uns étaient d'avis qu'on gagnât Tripoli, occupé par les chevaliers de Malte;

les autres auraient voulu qu'on tentât d'atteindre la Sardaigne ou Mayorque. Y songeait-on? Faire plus de deux cents milles en plein hiver, à la rame, au risque de trouver en chemin des vents contraires! S'exposer à mourir de soif pour échapper au danger de mourir de faim! Doria s'opposait de tout son pouvoir à cet acte de témérité. Quelques provisions étaient venues de Tunis : ce secours fit pencher la balance du côté de la temporisation.

Le ciel seul pouvait mettre un terme à ces incertitudes. « Dieu voulut, nous apprend le pieux chroniqueur qui a consacré deux énormes volumes in-folio à la glorieuse histoire de Charles-Quint, Dieu voulut que, sur ces entrefaites, il s'élevât un vent de sud-est : l'Empereur n'hésita plus à partir de Bougie. » La division impériale appareilla le 23 novembre à dix heures du soir, « se tirant vers Mayorque ». Le 26, elle arriva dans la baie de Palma. Charles-Quint crut pouvoir congédier alors le vieil amiral auquel, malgré tant de traverses, il n'avait pas un moment retiré sa confiance. En prince sage et prudent, il le renvoya comblé de ses bienfaits. Treize galères royales étaient rassemblées à Barcelone : Doria pouvait, à dater de ce jour, les considérer comme siennes. Il aurait ces treize galères,

moins les esclaves, pourtant, qui les montaient; il aurait, en outre, l'office de protonotaire de Naples, office dont les profits étaient évalués à 3,000 ducats par an[1].

Le dimanche 27 novembre, le prince de Melfi prit, avec son cousin Antonio Doria, avec le comte d'Anguillara, son ancien compagnon dans l'expédition de Tunis, la route de Gênes; l'Empereur, le lundi 28, s'embarqua, vers les quatre heures du soir, sur la galère capitane d'Espagne : quinze galères espagnoles lui faisaient escorte. Le mardi 29, l'escadre impériale touchait au port Saint-Antoine, dans l'île d'Ivice; le mercredi 30, elle découvrait, au point du jour, la terre ferme. L'Empereur avait sous les yeux son royaume de Valence : il donna l'ordre de se diriger vers son royaume de Murcie.

Que de fois dut-il craindre, quand la terre d'Afrique dévorait l'une après l'autre ses galères et ses naves, de ne plus revoir ces montagnes ouvertes

[1] « Le titre de protonotaire, nous apprend le grand dictionnaire historique de Louis Moreri, prêtre et docteur en théologie, est aujourd'hui (en 1759) un titre d'honneur dans la cour de Rome, auquel sont attribués plusieurs priviléges : comme de légitimer des bâtards, de faire des notaires apostoliques, des docteurs en théologie et des docteurs en droit canon et en droit civil. Les protonotaires portent l'habit des prélats de couleur violette et ont à leur chapeau un cordon de même couleur. »

au sommet par l'épée de Roland! Le ciel l'avait protégé d'une façon visible : il le rendait à ses sujets pour qu'il pût encore combattre l'hérésie et contenir l'ambition plus ardente que jamais de la France. Le 1er décembre, l'escadre défilait devant Alicante et entrait, sur le soir, dans le magnifique port de Carthagène. Charles-Quint y fut reçu avec des transports de joie. Depuis plus de trois mois on craignait pour sa vie; ce n'était pas qnand on le revoyait sain et sauf qu'on pouvait songer à lui demander compte de sa défaite. L'échec cependant était grave : il mettait en péril la sécurité de tout le littoral. Pour la troisième fois, Alger venait d'être attaqué sans succès. « Depuis ce jour, s'écrie avec orgueil l'historien musulman des victoires d'Aroudj et de Khaïr-ed-Din, Alger, semblable à une jeune épouse qui contemple avec complaisance sa beauté et ses ornements, jouit d'un bonheur inaltérable sous un gouvernement sage et bienfaisant. La renommée publie sa gloire d'un bout du monde à l'autre; ses ennemis la respectent et la terreur du nom musulman reste profondément gravée dans le cœur des Infidèles. »

CHAPITRE IV

L'ALLIANCE IMPIE.

Le désastre d'Alger n'était pas fait pour rehausser le prestige des armes espagnoles; il rendit courage aux puissances rivales qu'offusquait la grandeur de Charles-Quint. « Si je pouvais appeler tous les esprits d'enfer pour rompre la tête à mon ennemi qui me veut rompre la mienne, disait Montluc, je le ferais de bon cœur. » Tel fut aussi, en l'année 1542, l'avis de François Ier. Après la trêve de dix ans conclue le 15 juin 1538, après l'entrevue des deux souverains à Aigues-Mortes, le 14 juillet de la même année, les peuples se livraient à l'espoir d'une longue paix. Combien, hélas! leur erreur était grande! Charles-Quint, il est vrai, traversait en toute sécurité la France, les Gantois essayaient vainement d'intéresser le Roi à leur révolte, mais, au même moment, Antonio Rincon, par les ordres de François Ier, pressait Soliman de porter la guerre

en Hongrie. La flotte ottomane sortirait en même temps du Bosphore et viendrait opérer sa jonction avec la flotte française sur les côtes de Provence.

Comme Pierre de Navarre, ce Rincon était un transfuge espagnol : natif de Medina del Campo, il dut quitter l'Espagne pour quelques démêlés avec la justice. Proscrit dans son pays, il offrit ses services au roi de France. Un embonpoint excessif le rendait impropre au métier des armes; en revanche, son esprit délié le désignait d'avance pour les négociations les plus délicates : Francois I[er] l'envoya, peu de temps avant la bataille de Prévésa, résider à Constantinople. Malgré le mépris dans lequel, en bon Osmanli, le Sultan enveloppait tous les Chrétiens, les ministres de la Sublime Porte, gagnés par de riches présents, ne tardèrent pas à prêter aux ouvertures de Rincon une oreille complaisante. On peut juger de la fureur de Soliman quand il apprit la paix de 1538. Le Grand Seigneur se crut joué; Rincon n'eut que le temps de se soustraire par la fuite aux effets de son courroux. Rentré en France, Rincon y trouva la situation complétement changée : Charles-Quint ne voulait plus entendre parler de la cession du Milanais; François I[er] accusait son rival d'un manque de foi; une quatrième

guerre était sur le point d'éclater entre la France et l'Empire. Rincon reçut l'ordre de retourner à Constantinople. Il partit de France aux premiers jours du mois de mai 1541.

L'envoyé de François I[er] se proposait de gagner Venise par terre et de s'y embarquer sur le premier navire marchand qui ferait voile pour les Dardanelles : un capitaine génois, César Fregoso, s'engageait à l'accompagner avec une escorte jusqu'à la cité des Doges. En courant la poste, de Turin à Plaisance, on atteignait promptement un territoire ami; le reste du voyage s'accomplissait sans danger. Le malheur voulut qu'au moment de se mettre en route, Rincon, souffrant d'un rhumatisme aigu, se trouvât incapable de supporter le mouvement du cheval. Il déclara qu'il allait prendre la voie du Tessin. Par le Tessin il arrivait au Pô, et par ce dernier fleuve aux canaux intérieurs qui le conduiraient à Venise. Fregoso jugeait le chemin périlleux : côtoyer de si près la frontière du duché occupé par les Espagnols lui semblait d'une rare imprudence. Ses instances ne réussirent pas à détourner Rincon de son projet. Deux barques furent nolisées, et les voyageurs s'abandonnèrent au courant de la rivière qui sépare le Milanais du Piémont. Sur l'une de ces

barques prirent place Fregoso, Rincon et quelques serviteurs; l'autre barque portait les dépêches, les présents destinés au Grand Seigneur et une assez grosse somme d'argent. Le 3 juillet 1541, au confluent du Pô et du Tessin, des gens masqués abordèrent le bateau monté par Rincon : tout ce qui se trouvait à bord fut massacré; l'embarcation chargée des bagages échappa par miracle. « On n'a jamais pu savoir, écrit Sandoval[1], qui osa prendre sur lui d'arrêter les mauvais desseins de Rincon contre son Dieu et contre son Roi. »

François Ier le devina sans peine : l'embuscade ne pouvait avoir été dressée que par les agents du marquis del Guasto, gouverneur du Milanais[2]. Résolu à tirer vengeance de l'odieux guet-apens, et toujours prêt à faire la guerre « quand on lui en baillait les occasions, » le rival de Charles-Quint s'efforça sur-le-champ de nouer des alliances en Danemark, en Allemagne, en Portugal, en Angleterre; il n'oublia pas non plus d'expédier un nouvel envoyé à Constantinople et de l'expédier avec un

[1] *Histoire de la vie et des gestes de l'empereur Charles V*, dédiée au Roi Catholique don Philippe III, par el maestro don Fray Prudencio de Sandoval, son chroniqueur, évêque de Pampelune. 1604.

[2] Voyez la note 7 à la fin du volume.

présent convenable. Six cents marcs d'argent, cinq cents robes de soie et de drap écarlate ont ouvert de tout temps l'entrée du sérail.

Dans le choix de ce second émissaire, le roi de France eut la main heureuse. Né d'une famille obscure au village de la Garde, le capitaine Antoine Escalin, plus connu sous le nom de Polain, et plus tard sous celui de baron de la Garde, s'était enrôlé dès l'âge de douze ans[1]. Il fit rapidement son chemin, à la faveur des guerres d'Italie, théâtre éminemment propice à l'ambition des officiers de fortune. Polain n'était pas moins propre que Rincon aux missions secrètes et aux aventures périlleuses. Sans se laisser intimider par le sort de son prédécesseur, il parvint à gagner Venise, s'y embarqua, vers la fin de l'année 1541, traversa l'Adriatique et prit terre sur la côte de Dalmatie, au port de Sebenico. Le Sultan faisait alors campagne en Hongrie : Polain n'hésita pas à l'y aller chercher; les fatigues, les dangers d'un voyage à travers la Bosnie et la Servie ne l'arrêtèrent pas une minute. Soliman vit un beau jour arriver à Bude ce messager mystérieux qui venait lui demander d'unir

[1] Voyez la note 8 à la fin du volume.

ses forces à celles du Roi Très-Chrétien pour venger l'attentat commis contre Rincon. La punition du crime n'intéressait-elle pas au même degré la dignité de la Sublime Porte et l'honneur de la monarchie française?

Le Sultan ne se fiait plus aux querelles des Infidèles : il accueillit avec une incrédulité dédaigneuse les plaintes et les démarches du capitaine Polain. Le capitaine le poursuivit jusqu'à Andrinople. « Il alla, il vira, il trotta, il traita, il monopola », dit Brantôme. François Ier avait pris soin de munir son ambassadeur d'un crédit presque illimité : Polain fit de ce blanc seing un libéral usage; ses largesses gagnèrent les membres les plus influents du Divan. Soliman, habilement circonvenu, finit par céder et promit le secours qu'on lui demandait. De la promesse à l'exécution, il devait néanmoins se passer plus d'une année encore.

Que de courses, que d'intrigues, que d'or répandu à profusion coûta ce pacte odieux sur lequel François Ier fondait de si grandes espérances! Venise, pressée par le roi de France, pressée par le Sultan lui-même de s'associer à la ligue sacrilége, se renferma dans une neutralité prudente. Si l'on ne peut faire honneur de cette détermi-

nation aux scrupules religieux du Sénat, on y doit tout au moins reconnaître son habituelle sagesse. Venise mesura mieux que le descendant de saint Louis la stérilité d'un concours qui allait se heurter à des répugnances tardives. Quand on prend des barbares pour alliés, il faut leur laisser faire la guerre à leur façon; les ménagements qu'on veut leur imposer ne font que les condamner à l'impuissance.

Dès le mois de mai de l'année 1542, l'Europe fut de nouveau en flammes. Fier des alliances qu'il était parvenu à conclure, le roi de France attaquait les États de l'Empereur de tous les côtés à la fois. « Il faisait, écrit Sandoval, poursuivre la guerre en Piémont, envoyait dans l'Artois Antoine de Bourbon; dans le Brabant Martin van Rosen, assisté du duc de Clèves; dans le Luxembourg son fils Charles, duc d'Orléans; en Catalogne le Dauphin Henri, chargé d'assiéger Perpignan. »

L'Empereur, à peine remis des émotions de l'expédition d'Alger, ne s'attendait pas à un si rude assaut; il lui en coûtait moins de reprendre le harnais que de s'avouer les dangers que ses aspirations à la monarchie universelle lui faisaient courir. Le marquis del Guasto l'avisa de ce qui se tramait

contre le Roussillon. Charles-Quint ne prêta qu'une attention distraite à cet avis. « Tout ce que je vous demande, fit-il répondre à du Gouast, c'est de bien garder le Milanais; je me charge de garder les Espagnes. » Heureusement pour Charles-Quint, du Gouast s'était déjà concerté avec André Doria. Perpignan fut ravitaillé par une division de galères et de naves confiée à Giannettino. Sans cette précaution, la ville était prise, car « les Français, nous apprend Brantôme, l'avaient reconnue, bloquée et assiégée qu'on ne s'en doutait nullement, pas même l'Empereur ». On juge si Charles-Quint fut « bien ébahi, quand il y vit le siége devant ». La ville, heureusement, était en mesure de se défendre; les Français renoncèrent à une entreprise dont ils n'espéraient plus aucun avantage; tous leurs efforts se portèrent du côté des Flandres[1]. En dépit des distances, l'Empereur résolut de les suivre sur ce nouveau terrain.

Dès le mois d'octobre de l'année 1542, la flotte de Doria se trouvait concentrée dans la baie de Rosas; les premiers jours de l'année 1543 la virent mouillée devant Barcelone. L'Empereur venait d'ar-

[1] Voyez la note 9 à la fin du volume.

river dans cette ville avec son fils. Le 1er mars, il remit à don Fernando de Tolède, duc d'Albe, grand majordome et membre du conseil d'État, les pouvoirs qui l'investissaient de la lieutenance générale pour les royaumes de Castille et d'Aragon : quelques jours plus tard, embarqué sur la capitane de Doria, il faisait voile pour l'Italie. De la péninsule italienne, il passa presque aussitôt en Allemagne [1].

Charles-Quint entrait alors dans sa quarante-quatrième année : si grandes que fussent les difficultés qui lui étaient suscitées de toutes parts, il se flattait encore d'en triompher, grâce à cette activité merveilleuse dont le monde n'avait pas eu le spectacle depuis le temps d'Adrien. Des fatigues outrées altéraient cependant sa santé avant l'âge. Au mois de septembre 1543, il eut un premier accès de goutte. Fâcheux symptôme chez un roi condamné à dormir plus souvent sous la tente que sous les lambris dorés d'un palais.

Le 11 février 1543, Charles-Quint put enregistrer un succès : il était parvenu à tourner

[1] Doria transporta l'Empereur à Gênes à la fin de mai 1543. L'Empereur passa huit jours dans le palais du prince. Ce fut sa dernière visite à Gênes.

contre la France l'inquiète ambition du roi d'Angleterre, Henri VIII. Cette alliance lui assurait la prépondérance navale dans la Manche. Par compensation, François Ier gagnait dans la Méditerranée ce qu'il perdait dans la mer Océane : le pavillon du Roi se montrait de nouveau en maître sur les côtes italiennes. A quel prix? L'histoire ne saurait l'oublier. La Méditerranée fut témoin de ce scandale inouï : des équipages français saluant de cris joyeux l'apparition d'une flotte ottomane, des vaisseaux chrétiens amenant trois fois leurs voiles devant la capitane de Barberousse, des galères de Provence abaissant le pavillon royal, la bannière de Notre-Dame, pour hisser à la haste de poupe l'étendard du Grand Turc.

Les intrigues de Polain avaient triomphé : vers la fin du mois d'avril de l'année 1543, Barberousse partait de la rade de Modon avec cent dix galères, quarante galiotes ou fustes et quatre mahones. Il entrait triomphant dans le phare de Messine et jetait l'ancre devant la plage de Reggio. Embarqué à son bord, le capitaine Polain avait mission de le conduire à Marseille : Khaïr-ed-Din n'éprouvait aucune hâte d'y arriver. Le vieux corsaire n'était pas homme à passer devant tant de villes opulentes sans

essayer d'en tirer quelque butin ou quelque rançon. La guerre, pour lui, n'avait pas de raison d'être, si elle ne devait rapporter au Sultan et à ses serviteurs que le stérile avantage de contribuer à la gloire de François Ier. Polain jugeait avec raison qu'il y allait de l'honneur de son maître de prévenir des dévastations qui rendraient à jamais le nom de François Ie· odieux à la Chrétienté : dès la première étape, il lui fallut reconnaître combien ses efforts pour maîtriser les féroces instincts des nouveaux alliés du roi de France seraient impuissants. La flotte ottomane ne s'était, suivant Barberousse, arrêtée sur la côté de Calabre que pour y faire de l'eau. Les soldats mis à terre n'eurent rien de plus pressé que d'entrer dans la ville. Ils la trouvèrent abandonnée par les habitants. Les maisons mêmes étaient vides : ne pouvant les dépouiller, les Turcs y mirent le feu. Une garnison de soixante hommes défendait le château de Reggio; l'alcade qui commandait cette poignée de soldats, don Diego Gaëtano, commit l'imprudence d'ouvrir les hostilités. Quelques coups de canon tirés sur un des groupes occupés à propager l'incendie tuèrent trois Turcs et un renégat. Barberousse, irrité, fit sur-le-champ débarquer des pièces de ses galères. Battu en brèche

pendant trois jours entiers, le château de Reggio fut réduit à capituler.

L'extrémité était dure pour Gaëtano, car il avait près de lui sa femme et sa fille. Les habitudes des Turcs étant données, le père et l'époux devait nécessairement éprouver les plus vives inquiétudes. Polain, il est vrai, pouvait intervenir. La flotte ottomane n'était-elle pas à la solde du Roi Très-Chrétien? François Ier, aux termes du traité conclu à Constantinople, ne la défrayait-il pas de toutes ses dépenses? Polain avait bien, à ce titre, quelque droit à exercer. Polain, cependant, nous en demeurons convaincu, n'eût point empêché Barberousse d'user de son facile triomphe à la turque, si une influence plus puissante que celle de l'envoyé du Roi Très-Chrétien n'avait, en cette occurrence, préservé les soldats espagnols du massacre, Gaëtano et sa femme de l'esclavage. La fille de Gaëtano était jeune, était belle et, ce que nous ne nous attendions guère à rencontrer en ce coin perdu de la Calabre, excellente musicienne. Elle n'eut qu'à paraître pour attendrir le cœur du vieux corsaire. Barberousse ne lui demanda que de se convertir à la foi musulmane : il la prit pour épouse et, à sa requête, rendit la liberté d'abord à la femme de

l'alcade et à deux servantes, puis à Gaëtano lui-même, lorsque la flotte arriva devant Terracine. « A partir de ce moment, remarque avec une secrète approbation l'évêque de Pampelune, Barberousse eut pour le défenseur du château de Reggio les sentiments d'un gendre pour son beau-père. » Dans quel temps vivons-nous, grands dieux! et à combien de siècles en arrière nous reportent ces épisodes étranges! Homère nous montre Achille enlevant Briséis à Lesbos; il ne nous dit pas que Nestor ait jamais songé à rapporter de semblables trophées de ses expéditions. Barberousse avait alors près de quatre-vingts ans.

En quittant le mouillage de Reggio, la flotte ottomane se dirigea vers les îles de Ponce et de ces îles fit route vers les plages romaines. Dès qu'elle apparut devant Terracine, devant Porto-d'Anzio, à l'embouchure du Tibre, à Civita-Vecchia, la terreur se répandit dans Rome. Les habitants fuyaient et couraient se réfugier dans les montagnes. Le capitaine Polain eut toutes les peines du monde à calmer ces alarmes : la flotte dont il se disait avec une merveilleuse assurance le maître après le Sultan, n'en voulait, suivant lui, qu'aux États de Charles-Quint; elle ne s'attaquerait sous aucun prétexte

aux possessions de l'Église. Barberousse, en cette occasion, se piqua d'honneur. Sa conduite, aussi longtemps qu'il resta sur les côtes d'Italie, ne démentit pas le langage de l'envoyé de François Ier. Il longea même le canal de Piombino, la rivière de Gênes, sans marquer son passage par aucun dégât. Les Italiens, rassurés, lui apportaient des vivres toujours payés comptant, et ce fut en bel ordre, tambours battants, flammes déployées, qu'il entra dans le golfe de Marseille, vers le milieu du mois de juillet, le jour de la Saint-Jacques.

Toute la ville courut vers la plage. François de Bourbon, seigneur d'Enghien, âgé de vingt-trois ans à peine, — il était né le 23 septembre 1519, — commandait les galères de François Ier avec le titre de lieutenant général ès mers du Levant. Il fit à Barberousse le plus magnifique accueil. Le capitan-pacha se souciait peu de ces vains honneurs; ce qu'il exigeait, c'était qu'on ne le laissât point revenir à Constantinople les mains vides. Y avait-il quelque plan d'opérations préparé? Qu'allait-on faire des forces considérables rassemblées dans le golfe? Barberousse, depuis son départ, caressait l'espérance d'un grand débarquement en Espagne. C'était également de ce côté que Doria, informé de

l'apparition de la flotte ottomane sur les côtes de la Pouille, appréhendait une attaque. Pour se trouver en mesure de porter secours à la Catalogne, qu'il croyait menacée, l'amiral génois avait franchi le golfe de Lyon et demeurait mouillé dans la baie de Rosas.

Soliman faisait, à cette heure même, de rapides progrès en Hongrie. Son allié devait, pour lui complaire, s'employer, avant tout, à ramener l'attention de Charles-Quint vers ses possessions héréditaires. Le siége de Perpignan venait malheureusement de montrer à François Ier qu'il n'y avait rien de sérieux à tenter en Catalogne ou en Roussillon; c'était plutôt du côté de la Picardie, du côté de la Champagne, menacées par Charles-Quint et par Henri VIII, en Piémont même, que le Roi songeait à concentrer, pour la campagne qui allait s'ouvrir en l'année 1544, ses principaux efforts. L'indignation générale de la Chrétienté ne laissait pas, malgré l'approbation de quelques soldats sans scrupules, de produire une assez vive impression sur l'esprit d'un monarque sacré chevalier par Bayard. L'entretien d'un armement aussi considérable que celui dont Soliman s'était bien gardé de faire la concession gra-

tuile aux instances du capitaine Polain, contribuait également à inspirer à François Ier le regret d'une résolution qui ne semblait pas devoir porter tous les fruits qu'on en attendait. Il fallut peu de jours à Barberousse pour se convaincre que l'allié timoré de Soliman avait hâte de se débarrasser de sa présence : on se contenterait, en attendant le retour du printemps, d'user son ardeur dans quelque entreprise secondaire. « Il rugissait, nous apprend Sandoval; il s'arrachait la barbe, furieux d'avoir fait un si grand voyage, avec une si grosse flotte, pour se voir condamné d'avance à l'inaction. » Barberousse reprochait amèrement à François Ier son peu de fidélité aux engagements conclus, son manque de fermeté et d'énergie. Il fallait donc qu'arrivé au terme de sa longue carrière, le vainqueur de Doria subît l'humiliation de rentrer au port avec une réputation amoindrie! Il fallait qu'il revînt affronter la colère et l'indignation trop bien justifiées du Grand Seigneur! Que pourrait-il répondre quand Soliman lui demanderait compte de l'emploi de tant de vaisseaux? Oserait-il avouer qu'il les lui ramenait, après un an d'absence, sans leur avoir fait voir une seule fois l'ennemi?

Le capitaine Polain n'apaisa pas aisément l'irritable pacha. Il était d'ailleurs consterné lui-même. Tant d'efforts dépensés en pure perte! Un succès inespéré aboutissant à d'énormes frais suivis d'aucun profit! Le crédit de la France en resterait à jamais ruiné dans le Levant! Polain prit sur-le-champ la poste et se rendit auprès de François Ier. Tout ce qu'il put obtenir de ce souverain, troublé dans sa conscience et dans sa politique, ce fut un ordre donné au duc d'Enghien d'aller mettre le siége devant Nice. On s'attaquait à Charles de Savoie, ne trouvant pas de joint pour s'attaquer directement à l'Empereur. Le duc d'Enghien disposait des vingt-deux galères dont se composait la flotte de Provence et de quatre autres galères appartenant au comte Virginio d'Anguillara; le capitaine Polain fit équiper dix-huit naves sur lesquelles s'embarquèrent sept mille soldats provençaux, gascons et florentins. Barberousse n'éleva nulle objection contre l'expédition projetée; il ne put cependant s'empêcher de faire remarquer la faiblesse du contingent qu'on lui adjoignait, la préparation fort incomplète de l'armement, l'insuffisance surtout des munitions de guerre.

En vertu des pouvoirs qui lui étaient conférés,

Polain conduisait tout : Turcs et Français devaient obéir à ses ordres. Il représentait le roi de France! Vaine prérogative, bonne tout au plus à figurer sur un parchemin. Le roi François Ier lui-même, le roi François Ier en personne, eût échoué dans la tâche difficile de maintenir la bonne harmonie entre un jeune prince ardent, fier de sa naissance, sûr de son courage, et ce vieux pacha aigri, rempli de mépris pour les Chrétiens, incapable surtout de comprendre leur manière chevaleresque de faire la guerre. Est-ce bien vraiment le cas de s'écrier ici avec Brantôme : « Quelle gloire pour le prince que de commander à une armée du plus grand et puissant seigneur du monde et à un roi tel qu'était Barberousse, le plus hautain et le plus glorieux qu'on eût su voir! »

Le débarquement eut lieu dans le port de Villefranche. Des collines de Villefranche, les troupes descendirent sur Nice. Polain fit sommer la place. La réponse du gouverneur ne laissa aucun doute sur la nécessité d'employer la force pour la réduire. Trois attaques distinctes furent à l'instant formées : François de Bourbon profita de la déclivité du terrain pour attaquer la partie des murailles qui fait face aux montagnes; Polain se chargea d'assaillir la

porte qui donne accès sur la route de Villefranche; les Turcs, de beaucoup les plus nombreux, établirent leur camp sur la pointe avancée qui se projette en mer. Leur camp fut dressé avec tant d'art et tant de promptitude que les Chrétiens en demeurèrent émerveillés. L'étonnement fut plus grand encore quand les bombardiers de Barberousse ouvrirent le feu. Une grosse tour toute neuve fut en quelques heures démolie. Les Turcs se précipitèrent vers la brèche : ils se croyaient déjà maîtres de la ville; les défenseurs de Nice les obligèrent pourtant à battre en retraite. Une centaine de Turcs, tués ou blessés, resta sur le terrain. Ce n'était, après tout, qu'un échec facilement réparable, une autre tour à battre et à renverser. L'artillerie ottomane fut dirigée vers la tour qui défendait la porte de Villefranche. Pendant ce temps, le canon des galères françaises faisait pleuvoir une grêle de projectiles sur la ville. Les malheureux habitants jugèrent le moment venu de se rendre : une plus longue résistance les exposait à être passés au fil de l'épée par les Turcs. Ils se rendirent aux Français, sous la condition d'avoir la vie sauve et de conserver, avec tous leurs biens, les priviléges qu'ils tenaient de la maison de Savoie.

La convention était signée : il s'agissait maintenant d'en assurer la fidèle exécution. Les Turcs n'entendaient pas avoir versé leur sang uniquement pour ouvrir l'entrée de l'Italie au roi de France. Ils s'obstinaient à vouloir mettre la ville de Nice au pillage. Bourbon et Polain invoquaient la capitulation accordée, suppliaient, injuriaient, poussaient vers le quai les janissaires. Réussiraient-ils à faire rentrer cette troupe indisciplinée et féroce à bord de ses vaisseaux? Tous deux y prodiguèrent leurs plus courageux efforts, mais bien peu s'en fallut que tous deux n'y perdissent la vie. Les inconvénients d'une ingrate alliance se manifestaient ainsi à chaque instant. Barberousse ne se contentait pas de faire acheter par les plus impérieuses exigences son concours; il raillait ses alliés : « Nous avons encore, leur disait-il, le château à prendre : vous convient-il de vous en charger ou préférez-vous m'en laisser le soin? On parle de troupes attendues d'Italie : le camp sera peut-être un de ces jours attaqué; vous jugerez probablement nécessaire de vous réserver pour la garde du camp. »

Ceci dit, il fait débarquer ses basiliks et ses coulevrines, met huit pièces en batterie et commence à canonner les murailles du château. Créneaux et

guérites disparaissent comme par enchantement. Les Français auraient honte de le laisser seul à la peine : la poudre, malheureusement, leur fait défaut. Ils veulent en acheter aux Turcs. « Les beaux guerriers! s'écrie, à cette ouverture, Barberousse. Ils chargent leurs navires de barils de vin et n'oublient que les barils de poudre! Tu te moquais donc de moi, chien d'infidèle, dit-il à Polain, lorsqu'à Constantinople tu me parlais des grands préparatifs que faisait ton maître, lorsque tu annonçais sa ferme intention de pousser vigoureusement la guerre? » Un peu plus, il faisait mettre l'ambassadeur, le représentant du roi de France, à la chaîne[1]. Par bonheur, au moment où cet ordre allait être exécuté, le capitan-pacha se ravisa. « Je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, murmurait-il avec amertume; n'ai-je pas mérité ce qui m'arrive? Ne savais-je pas que les Français sont un peuple menteur, inconstant et sans énergie? J'aurais dû être

[1] Après de telles scènes, racontées par lui-même, Brantôme me paraît mal venu à écrire : « Le Grand Seigneur, au départ, commanda à Barberousse d'obéir en tout au capitaine Poulin et de se gouverner par son conseil... Barberousse n'osa jamais faire mal à aucuns chrétiens, bien que ce fût sa vraie proie... J'ai connu plusieurs vieux capitaines qui ont vu tout le mystère de ce voyage de Provence et du siége de Nice. C'était chose étrange à voir comme ce capitaine Poulin se faisait obéir et respecter parmi ces gens. »

à jamais corrigé de la faiblesse de traiter avec eux.»

Toutes ces rodomontades, toutes ces récriminations outrées n'avançaient pas le siége : le château tenait bon. Il avait pour alcade un chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Paul Simon, et qui disait alors chevalier de Malte disait brave entre les plus braves. Le marquis del Guasto et le duc de Savoie, pour le moment allié de l'Espagne, avaient fini par s'émouvoir du danger que courait Nice : ils rassemblaient en toute hâte des troupes. Un message était, en même temps, expédié au commandant du château pour l'encourager dans sa résistance. Ce message fut intercepté avant qu'il arrivât à sa destination : il annonçait la venue très-prochaine de l'armée de secours. Aurait-il soutenu le courage des assiégés? En tout cas, il eut pour effet de répandre l'effroi dans le camp des assiégeants. Un violent orage vint encore ajouter au désordre : retranchements, artillerie, sont abandonnés, sans qu'un seul coup de mousquet se soit fait entendre. L'épouvante a peuplé la nuit de fantômes; les soldats se montrent avec terreur l'avant-garde ennemie cheminant en silence sur la pente boisée des collines. Les uns fuient vers la

mer, les autres se précipitent du côté des montagnes. Le jour, il est vrai, fait cesser le tumulte. Les chefs n'en ont pas moins compris le danger que le retour d'une semblable panique leur ferait courir. Français et Ottomans ont l'imagination également frappée : une méfiance mutuelle les empêcherait, si une attaque sérieuse venait à se prononcer du dehors, de combiner leurs mouvements. A la première hésitation de la fortune, l'armée perdrait certainement tout sang-froid. La grande campagne est terminée : il ne faut plus penser qu'à regagner Marseille et Toulon.

Ordre est donné de rembarquer l'artillerie : les Turcs profitent de l'occasion pour entrer dans la ville. Ils ne remonteront pas, croyez-le bien, sur leurs galères sans s'être dédommagés d'une trop longue abstinence. A défaut de butin, ils ramasseront des esclaves. Trois naves et une galiote vont aller porter au Sultan des nouvelles de sa flotte. Barberousse confie à ces vaisseaux trois cents captifs, — jeunes garçons, jeunes filles et religieuses enlevées de leurs couvents.

La flotte confédérée met enfin sous voiles. La nouvelle en est rapidement portée à Gênes. Le marquis del Guasto et le duc Charles de Savoie se

mettent en marche avec les premiers renforts qu'ils trouvent sous la main. Doria, revenu d'Espagne à Gênes en trois jours, leur a donné rendez-vous au mouillage d'Albenga et s'offre à les transporter sur ses galères à Villefranche. La traversée semblait courte et facile : un tourbillon de vent, comme il s'en élève parfois dans les plus belles matinées du mois d'août, la rendit périlleuse. Quatre galères sont jetées sur les rochers et s'y brisent; la galère qui porte le marquis del Guasto n'échappe que tout juste au naufrage.

La flotte de Barberousse n'avait pas encore dépassé le golfe Juan : arrêtée par le vent contraire, elle attendait, à l'ancre sous l'île Sainte-Marguerite, un temps plus favorable pour continuer sa route. Polain est informé, par un avis certain, de l'arrivée de Doria sur la rade de Villefranche. « La flotte impériale, à demi désemparée, dit l'ardent capitaine à Barberousse, est à votre merci : il dépend de vous de l'anéantir. » Barberousse donne le signal de l'appareillage : en quelques minutes sa flotte est sous voiles. A la hauteur d'Antibes, elle s'arrête. Le vent de sud-ouest vient pourtant de s'élever. Pour se porter d'Antibes à Villefranche, pouvait-on souhaiter circonstance plus propice? Le

Prophète semblait prendre à tâche d'aplanir en ce jour la voie devant son amiral. Barberousse, néanmoins, ne céda ni aux sollicitations réitérées du capitaine Polain, ni aux railleries de ses propres officiers. Il ne se souciait probablement pas d'engager une action décisive dans un port dont les troupes ennemies occupaient les deux rives. L'eunuque Monuc n'était plus là, d'ailleurs, pour pousser le corsaire à des imprudences[1]. Barberousse confessa-t-il au moins les réels motifs de son abstention? Le vieux renard s'en garda bien : il avait à maintenir sa réputation de foudre de guerre. « Non! dit-il avec un discret sourire, je n'irai pas plus loin : je dois bien cela, que le Prophète me le pardonne! à mon frère André Doria. J'aurais honte d'oublier ses courtois procédés à Bone et à Prévésa. » Les historiens ont voulu conclure de ces paroles que Barberousse et Doria étaient en secret d'intelligence[2]; suivant moi, ils ne s'entendaient, en

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Doria et Barberousse,* p. 355, la bataille de Prévésa.

[2] « La gloire de l'un, dit Brantôme, était celle de l'autre : leurs maîtres, autrement, n'auraient fait cas d'eux. Aussi, parmi leurs esclaves, le proverbe courait que le corbeau ne crevait jamais les yeux à un autre corbeau, et aussi encore que « *corsario a corsario no ay que ganar los bariles d'agua* ». Voilà comment ces deux grands capitaines, les plus grands de toute la mer du Levant, fai-

1543 aussi bien qu'en 1538, que pour ménager leurs flottes et pour ne pas compromettre leur vieille gloire.

Barberousse se remit, dès le soir, en route pour Toulon. Ce port, le plus beau du monde, lui était livré pour qu'il y prît ses quartiers d'hiver. Quel hôte exigeant et fâcheux la pauvre Provence recevait la dure mission d'héberger! Toulon aurait appartenu au Sultan que Barberousse n'y eût point affiché des allures plus impérieuses. « Il ne souffrait pas qu'on sonnât les cloches pour la messe ou pour les autres offices; il défendait aux prêtres de donner la sépulture chrétienne aux esclaves qui mouraient à bord de ses galères. » Des esclaves! Il en mourut beaucoup durant l'hiver. Aussi des détachements armés s'employaient-ils activement à réparer ces pertes. On jetait les soldats à terre à l'entrée de la nuit et ils allaient battre de tous côtés la campagne. Le lendemain les vides laissés par le typhus sur les bancs des galères se trouvaient comblés. Les égards, les présents ne manquaient pas pourtant à cet allié aussi importun qu'inutile, et, chaque mois, le roi François I[er] lui faisait payer

saient leurs affaires, l'un aux dépens des Chrétiens et l'autre des Infidèles, tant il y a d'hypocrisie et de fiction au monde. »

plus de 50,000 ducats. Les finances du royaume étaient bien loin, assurément, d'être, à cette malheureuse époque, dans une situation prospère; l'entretien de la flotte ottomane vint leur porter le dernier coup. Le Trésor en souffrit : la dignité de la couronne en souffrit davantage encore.

Avec l'or nécessaire à la solde de ses équipages, Barberousse tirait de la France les vivres qu'exigeait leur subsistance; mais ni Marseille ni Toulon ne se trouvaient en mesure de lui fournir des rames. Barberousse dut faire venir ce matériel indispensable de Gênes. D'un commun accord, Doria et Barberousse admirent la fiction commode qui les dispensait de s'aventurer dans des luttes où ils n'entrevoyaient pour leur renommée bien établie déjà aucun profit : ils reconnurent la neutralité de Gênes. Serviteur de l'empereur Charles-Quint, Doria, de sa personne, était en guerre avec les Turcs; Gênes, sa patrie, cité de nom indépendante, vivait en paix avec eux. De cette situation ambiguë résulta pendant tout l'hiver un échange de relations presque intimes entre les deux *condottieri*. Barberousse commença par racheter, au prix de 3,000 écus d'or, le corsaire Dragut, retenu jusqu'alors prisonnier par Doria. Nous verrons l'amiral génois

regretter plus tard amèrement sa condescendance.

Si Doria méconnaissait les intérêts de la Chrétienté en rendant à Barberousse son meilleur lieutenant, Barberousse fut, de son côté, soupçonné de vouloir trahir la confiance de François Ier en vendant Toulon aux Impériaux. Le roi de France, nous assurent les chroniqueurs contemporains, en conçut un moment l'inquiétude. Instruit des singuliers rapports qui s'étaient établis entre un amiral à sa solde et un autre amiral à la solde de Charles-Quint, François Ier craignit, suivant une version assez généralement accréditée, que l'Empereur ne mît à l'enchère la fidélité de Barberousse. Cet appui, qu'il avait acheté au prix de son honneur, au grand détriment de son trésor obéré, lui devenait tout à coup une menace. Il fit presser le capitan-pacha de reprendre la route de Constantinople. Barberousse n'en témoignait aucune hâte. Vingt-cinq de ses galères battaient la mer, sous les ordres de Salih-Reïs et sous ceux de Hassan-Ghelesi. Elles dévastaient, sur la côte d'Espagne, Cadaquès, Rosas et Palamos, tentaient également une descente en Sardaigne : lui, toujours tranquille à Toulon, ne semblait s'occuper que de vider à loisir les coffres du roi de France. Quel châtiment pour une poli-

tique sans principes[1] ! Quelle humiliation pour le vainqueur de Marignan !

L'été, enfin, survint : Barberousse continuait de traîner les choses en longueur. Le Roi n'attendait plus rien de sa coopération. Le duc d'Enghien venait de rétablir d'une façon brillante, à Cérisoles, le 15 avril 1544, le prestige de nos armes[2]. Douze mille Espagnols tués ou pris, le marquis del Guasto en fuite, nous permettaient de songer sans honte à terminer une guerre dont les deux adversaires étaient également lassés. Pour traiter avec Charles-Quint, il fallait avant tout se débarrasser de Barberousse. Le Roi acheta la retraite du capitan-pacha moins noblement que Rome n'acheta la retraite de Brennus : il ne jeta pas son épée dans la balance ; il y jeta un nouveau monceau d'or.

La solde des équipages, l'approvisionnement des galères, mis au compte du Roi jusqu'à la rentrée de la flotte ottomane dans le Bosphore, furent une des conditions sur lesquelles Barberousse se refusa obstinément à transiger. Barberousse exigeait également la délivrance de quatre cents rameurs maures, arabes et turcs, employés sur les galères

[1] Voyez la note 10 à la fin du volume.
[2] Voyez la note 11 à la fin du volume.

françaises. On lui concéda tout. Il partit, emportant en outre de magnifiques présents, des objets d'orfèvrerie, des soieries, des ballots de drap blanc et de drap écarlate. Il aurait pillé la Provence qu'il ne se fût pas plus sûrement enrichi. « Le Roi, suivant la très-juste expression de Sandoval, avait introduit dans sa vigne la bête la plus sauvage qui fût au monde » ; il ne pouvait payer trop cher la satisfaction de l'en voir dehors.

Barberousse n'était pas cependant encore sans quelque inquiétude sur l'accueil que lui réservait Constantinople. La campagne, en somme, demeurait une campagne infructueuse : les Maures de Valence s'étaient soulevés en vain; Charles-Quint, loin d'être, comme le Sultan l'espérait, rappelé en Espagne par les alarmes que devait lui causer l'apparition dans la Méditerranée de la flotte ottomane, n'avait pas cessé de guerroyer en Flandre et de faire passer d'importants secours au roi de Hongrie. En proie à cette anxiété, Barberousse se promit de réparer autant que possible, dans sa traversée de retour, le temps perdu. Il allait désormais pouvoir faire la guerre comme les Turcs livrés à eux-mêmes savent la faire.

Tant qu'il longea la rivière de Gênes, le capitan-

pacha s'abstint, par une convention tacite, de faire aucun dégât sur le littoral. Aussi les habitants s'empressèrent-ils de lui apporter des vivres et de lui offrir des présents. Il aurait également ménagé le seigneur de Piombino, Appiano d'Aragona, si ce seigneur n'eût blessé son orgueil en lui refusant la liberté d'un fils de Sinan le Juif. Le fils de ce fameux corsaire avait été fait prisonnier à l'époque où Charles-Quint s'empara de Tunis. Ses maîtres le convertirent à la foi chrétienne. Sinan commandait, en ce moment, une expédition dirigée contre les Portugais, que le Sultan désirait éloigner à jamais de la mer Rouge et chasser de la mer des Indes : Barberousse voulait renvoyer à son vieux compagnon d'armes le jeune renégat, qu'aucune offre de rançon n'avait pu jusqu'alors arracher à la foi du Christ. Pour triompher des scrupules d'Appiano, Barberousse envoya ravager l'île d'Elbe. Appiano s'inclina devant ce tout-puissant argument. Relachée à regret, la brebis égarée rentra dans le giron indulgent de l'Islam. Barberousse l'accueillit avec un cœur de père : il n'attendit même pas l'aveu du Grand Seigneur pour confier à ce musulman reconquis le commandement de sept galères. Les pouvoirs d'un capitan-pacha ont été de tout temps illimités.

A partir de l'île d'Elbe et du canal de Piombino, la campagne de dévastation commence. Suivez-en le développement le long de cette côte, accessible sur tant de points aux coups qui lui sont portés de la mer : Telamon, Porto-Ercole, l'île Giglio, « pays de bon vin », Ischia, Procita, Policastro, Lipari, Fumare de Muro et Ciriati sur la côte de Calabre, Gallipoli sur la côte de la Pouille remplirent les galères turques d'une si grande quantité de captifs, d'une telle abondance de butin, que les vaisseaux succombaient, pour ainsi dire, sous la charge. La mort seule prenait soin de temps en temps de les alléger. Les prisonniers, entassés sur ces étroits navires, mouraient en foule de faim, de soif ou de misère. Bétail humain dont les souffrances n'excitaient même pas la compassion, on les jetait, sans plus de façon, à la mer. Il restait cependant encore un assez grand nombre de ces infortunés, quand la flotte entra triomphante à Constantinople, pour que le capitan-pacha fût en mesure de distribuer, avec une libéralité qui lui gagna tous les cœurs, jeunes garçons et jeunes filles aux puissants du jour : aux officiers, aux pachas, aux dames du sérail. Les bords de la Méditerranée possédaient alors le triste privilége d'ap-

provisionner d'esclaves les palais du Bosphore [1].

L'époque était assurément par elle-même, et en dehors de tout fanatisme religieux, une époque barbare : on n'a jamais dit que les Chrétiens du seizième siècle fussent doux et cléments envers les vaincus. Les Turcs, néanmoins, font tache dans cette longue période de sang et de ravages : ils sont restés de plus de douze cents ans en arrière. Chez les Chrétiens, la conduite est cruelle ; chez les Ottomans, la loi sociale est atroce. Lorsque les Chrétiens introduisent l'esclavage dans le nouveau monde, lorsque, après avoir dépeuplé ce vaste continent, ils affectent de croire que la justice divine a destiné Cham à servir ses frères, ils se sentent intérieurement en contradiction avec la loi à laquelle ils prétendent obéir. Leur conscience s'inquiète, et la grande réforme dont notre âge aura eu l'honneur s'accomplit. Les Turcs, au contraire, peuvent avoir à bon droit la cruauté sereine. Ne sont-ils pas d'accord avec leur Prophète? Le mal qu'ils font ne leur ferme pas le ciel ; il le leur ouvre. Joignez à cette redoutable tranquillité d'âme, conséquence naturelle d'une fausse doctrine, un penchant inné à

[1] Voyez la note 12 à la fin du volume.

verser le sang, un orgueil hébété qui les porte à considérer le genre humain comme une proie offerte à leur courage, je ne sais quel mélange singulier de l'infatuation des Juifs et de la brutalité des Tartares, et demandez-vous s'il y a quelque exagération à penser que la civilisation pouvait être arrêtée court dans sa marche par de nouvelles victoires des Ottomans.

Charles-Quint fut ambitieux sans doute. Toute son ambition, du moins, est logique : elle a pour base la paix de la Chrétienté, non pas, comme on l'a trop souvent affirmé, sous une monarchie universelle, mais sous une monarchie prépondérante. Je n'interdis pas, quant à moi, ce rêve aux souverains; je ne l'interdis pas davantage aux autres formes de gouvernement. La guerre, voilà l'ennemi! Et n'est-ce pas, après tout, une noble ambition de vouloir, comme Alexandre, comme Charles-Quint, comme Napoléon, à force de victoires, la détrôner?

Les historiens musulmans se sont peu étendus sur cette dernière campagne de Barberousse. « La victoire, ont-ils dit, abandonna pour la première fois les armes du pacha. Pendant deux ans encore, il tint la mer avec sa flotte pour protéger le commerce des vrais croyants; mais sa glorieuse

carrière touchait à son terme. Le 6 du mois de jemazi-al-aoul de l'année 953, — c'est-à-dire au mois d'août 1546 de l'ère chrétienne, — à l'âge de quatre-vingts ans passés, Khaïr-ed-Din sortit de ce monde. Il repose aujourd'hui dans son tombeau de Beschiktah. »

Ce n'est pas à des écrivains turcs qu'il faut demander l'analyse morale d'un caractère. Certaines appréciations leur échappent ou leur sont complétement indifférentes. En serons-nous donc réduits à croire Sandoval, quand il nous représente Barberousse comme le plus cruel des corsaires de son temps? Sandoval avait à peindre un ennemi : peut-être a-t-il tracé le portrait de Barberousse avec une indignation crédule; il ne l'a pas, en tout cas, tracé avec amertume. Sandoval ne fait que reproduire les dépositions de ces nombreux serviteurs espagnols dont le capitan-pacha de Soliman le Grand aimait à s'entourer. Suivant lui, Barberousse, avaricieux au delà de toute mesure, luxurieux au point d'en mourir, comme Philippe de Valois, comme Ferdinand d'Aragon, comme Louis XII, « faisant du jeune », au retour de sa campagne, Barberousse que la chronique accuse des plus hideux méfaits, savait du moins dissimuler ses vices

sous la plus séduisante bonne grâce. « Il était, nous assure l'évêque de Pampelune, railleur avec finesse et même avec malice, superbe et libre dans son langage, surtout quand il s'abandonnait à la colère. » Pour nous, ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les qualités de l'homme de guerre. Sandoval nous paraît leur avoir rendu amplement justice en nous montrant Barberousse « valeureux et prudent, impétueux dans l'attaque, prévoyant dans la préparation de la guerre ».

Ce corsaire, dur à la fatigue, constant dans les revers, ne se montra-t-il pas, cependant, un peu étonné aussitôt que la responsabilité des grands commandements pesa sur ses épaules? Les hommes qui peuvent porter légèrement de pareils soucis sont excessivement rares. On ne les rencontre pas souvent dans les rangs inférieurs de la société, et l'on peut affirmer sans crainte que les épreuves subalternes dont ils sont sortis à leur honneur ne préjugent en aucune façon l'attitude qu'ils sauront garder quand on remettra en leurs mains le sort d'un empire. Pour semblables situations, il ne faut pas seulement un cœur intrépide, il est aussi besoin d'un cœur large et ouvert aux inspirations généreuses. Méfiez-vous des esprits bornés : je les crois,

quand leur fortune chancelle, capables des plus grandes faiblesses. D'autres, au contraire, se révéleront soudain, dans ces circonstances, avec des qualités latentes qu'on ne leur soupçonnait pas. Ce qu'on est en droit de contester à la gloire de Barberousse manque également à la gloire de Nelson. Ni l'un ni l'autre n'ont eu, comme Ruyter et Suffren, à combattre des flottes dont l'organisation leur offrît des ennemis égaux par la discipline et par la confiance aux équipages dont ils disposaient. Don Juan d'Autriche est peut-être le seul exemple d'un général marchant résolûment à l'attaque d'un adversaire qui se croit invincible et que le monde entier tient pour tel.

CHAPITRE V

LA CONJURATION DE FIESCHI.

L'histoire se répète avec une monotonie bien faite pour décourager les philosophes. Comme un astre lancé dans l'espace, l'humanité ne sait pas s'écarter longtemps de son vieil orbite : nos passions sont encore aujourd'hui les passions de nos pères ; elles nous obligent, quelque élan que voudrait prendre notre esprit, à tourner dans un cercle à peu près invariable. Voilà pourquoi l'âge de la pierre brute et l'âge de la pierre polie, le siècle du fer et le siècle de la poudre à canon, l'époque même où toutes les forces de la nature semblent asservies, présentent ce tableau si uniforme d'un pouvoir qu'on s'arrache, de richesses qu'on se dispute, de sociétés passant alternativement de la licence au despotisme et du despotisme à la licence. En dépit d'étiquettes menteuses, les peuples n'ont

jamais vécu que sous le joug, trop heureux quand ce joug a été celui des meilleurs.

André Doria s'était voué à une œuvre vraiment digne de son ambition. Il voulait habituer sa patrie à se passer de la domination de l'étranger, chose que, depuis près de deux cents ans, Gênes ne savait plus faire. On trouvera facilement des hommes de mer plus illustres; il serait malaisé de découvrir des politiques plus habiles et mieux inspirés. Doria est un Phocion heureux. Son bonheur, malgré la protection constante de Charles-Quint, ne fut pourtant pas sans nuages.

En 1544, à l'agitation qui troubla le début du siècle, succède brusquement je ne sais quelle léthargie attristée : les souverains sont atteints d'une vieillesse précoce; un crêpe funèbre s'est étendu tout d'un coup sur le monde. Tourmenté par la goutte, Charles-Quint visite péniblement, avec sa sœur Marie, les villes inquiètes des Flandres. Henri VIII, séparé de l'Église, les mains ensanglantées de ses meurtres juridiques, rentre dans ses États après avoir pris Boulogne; Soliman a transporté son activité belliqueuse en Asie; François Ier cherche en vain, de château en château, une distraction aux préoccupations que lui inspire une

santé chancelante : la scène va bientôt renouveler ses acteurs. Ces périodes de lassitude morale sont généralement fertiles en complots. Du consentement tacite de Charles-Quint et de François Ier, Gênes était restée neutre pendant la campagne maritime de 1543; le traité signé le 18 septembre 1544 dans la petite ville de Crespy consacra son indépendance. Livrée à elle-même, Gênes vit bientôt se ranimer, sous la cendre qui les avait un instant étouffés, les feux encore mal éteints de ses dissensions intérieures.

Le gouverneur du Milanais, don Fernand de Gonzague, ne cessait de prévenir Doria qu'il se tramait dans Gênes une conjuration contre lui : l'ambassadeur de l'Empereur près de la République, don Gomez Suarez de Figueroa, accusait de son côté la France de favoriser ce dessein sinistre. Une conjuration contre Doria! Qui donc en pouvait concevoir la pensée? Ceux que toute gloire importune et que toute supériorité offense. L'envie se serait tue peut-être devant l'auguste et vénérable vieillesse du prince de Melfi : était-il possible d'espérer qu'elle supporterait docilement et sans impatience la prétention de Giannettino à perpétuer dans la maison Doria un pouvoir que Gênes reconnaissante

n'avait entendu attribuer qu'au libérateur de la patrie? Doria restait affable; les honneurs qu'à l'envi on lui décernait n'altéraient en rien sa simplicité : Giannettino irritait, au contraire, la noblesse génoise par l'étalage blessant de son arrogance. Le vieux Doria comptait peu d'ennemis parmi ses compatriotes; les inimitiés extérieures, en revanche, ne lui manquaient pas.

Le roi de France ne pardonna jamais à l'amiral transfuge la défection qui nous fit perdre le royaume de Naples; le pape Paul III reprochait également au grand patricien, trop préoccuppé des intérêts de son patrimoine, le peu d'égards qu'en mainte occasion il témoigna pour les revendications du Saint-Siége. Un évêque du nom d'Imperiale, allié à la maison Doria, venait de mourir à Naples. Le Souverain Pontife réclamait la riche succession laissée par l'évêque; l'amiral affirmait énergiquement les droits que sa parenté et un testament en due forme lui donnaient à cet héritage. Pour trancher le litige, Doria n'hésita pas à séquestrer les galères pontificales qui se trouvaient alors dans le port de Gênes. Le Pape céda : il céda, mais en Italien du seizième siècle. Paul III, dès ce jour, se promit de tirer une vengeance éclatante de l'affront

qu'il se résignait à subir. La coupe s'était peu à peu remplie jusqu'au bord; il ne s'agissait plus que de la vider d'un trait. Malheureusement, le proverbe l'a dit, « Il y a loin, souvent, de la coupe aux lèvres ». S'attaquer à Doria, c'était en réalité s'attaquer à la puissance impériale. Pouvait-on, au moins, dans cette aventure, compter sur l'appui éventuel de la France? La paix de Crespy était bien récente encore. Les rancunes de François Ier cependant rassuraient le Souverain Pontife. Paul III ne mit pas un instant en doute qu'un secours efficace ne manquerait point à une prise d'armes triomphante.

Descendons maintenant dans les sombres dessous d'une intrigue italienne. Avant d'entrer dans les ordres, le cardinal Alexandre Farnèse, devenu pape sous le nom de Paul III, avait eu un fils d'une union secrète. L'élévation de ce fils était le principal souci du Pontife : Paul III commença par faire de Pierre-Louis Farnèse un duc de Camerino, puis, avec l'agrément de Charles-Quint, il l'investit, en 1545, des duchés de Parme et de Plaisance. En 1540, l'Empereur avait accordé la main de sa fille naturelle, Marguerite d'Autriche, veuve d'Alexandre de Médicis, à Octave Farnèse, fils aîné du duc de

Camerino. A tous ces bienfaits l'Empereur refusait d'ajouter la possession du duché de Milan. Il n'en fallut pas davantage pour que le Pape et les Farnèse songeassent à le trahir. Le marquis Jules Cibo de Massa, entraîné par les magnifiques perspectives dont on sut habilement flatter son ambition, promit pour le moment décisif son concours[1]. Le Pape se donna secrètement à la France. Qu'une révolution éclatât dans Gênes, les troupes rassemblées par les deux princes lui prêteraient un premier soutien, les galères françaises accourraient de Marseille; l'armée des Valois viendrait à son tour tenir en respect l'armée de Fernand de Gonzague.

La trame était bien ourdie; il ne manquait plus qu'un homme qui osât lever l'étendard de la révolte au sein d'une république où, suivant l'heureuse expression du jeune Paul de Gondi, « beaucoup d'embonpoint cachait beaucoup de mauvaises humeurs[2] ». L'homme fut facile à trouver.

Du onzième au treizième siècle l'Italie, est-il nécessaire de le rappeler, avait été en proie aux

[1] Voyez la note 13 à la fin du volume.

[2] *Histoire de la conspiration du comte de Fiesque,* par Paul de Gondi. — Conspirateur par tempérament, le futur cardinal de Retz n'avait que dix-sept ans quand il écrivait cet ouvrage. (Voyez la note 14 à la fin du volume.)

invasions germaniques : la plupart des maisons princières que l'on vit plus tard s'attacher à la cause de la France ou arborer la bannière de l'Espagne eurent pour origine l'établissement sur le sol italien de barons allemands. Les Othon et les Frédéric en peuplèrent la Péninsule. Un de ces feudataires, Roboald, fut en même temps chargé, s'il en faut croire la chronique contemporaine, des intérêts du fisc impérial. Ces fonctions ingrates lui valurent le surnom peu populaire de *De Fisco* et, par une altération commune à cette époque, de *De Fiescho*. Roboald acquit des Génois le comté de Lavagna, petite ville maritime située à l'embouchure de la rivière du même nom, à onze lieues environ à l'est de Gênes. Vicaires perpétuels de l'Empire, les Fieschi devinrent en peu de temps une des quatre principales familles de la noblesse génoise, une des plus illustres de toute l'Italie. Guillaume de Bavière, comte de Hollande et roi des Romains, leur accorda le privilége de battre monnaie. En 1068, Roboald, alors au service de Gênes, remportait une grande victoire sur les Pisans; au treizième siècle, saint Louis conférait à Giacopo Fiesco le titre de grand maître de sa cavalerie; en 1504, Jean-Louis de Fieschi, entouré de nombreux clients, posses-

seur de fiefs considérables, était sans aucun doute le plus riche et le plus important des membres de cette aristocratie manufacturière dont la politique, circonspecte jusqu'à l'effacement, repoussa l'offre des Pisans, quand Pise, aux abois, voulait se donner à Gênes. La même maison fournissait des généraux et des doges à la République, des cardinaux et des papes à l'Église. Sous le nom d'Innocent IV, Sinibaldo de Fiesque porta la tiare de l'année 1243 à l'année 1254; Ottobon, son neveu, occupa également la chaire de saint Pierre : il s'y assit en l'année 1276, pour disparaître, il est vrai, enlevé par une mort subite, un mois après son élection. Dans la liste des pontifes, le cardinal Ottobon porte le nom d'Adrien V.

Les révolutions se succédaient sans affaiblir dans leurs vicissitudes l'éclat de cette grande lignée. Sinibaldo Fieschi, comte de Lavagna, s'alliait, au seizième siècle, avec le pape Jules II, dont il épousait la nièce, Marie de la Rovère. Protecteur des lettres, cher à la noblesse et au peuple par son abord gracieux autant que par sa munificence, Sinibaldo sut sagement se soustraire aux honneurs politiques : il n'en mourut que plus vénéré. Il laissait à sa mort, survenue en l'année 1532, quatre

fils, dont André Doria daigna, en souvenir de l'affection qu'il portait au père, partager avec Paolo Panza la tutelle : à ces quatre enfants légitimes, Jean-Louis, Jérôme, Ottobon et Scipion, il faut ajouter un fils naturel, Corneille. A l'âge de dix-sept ans, Jean-Louis, mis en possession de ses biens, montrait déjà peu de penchant à imiter la modération de son père. Il venait d'atteindre sa vingt-cinquième année quand, d'un commun accord, les agents de Henri II et ceux de Paul III reconnurent en lui l'instrument dont ils avaient besoin pour arracher Gênes et la Lombardie à la domination espagnole [1].

Dans la nuit du 2 au 3 janvier 1547, le poste de la porte Saint-Thomas, porte qui donne accès à la darse de Gênes, est tout à coup assailli ; les conjurés font irruption sur le port. Au bruit de ce tumulte, Giannettino sort du palais Doria : il tombe au milieu de la troupe que conduit Ottobon et est à l'instant massacré. Des serviteurs fidèles emportent le vieux Doria, presque nu, glacé par un froid terrible, à travers la campagne. Gênes, attaquée sur plusieurs points à la fois, est, en quelques minutes, au pouvoir des Fieschi.

[1] Voyez la note 15 à la fin du volume.

Que s'était-il donc passé? Comment cette formidable conspiration avait-elle pu s'organiser dans l'ombre? Le palais Fieschi était bâti à l'écart de la cité, sur une des hauteurs qui dominent la ville. Le jeune comte de Lavagna y introduit peu à peu des soldats du duc de Plaisance, des vassaux de ses propres terres; ses complices se sont chargés d'aviver les mécontentements du peuple, d'habituer les masses au nom de leur maître. Le cri de « Fiesque et France! » poussé dans les rues, devait, grâce à ce travail souterrain, éveiller de nombreux échos : un sourd frémissement de révolte soulevait depuis longtemps les pavés. Doria seul n'appréhendait rien : Fieschi a su endormir les soupçons de son trop confiant tuteur. Le scélérat y a mis tant de grâce! Le jour même où le complot éclata, ce fourbe, que Paul de Gondi célèbre et admire, en attendant qu'il puisse l'imiter, prenait dans ses bras les enfants de Giannettino et les couvrait de caresses. On comprend l'enthousiasme que cette conduite habile inspirera, un siècle plus tard, au futur cardinal de Retz : à côté de Fieschi, Catilina n'eût donné à ce conspirateur en herbe que d'insignifiantes leçons. A quoi, bons dieux! servirait l'histoire, si l'on n'y puisait des enseignements?

En fait de leçons, pourtant, il en est une que le jeune de Gondi aurait pu aussi méditer. Tout a réussi; au lever du jour Fieschi sera le maître. « Allons maintenant, dit-il à ses compagnons, nous assurer des galères! » Les galères, à demi désarmées, sont amarrées l'une contre l'autre dans le port. Fieschi court impatient et arrive le premier au quai. Une planche sert de pont entre les vaisseaux et la terre : la planche, mal affermie, tourne sous son pied; Fieschi tombe, et le poids de ses armes l'enfonce dans la vase. Ses compagnons, au milieu du tumulte, dans l'obscurité profonde de cette nuit funeste, ne se sont pas aperçus de sa chute : la Providence a fait justice à petit bruit[1]. Les conjurés, victorieux, demandent en vain leur chef, les sénateurs, prêts à sanctionner le fait accompli, réclament avec impatience le factieux qui doit recevoir leur soumission : le comte de Lavagna ne paraît pas. Le bruit de sa mort, rumeur vague et inquiète, commence à circuler. Des clameurs diverses se croisent et se confondent; les uns crient : *Chat! Chat*[2] *!* les autres : *Liberté!* quelques-uns : *Seigneurie!* d'autres plus nombreux : *Saint Georges!*

[1] Voyez la note 16 à la fin du volume.
[2] Voyez la note 17 à la fin du volume.

La victoire, au milieu de ces cris discordants, s'évanouit peu à peu, elle s'évanouit presque aussi rapidement qu'elle s'est prononcée. Les conjurés n'ont plus bientôt d'autre ambition que celle de l'impunité. On la leur promet; ils déposent les armes.

La convention a été conclue sans l'aveu de Doria. Le rancuneux amiral la ratifiera-t-il? Doria est rentré dans Gênes altéré de vengeance. Les proscriptions et les exécutions ne se feront pas attendre. L'oncle de Giannettino poursuivra jusqu'à sa dernière heure les meurtriers du neveu en qui reposait tout l'espoir de sa race : Jérôme de Fiesque, Verrina, Calcagno, Assereto, bien d'autres encore, ont péri par la main du bourreau; les moins coupables ont vu leurs biens confisqués, leurs familles condamnées au bannissement; le palais Fieschi est rasé jusqu'à ses fondements; le corps de Fieschi, retiré au bout de quelques jours de la vase, a été rendu aux flots noirs de la darse : la haine de Doria n'est pas satisfaite. Ottobon, réfugié à Rome, se laissera prendre en 1555 dans Porto-Ercole par les Espagnols. Incident bien commun à cette époque de guerres perpétuelles! Mais les Espagnols ont remis Ottobon à André Doria. Ils ne

pouvaient lui faire de plus doux présent. Doria fait coudre son prisonnier dans un sac et ordonne qu'on le jette tout vivant à la mer. Le flot se referme sur la victime : les mânes de Giannettino sont-ils enfin apaisés[1]?

Le bras qui commit le crime est puni : Doria ne pardonnera pas davantage à ceux dont les intrigues provoquèrent et armèrent les assassins. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, depuis la fatale nuit du 2 janvier 1547, que le duc de Parme était poignardé dans son palais et le marquis de Massa décapité sur la place publique de Milan, par l'ordre de Fernand de Gonzague[2].

Le pape Paul III avait mis toute son ambition dans la grandeur de son fils : il ne survécut que quelques mois à la perte de ses espérances. La veuve de Fieschi, Éléonore Cibo, montra plus de résignation : ses larmes n'avaient pu détourner son époux du fatal projet qui coûta la vie à ce conspirateur précoce; elle ne crut pas devoir se vouer à un deuil éternel : la comtesse de Lavagna, unie en secondes noces à Chiappino Vitelli, marquis de Cetona, prit le voile en 1575, après un second veu-

[1] Voyez la note 18 à la fin du volume.
[2] Voyez la note 19 à la fin du volume.

vage. Elle mourut en 1594, dans le couvent delle Murate, de Florence.

Ainsi se termina la sombre tragédie qui, toute prête à donner, s'il était nécessaire, pour piédestal à une jeune ambition le meurtre d'un vieillard, marchait fatalement, en cas de succès, à l'asservissement de Gênes, encore une fois contrainte de demander son salut à la France [1].

[1] Voyez la note 20 à la fin du volume.

CHAPITRE VI

LE TESTAMENT DE CHARLES-QUINT.

A l'heure même où la domination espagnole en Italie courait ce grand hasard du 2 janvier 1547, hasard si miraculeusement conjuré par la Providence, l'Empereur tombait gravement malade à Augsbourg. Il voulut voir son fils. Philippe présidait alors, en Espagne, les cortès d'Aragon. Le duc d'Albe reçut l'ordre de passer en Espagne et d'amener en Flandre l'héritier d'une couronne que le front même de Charlemagne aurait trouvée lourde à porter. Les instructions dernières de Charles-Quint étaient prêtes, déposées en mains sûres : la mort pouvait venir, elle ne prendrait pas au dépourvu ce monarque qui eut, toute sa vie, au plus haut degré, la conscience et le respect de son devoir [1].

[1] « Les bons causeurs de son temps, dit Brantôme, l'appelaient *Charles qui triche*. Il a été, en effet, un grand trompeur et un peu trop manqueur de foi... Ce n'en fut pas moins le plus grand empereur qui ait été depuis Jules César et notre grand Charlemagne. Je le puis dire ainsi, le tenant de grands cerveaux. »

Par un acte daté du 19 janvier 1548, Charles-Quint esquissait à grands traits la politique générale qu'il avait adoptée; cette politique, il recommandait à son successeur d'y rester fidèle. « Je n'ai pas, disait-il, l'intention de m'emparer de Gênes, ni pour le moment, ni dans l'avenir : vous devez cependant prendre soin que cette ville reste à votre dévotion. La chose importe à la sécurité de toute l'Italie. Quant aux galères, je ne crois pas que l'Espagne, Naples et la Sicile puissent se dispenser d'en entretenir pour la garde ordinaire de leurs États contre les Turcs et contre les Maures. On ne saurait avoir confiance dans la trêve conclue avec le Turc. Il est donc nécessaire de tenir ces galères armées, ne fût-ce que pour réprimer les incursions des corsaires, à plus forte raison pour être toujours en mesure de repousser les entreprises des Français. Les mêmes raisons m'engagent à vous conseiller de conserver à votre solde, quoi qu'il en puisse coûter, les galères de Gênes : vous vous assurerez ainsi la faveur des Génois. Si vous vouliez congédier ces galères, vous vous exposeriez à les voir se donner à la France. Les Français se trouveraient alors les maîtres dans la mer d'Italie; les côtes mêmes de la Catalogne seraient en péril. Ne vous laissez

donc jamais persuader de renoncer à l'entretien permanent de ces galères. La dépense, je ne le nie pas, est forte : elle vous en évitera de bien plus considérables, tant que vous n'aurez pas de meilleures garanties de paix avec la France, tant qu'il y aura lieu de craindre le Turc. »

Quel admirable spectacle nous offre ce souverain, uniquement préoccupé de la sûreté et de la grandeur de son empire, à l'heure où tant d'hommes d'État prennent en mépris un monde qui leur échappe, en dégoût des affaires dont ils ne verront pas l'issue! La persistance dans les vues, la politique à longue échéance, n'appartiennent qu'aux rois ou aux patriciens, plus encore aux patriciens qu'aux rois : c'est l'apanage de l'Angleterre, comme ce fut autrefois celui de Venise et de Rome, le privilége héréditaire des Fabiens, des Dandolo, des Morosini et des Chatam.

« Le 1er octobre 1548, nous raconte Sandoval, le prince don Philippe partit de Valladolid, laissant pour gouverneurs de la Castille et de l'Aragon le prince Maximilien et la princesse Marie, sa sœur, récemment unis par les liens du mariage[1]. Le prince

[1] Voyez la note 21 à la fin du volume.

était accompagné dans ce voyage par le duc d'Albe, le duc de Sesa; don Antonio de Toledo, grand écuyer; Ruy Gomez de Sylva, don Juan de Benavides, gentilshommes de la chambre; le comte de Cifuentes, don Frédéric de Toledo, fils aîné du duc d'Albe; don Pedro de Guzman, comte d'Olivarès, son majordome. » Outre don Pedro, vous auriez pu remarquer, dans la suite du prince, un enfant, don Enrique de Guzman, page du jeune Philippe. Après avoir été ambassadeur à Rome, vice-roi de Naples et de Sicile, cet enfant deviendra, sous le règne de Philippe III, le fameux comte d'Olivarès.

Que de grands noms dans ce royal cortége ! L'Espagne y pouvait en quelque sorte passer la revue de ses gloires : il manque pourtant un nom à cette liste illustre. Qui donc a oublié de convoquer Fernand Cortès? Le conquérant du Mexique ne reconnaît plus en 1548 d'autre roi que le Roi des cieux; il est mort l'année précédente : son nom, d'ailleurs, ne vous en étonnez pas, n'était déjà plus pour la patrie ingrate un grand nom. Tombé en disgrâce depuis l'expédition d'Alger, Fernand Cortès s'est éteint dans l'obscurité et dans l'oubli. Les monarchies ne sont pas plus justes et plus reconnaissantes

que les républiques. L'opinion du moment élève presque toujours ses favoris trop haut : en revanche, elle les laisse, quand l'inévitable reflux se produit, retomber si bas, que c'est affaire aux érudits de retrouver ces célébrités éphémères sous les ronces qui ont envahi leur mémoire. Le héros de la *Noche triste* a pu échapper, Dieu merci, à ce sort fatal. Éclipsé, durant les derniers jours de sa vie, par le marquis del Guasto, par le duc d'Albe, par Fernand de Gonzague, il demeure le seul aujourd'hui dont tous les enfants savent le nom. N'est-ce donc pas là ce que nous appelons la gloire? Suez sous le casque, pendant près d'un demi-siècle, portez la cuirasse ou la haire, si vous ne devez pas un jour amuser les enfants et devenir un texte à déclamation, vous ne tiendrez qu'une bien maigre place dans l'histoire.

« Veggio da dieci cacciar mille. »

« Je vois une poignée de héros combattre dix contre mille. »

C'est beau de l'avoir fait; plus rare et plus heureux encore qu'on s'en souvienne. La nuit qui mit la capitale de l'Annam en notre pouvoir fut aussi une *noche triste.* Je gagerais que beaucoup de mes

contemporains se demandent déjà de quel exploit je veux parler.

Don Philippe traversa Quintanilla, Aranda du Douro, le bourg d'Osma, le Monte-Agudo, qui sépare la Castille de l'Aragon, Saragosse, d'où il partit le 10 octobre pour aller se confesser et communier au couvent de Montserrat. Le 13 octobre, il descendait de Montserrat à Barcelone. Là, il fut reçu par don Juan Fernandez Manrique, marquis d'Aguilar, alors vice-roi et capitaine général de la Catalogne; par don Bernardino de Mendoza, capitaine général des galères d'Espagne, et par toute la noblesse de la ville.

En ce temps-là, les princes voyageaient avec une lenteur majestueuse : pas un acte qui ne les distinguât du commun des mortels. Rien ne contribua plus à entretenir leur prestige. Philippe passa trois jours à Barcelone : Doria l'attendait avec sa flotte à Rosas. Quand le prince, après avoir visité Girone et Castellon de Ampurias, arriva en grande pompe sur les bords de la baie, Doria, malgré son grand âge, — il avait alors quatre-vingt-deux ans, — voulut se porter à la rencontre du fils de l'Empereur. Philippe l'aperçut de loin : touché de cet empressement, il met aussitôt pied à terre,

épargne la moitié du chemin au vieillard et l'embrasse tendrement[1]. C'en était trop pour le cœur de Doria. Ce fidèle serviteur de la maison d'Autriche se sent suffoqué par l'émotion et ne peut retenir ses larmes. « Grand prince, dit-il à Philippe, je rends grâces au ciel de m'avoir laissé vivre assez longtemps pour vous transporter en Italie. J'eus autrefois l'honneur d'y conduire votre auguste père : l'Empereur allait alors conquérir un nom immortel. Mes galères, j'en accepte avec joie le présage, vous mèneront, comme elles l'ont mené, à la gloire. » Un vent favorable semble prendre plaisir à justifier cet heureux augure : les voiles sont déployées et la flotte, emportant, outre don Philippe et le cardinal de Trente, quarante princes, ducs ou marquis, se met en route pour traverser le redoutable golfe de Lyon. Philippe a pris passage sur la capitane d'André Doria. L'armement est considérable : il comprend quatre-vingts galères, espagnoles, génoises, napolitaines, siciliennes, sans compter de nombreux navires de charge sur lesquels ont été embarqués cinq cents chevaux et huit

[1] « Philippe devait avoir relu depuis peu son Quinte-Curce. Voyez dans l'*Héritage de Darius*, page 72, la rencontre d'Alexandre et d'Artabaze.

mille fantassins espagnols. Belle escorte sans doute, pas plus forte pourtant que la prudence ne le commande; car le corsaire Dragut tient la mer; on l'a signalé à la hauteur du golfe de Naples.

La flotte impériale se garde bien de perdre la terre de vue : elle suit, au contraire, d'aussi près que possible, les contours du rivage. Le troisième jour, elle se trouve assaillie par des pluies torrentielles, arrêtée par des vents contraires. Les pilotes la conduisent sous un de ces îlots sablonneux qu'ont jetés entre la baie de Cette et la Camargue les alluvions du Rhône. Insuffisant et précaire abri! La paix, par bonheur, règne en ce moment entre l'Espagne et la France. Quatre galères françaises apparaissent : elles viennent, au nom du roi Henri II, — François I[er] était mort le 31 mars 1547, deux mois environ après le roi Henri VIII d'Angleterre, — elles viennent courtoisement inviter le prince espagnol à entrer dans le port d'Aigues-Mortes. De ce précieux refuge la flotte de Doria parvint enfin à gagner Savone d'abord, puis Gênes, où elle jeta l'ancre le 25 novembre. Un mois de traversée pour franchir une distance de moins de cent lieues! On voit à quelles conditions l'Espagne maintenait sa domination en Italie et combien il eût été facile à la

France de l'y combattre avec avantage : il suffisait pour cela de conserver l'empire de la mer, en d'autres termes, de ne pas s'aliéner Doria.

Entre Doria et Charles-Quint la confiance fut toujours entière. Philippe hérita des sentiments de son père. A Gênes, cependant, la situation fut un instant, au mois de novembre 1548, sur le point de s'assombrir. La République, si souvent asservie, ne pouvait voir sans ombrage débarquer sur son territoire la suite nombreuse qui composait à Philippe bien moins un cortége qu'une armée. Le sénat appréhendait une surprise. Doria, plus rassuré, se préoccupait néanmoins de sauvegarder la dignité de sa patrie. Le prince, sur ses instances, accepta l'hospitalité qui lui fut offerte dans le palais Doria. Ce palais était, — nous l'avons dit plus haut, — situé en dehors de l'enceinte fortifiée de Gênes. Bien en prit aux Génois de n'avoir pas ouvert leurs portes à la troupe nombreuse venue de Barcelone. Un dangereux conflit ne tarda pas à éclater entre les gardes du fils de Charles-Quint et la garnison du château. Philippe réclamait la remise de certains réfugiés politiques; le sénat, jaloux de son droit d'asile, s'était empressé de mettre ces hôtes compromettants à l'abri de la vindicte impériale. Il les tenait

enfermés dans la citadelle. De part et d'autre, on courut aux armes. L'épouvante gagne sur-le-champ la ville; les marchands se hâtent de fermer leurs boutiques. Le pacte qui liait Gênes à l'Espagne allait-il donc se rompre? Doria paraît, et le tumulte s'apaise. N'est-ce point là, vraiment, le grave personnage qu'a entrevu Virgile, l'homme respectable par sa piété et par ses services, qui éteint d'un mot la sédition? Le Doria dont je suis prêt à célébrer la gloire, je ne le chercherai pas sur le champ de bataille de Prévésa; il m'est plus facile de rendre un hommage sans réserve à l'habile politique qui ose présenter l'héritier de la couronne d'Espagne à ses concitoyens justement soupçonneux, et, patriote sans tache, peut faire rentrer le calme dans l'ombrageuse cité par ces simples paroles : « Ne craignez rien de Philippe; je réponds de sa loyauté [1]. »

Il était temps, toutefois, que Philippe s'éloignât d'une ville où ses courtisans affectaient de parler et d'agir en maîtres. L'humeur altière des Espagnols et la fierté rebelle de ces grands Italiens qui depuis quinze ans fournissaient à Charles-Quint ses meil-

[1] Voyez la note 22 à la fin du volume.

leurs généraux, ne seraient pas impunément restées, pendant des mois entiers, en présence. Philippe abrégea son séjour à Gênes : il consentit même à traverser le territoire de la République en doublant pour ainsi dire les étapes. Le 19 décembre nous le rencontrons à Milan ; le 13 janvier 1549 à Mantoue ; le 24 à Trente ; le 1er avril il atteint le terme de son voyage. De la Catalogne en Flandre la traversée a employé six mois. Pour faire de l'empire de Charles-Quint un pré carré, il eût fallu supprimer la France.

Les tantes de Philippe, toutes deux reines, toutes deux veuves, l'une du roi de Portugal et du roi de France, l'autre du roi de Hongrie, reçurent leur neveu à Bruxelles. L'Empereur s'était déjà rendu, de son côté, dans cette ville : maître de son cœur, maître d'une impatience qu'il ne convient pas aux souverains de laisser paraître, il restait renfermé dans ses appartements. Les deux reines, Marie et Éléonore d'Autriche, se chargèrent d'introduire le futur démon du Midi auprès de son père.

CHAPITRE VII

DRAGUT ET LE FILS REBELLE DE MOULEÏ-HASSAN

L'hostilité déclarée de Paul III, ses intrigues, ses sympathies peu dissimulées pour la France avaient causé les plus graves inquiétudes à Charles-Quint. La mort de ce pontife, décédé à Rome le 10 novembre[1] 1549, ne rendit pas sur-le-champ la tranquillité à l'Italie : pendant trois mois le Saint-Siége demeura vacant. Le 8 février 1550, le cardinal Jean-Marie di Monte fut enfin élu pape sous le nom de Jules III. Charles-Quint pouvait compter sur Jules III pour l'aider à rasseoir son autorité dans la péninsule italienne. En paix avec la France, en paix avec la Sublime Porte, tenant sous son talon, depuis la victoire de Mühlberg, le corps germanique tout entier, l'Empereur ne voyait plus d'autre ennemi devant lui que les corsaires bar-

[1] Le 2 novembre, suivant Capelloni, après avoir occupé quinze ans et quinze jours la chaire de saint Pierre.

baresques : Dragut seul osait braver encore le souverain qui commandait à l'Europe. Barberousse, — nous croyons bon de le rappeler, — paya sans marchander, en l'année 1543, la rançon de son lieutenant favori. « Torghoud, se plaisait-il à dire, est plus brave que moi. » Aussitôt que Dragut se vit libre, il obtint de Barberousse une galiote munie d'artillerie, d'armes, de rameurs chrétiens et de gens de guerre; il obtint de plus une patente qui le nommait général de tous les corsaires, turcs ou maures, qui tenaient la mer dans ces parages. En quatre ans, Dragut eut une flotte à lui, une flotte de vingt-six vaisseaux, dont il ne devait compte à personne.

Barberousse, dès les premiers jours, constata chez Dragut un penchant très-marqué à l'indépendance. Si Dragut se montrait peu porté à respecter les volontés de son bienfaiteur, quelle déférence pouvait attendre de l'humeur indocile du corsaire le successeur de Barberousse, Hassan-Pacha? Les deux flottes, — la flotte du Sultan et la flotte de Dragut, — se rencontrent, à l'improviste, par une belle matinée d'été, sur la côte d'Afrique; elles échangent des saluts. Vont-elles se réunir? Pour se séparer du capitan-pacha, Dragut ne consulte pas

même le représentant de Sa Hautesse. Il s'éloigne sans l'aveu de celui qui voudrait s'arroger le droit de lui donner des ordres. Grief insignifiant, car il en est un autre qui a plus cruellement mortifié l'orgueil de Hassan-Pacha : l'artillerie de Torghoud s'est permis, dans l'échange des salves, de dominer la voix des canons du Grand Seigneur. Rapport en est fait à la Sublime Porte. Soliman fait mander Torghoud à Constantinople. Le corsaire s'humilie et se décide à prendre le chemin du Bosphore. Introduit au sérail, il se présente devant le Commandeur des croyants avec les plus braves de ses compagnons, avec Gazi-Moustapha, avec Ouloudj-Ali, Hassan-Keleh, Mohammed-Reïs, Sanjak-dar-Reïs, Deli-Jafar, Kara-Kazi. Le Sultan est frappé de l'air martial de ces écumeurs de mer; il se fait raconter leurs combats et reconnaît en eux les dignes héritiers d'Aroudj et de Khaïr-ed-Din. « Ce ne sont pas, dit-il, des officiers ordinaires. Je leur accorde à tous le droit de porter un fanal à la poupe de leur galère et je leur alloue une solde mensuelle de quatre-vingts aspres. »

Exalté par la faveur impériale, Dragut ne met plus de bornes à son ambition. Le Sultan l'a nommé bey de Carli-Ili, l'ancienne Acarnanie : ce n'est pas

cependant à portée des îles vénitiennes que les corsaires peuvent se flatter de trouver un refuge assuré; seule la côte d'Afrique tient en réserve des ports inexpugnables, des asiles familiers de tout temps aux pirates en détresse. Zerbi est le nid d'aigle ou plutôt le nid de vautour d'où Aroudj et Khaïr-ed-Din, aux jours de Sélim, prirent leur vol[1]. Un Turc de Modon, Saraybat, s'y est acquis par ses richesses et par ses menées une puissante influence; Dragut épouse la fille de Saraybat et reçoit pour dot une énorme quantité de sequins. Il reçoit, en outre, une vaste maison sur le bord de la mer; dans cette maison Dragut logera les équipages de cinq galères. Le seigneur de Zerbi, le cheikh Zala, se débarrasserait volontiers d'un hôte dont les pillages finiront par attirer sur l'île la colère espagnole. Qu'importent les inquiétudes de cet Arabe? A Zerbi, ce n'est plus Zala, c'est Dragut qui commande. Le corsaire a pris pied sur le territoire du cheikh. Qu'on vienne l'y attaquer; les indigènes devront, bon gré, mal gré, combattre pour sa cause. Tant que durera l'été, on ne verra d'ailleurs que bien rarement les galiotes de Dra-

[1] Voyez la note 23 à la fin du volume.

gut au port. Le vice-roi de Naples, don Garcia de Toledo; le vice-roi de Sicile, don Juan de Vega, uniront en vain leurs efforts, en l'année 1547, pour purger la mer de ces bandits. Pendant que leurs galères, placées sous les ordres de Bérenger d'Ormos[1], visitent et fouillent les anses de la côte d'Afrique, Dragut, insaisissable, apparaît tantôt en Espagne, tantôt en Italie, ravage la Sardaigne, dévaste la Sicile et fait amèrement regretter à Doria de lui avoir rendu la liberté. Cette rançon de 300,000 écus d'or a déjà coûté cher à la Chrétienté.

L'année suivante, en 1548, Dragut apprend que les galères de Naples, de Sicile et de Gênes se sont rassemblées à Rosas pour escorter d'Espagne en Italie le prince don Philippe. Le golfe de Naples doit, par conséquent, se trouver sans défense. L'admirable occasion pour y faire en toute sécurité le dégât!

[1] Bérenger d'Ormos et Bérenger de Requesens sont probablement un seul et même personnage; mais ce personnage, que nous avons déjà vu figurer au combat de la Giralata, que nous retrouverons en 1560 à Zerbi, où il fut fait prisonnier, qui mourut en 1562, « déjà vieux, dit de Thou, d'une maladie contractée par les incommodités et l'ennui de la prison », ne doit pas être confondu avec un autre Requesens bien autrement célèbre, don Luis de Zuñiga y Requesens, grand commandeur de Castille et vice-roi des Flandres après le duc d'Albe, mort à Bruxelles au mois de mars 1576, « peu aimé du soldat ».

Dragut se présente d'abord devant Pouzzoles : rafle générale des habitants. De Pouzzoles, la flotte passe, sur l'autre rive, au village de Castellamare. On comptait à Castellamare, en ce moment, une population de près d'un millier d'âmes : hommes, femmes, enfants, tout est de bonne prise. Dragut serait presque tenté de se plaindre d'être trop bien servi par le Prophète. Ses galères sont littéralement encombrées de captifs : l'espace manque pour manier les rames, on ne sait plus comment manœuvrer les voiles. Par bonheur, la guerre, au seizième siècle, a des ressources pour toutes les occasions. Dragut fait arborer sur l'île de Procita le pavillon de parlementaire. Procita devient à l'instant une île neutre, un bazar où Chrétiens et Musulmans ont accès : ceux qui veulent racheter leurs femmes, leurs enfants, leurs vieux parents faits prisonniers à Pouzzoles et à Castellamare n'ont qu'à se présenter : qu'ils apportent seulement une rançon raisonnable en beaux écus comptants, ils trouveront Dragut le plus courtois, le plus accommodant des pirates. Et cette belle fille qui tourne dans un muet désespoir ses yeux remplis de larmes vers les compatriotes accourus pour la délivrer, ne partira-t-elle pas avec les autres? Il n'est point, hélas! de rançon

assez riche pour « ce bon et friant bouccon ». Dragut le destine à la couche du bey de Tunis. Oh ! le vilain métier que faisaient en ce temps-là les Barbaresques ! Quand ils n'étaient pas les pourvoyeurs de Sa Hautesse, ils se mettaient en chasse pour peupler le sérail de quelque principicule africain.

Dragut préside en personne à la bonne tenue de son marché d'esclaves ; il veille, calme et souriant, à la loyauté des transactions. Trois sourdes détonations ont soudain grondé du côté du large ; trois fumées bleuâtres s'élèvent lentement sur les parapets du château de Castellamare. A ce bruit inattendu Dragut dresse l'oreille. Est-ce un signal d'alarme, un avertissement, un défi ? C'est un avertissement adressé par le commandant du château à une galère de Malte. Cette galère cingle sans méfiance le long de la terre. Elle a quitté le port de Naples dans la nuit, emportant sous la forme de 20,000 ducats d'or la contribution que l'Ordre de Saint-Jean tire chaque année des grasses commanderies du royaume. « Alerte, mes enfants, crie Dragut à ses compagnons ; il y a encore du butin en mer. Courons à nos vaisseaux et embarquons au plus vite.

Les coups de canon tirés n'ont pas malheureu-

sement été compris par celui que l'alcade de Castellamare s'est proposé de mettre sur ses gardes. La galère compromise a cependant pour capitaine un vieux routier; mais qui pourrait soupçonner la présence de corsaires barbaresques dans le golfe? « Le château nous salue, dit ce commandant mal inspiré; répondez, coup pour coup, à la politesse. » Arrivés à la hauteur du lac Lucrin, les chevaliers découvrent tout à coup les vaisseaux de Dragut. Il est trop tard pour fuir; une seule voie de salut reste ouverte : « A terre! à terre! à terre! Que la chiourme crève, s'il le faut, sur ses rames! » La galère n'atteindra pas à temps le rivage : Dragut l'aborde, les Turcs envahissent le pont sabre en main. Les Chrétiens font en vain des prodiges de valeur; galiotes sur galiotes accourent : l'enseigne de la religion s'amène, et les vainqueurs n'ont plus qu'à déblayer le pont de la galère en jetant à la mer les cadavres qui le couvrent. Cette importante capture a couronné dignement la croisière de Dragut. Le corsaire, satisfait, se dirige, avec toute sa flotte, vers la baie de Tunis.

Tunis n'était donc plus aux mains du prince Muleï-Hassan, l'allié, le protégé, le vassal de l'empereur Charles-Quint? Une révolution de palais

avait eu ce grave résultat d'enlever momentanément à Charles-Quint le fruit de la campagne de 1535 : Muleï-Hassan venait d'être dépossédé par son fils.

L'événement fut amené par une grave imprudence; le grand maître de Malte y eut, plus que tout autre, sa part de responsabilité. Nous n'avons pas à rappeler ici que, chassés de Rhodes, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem obtinrent de l'Empereur la cession de l'île de Malte. A cette cession, longtemps débattue, l'Empereur mit une condition onéreuse : il exigea que l'Ordre prît à sa charge l'occupation et la défense de Tripoli. Bientôt on sut que le Grand Turc, poussé par Dragut, se disposait à disputer aux Chrétiens la possession de cette place importante. Muleï-Hassan comprit des premiers que son pouvoir précaire ne résisterait pas longtemps à la présence des Turcs sur sa frontière orientale. Il insistait, avec une vivacité au moins égale à celle des chevaliers, pour que Charles-Quint renforçât la garnison insuffisante de Tripoli. Charles-Quint ne répondait que par des promesses vagues; Muleï-Hassan, conseillé, assure-t-on, par le grand maître de Malte, prit le parti de passer en Italie. Il arrivait dans un

mauvais moment : l'Empereur était de son côté fort impatient de passer en Allemagne. Loin de parvenir à se faire écouter, Muleï-Hassan ne réussit pas même à obtenir une audience : l'Empereur le renvoya au vice-roi de Sicile.

Le vice-roi combla le roi de Tunis d'honneurs; il déploya, pour le recevoir, toute sa magnificence : il ne lui donna ni un soldat ni un écu. Pendant ce temps, le fils aîné de Muleï-Hassan, le prince Hamida, entrait dans Tunis, y surprenait le Maure Mohammed, investi par son père du gouvernement, mettait, du même coup, la main sur un renégat corse, Caïd-Ferrath, chargé du commandement de la citadelle, les faisait égorger tous les deux, et, avant que la garnison espagnole de la Goulette pût intervenir, s'emparait du pouvoir. A cette nouvelle, Muleï-Hassan traverse la mer en toute hâte, marche, avec le secours des Chrétiens, sur Tunis, est battu et se trouve, deux jours après son débarquement, le prisonnier d'un fils rebelle. Hamida eût pu le faire mettre à mort; personne dans l'Orient ne s'en fût étonné : il se contenta d'ordonner qu'on lui crevât les yeux. Muleï-Hassan recouvra-t-il à ce prix sa liberté? Réussit-il à s'échapper de sa prison? L'histoire reste muette à cet égard. Toujours est-il que

nous rencontrerons bientôt le roi légitime de Tunis, aveugle et fugitif, dans le camp des Chrétiens.

Hamida venait à peine de triompher, quand la flotte de Dragut arriva de Naples. Soliman, d'un autre côté, vivait alors en paix avec Charles-Quint. Hamida ne pouvait, dans ces circonstances, attendre du Grand Seigneur un secours efficace : il prêta une oreille avide aux propositions du corsaire. Dragut lui offrait de le protéger contre un retour offensif de Muleï-Hassan; il ne demandait en échange que des provisions, des boulets et de la poudre.

Le pacte fut conclu : au mois de février 1550, Dragut disposait de trente-six vaisseaux complétement ravitaillés; il s'empressa de les rassembler sur la rade de Zerbi. Quel usage Dragut allait-il faire d'une force aussi considérable? L'usage qu'Aroudj et Khaïr-ed-Din firent de leur première escadre. La conquête d'un port est, pour tout corsaire qui veut prolonger sa carrière, une nécessité de premier ordre. Aroudj avait conquis Gigelli, puis Alger; Dragut voulut conquérir Africa.

Suivez sur la carte cette longue ligne de plage qui s'étend du cap Bon à Tripoli, vous y rencontrerez les squelettes de plus d'une ville antique,

les repaires de tous les pirates qui se sont, à diverses époques, partagé les débris de la domination romaine : si vous consultez le savant hydrographe qui vient de reconnaître toute cette partie de côte soumise aujourd'hui à notre tutelle, M. Manen, il vous répondra qu'il ne faut confondre ni Monastir avec l'ancienne Ruspina, ni Mehdiyé avec l'ancienne Thapsus, peut-être pas même avec l'Africa de Froissard [1]. Africa est un nom vague, générique, qui a pu aussi bien convenir à Souse qu'à Mehdiyé. Africa, — conservons-lui ce nom, puisque c'est ainsi que Sandoval désigne la ville dont la forte situation et la double enceinte ont, à si juste titre, éveillé la convoitise de Dragut, — Africa ou Mehdiyé est située à quatre-vingt-quinze milles marins environ au sud du cap Bon, autrement dit au sud de la pointe orientale du golfe de Tunis. Sur la route sont échelonnées les villes de Kalibia, — l'ancienne Clypea des Romains [2], — de Souse et de Monastir. Plus au sud encore, à cinquante-cinq milles de Mehdiyé, vous remarquerez un nom que

[1] Voyez la note 24 à la fin du volume.

[2] Voyez, dans *La marine des Romains*, tome Ier, page 37, l'expédition de Régulus. Voyez aussi, dans le même volume, la carte des côtes de la Sicile et du canal de Malte.

la victoire nous a, grâce au brave amiral Garnault, rendu familier. Ce nom, porté aujourd'hui par un de nos avisos, est celui de la ville de Sfax, située non loin des ruines de l'ancienne Usilla.

Avant d'apercevoir les terres basses de Sfax, le navigateur qui arrive du large est averti de l'approche du rivage par la vue des îles Kerkennis. De ce groupe d'îlots à l'île de Zerbi, on compte, en ligne droite, à travers le golfe de Gabès, cinquante milles. On en mesure cent vingt de Zerbi à Tripoli. Ces trois cent vingt milles de côtes sont semés de ruines qui évoquent chez les érudits le souvenir d'Annibal et de César, qui rappelleront à mes lecteurs, si j'en trouve, des luttes plus récentes, les combats acharnés des chevaliers chrétiens et des corsaires barbaresques.

Dragut, nous l'avons dit, désirait s'emparer d'Africa; il était loin cependant de dédaigner l'acquisition de Souse et de Monastir. Il se présente d'abord devant Monastir : un fils de son frère, Hesar-Reïs, et un autre Turc, Kaïd-Ali, vétéran des grandes guerres de Soliman contre le Sophi, l'accompagnent. Ce sont des gouverneurs que Dragut tient depuis longtemps en réserve. Monastir et Souse se rendent à la première sommation. Dragut

leur a promis de les bien gouverner, de leur rendre, en toute occasion, bonne et exacte justice. Le corsaire met garnison dans les deux châteaux : sur les murs il arbore fièrement sa bannière. La bannière de Dragut est rouge et blanche : au centre une demi-lune bleue rappelle à tous que les compagnons de Dragut sont les serviteurs du Croissant.

Que va penser Hamida de cette façon étrange de pratiquer l'alliance jurée à Tunis? Dragut lui enlève l'une après l'autre ses villes et continue de se dire son ami. L'usurpateur du trône de Muleï-Hassan n'a-t-il pas, à son tour, dans l'inquiétude qui peu à peu l'envahit, la bizarre idée de s'adresser au gouverneur espagnol de la Goulette, à Luys Perez de Vargas! Il lui dénonce avec indignation les méfaits de Dragut. Qu'on lui donne seulement quelques soldats chrétiens, il est prêt à marcher de sa personne contre l'ambitieux pirate. « Puisque vous êtes si bien disposé à servir l'Empereur, lui répond Vargas, commencez par nous rendre vos captifs chrétiens ! » Pour rendre ces captifs, Hamida devrait d'abord les acheter lui-même aux Maures : son trésor appauvri n'y suffirait pas. La négociation avorte, et Dragut, dont les progrès alarment, au même degré, les Maures et les Espagnols, pour-

suit imperturbablement sa carrière. De Souse il se porte avec toute sa flotte sur Africa.

La ville d'Africa est bâtie sur un promontoire de moyenne hauteur : une double enceinte embrassait alors cette pointe abrupte dans toute son étendue. L'enceinte extérieure, dont le navigateur contemple encore aujourd'hui avec admiration les ruines imposantes, mesurait, au dire de Sandoval, cinq mille trois cent quarante pas espagnols, — plus d'une lieue de circuit. — De trente en trente pas s'élevait une grosse tour. Si forte déjà par sa position et par ses murailles, la place était, en outre, protégée par des ouvrages avancés : Maures, Turcs et Chrétiens la considéraient comme inexpugnable.

« Eh quoi! disait Philippe de Macédoine, au temps où il assiégeait Potidée, le mur est-il donc si haut qu'un sac d'or ne le puisse franchir? » Ni l'audace ni l'or ne manquaient à Dragut : si la peau de lion se trouve trop courte, il y coudra volontiers un lopin de la peau du renard. Africa n'a pas de port; elle possède, en revanche, une bonne plage sur laquelle vont s'échouer, de toute la vitesse de leurs rames, les galiotes : on se hâle ensuite sur des rouleaux, hors de la portée des

plus grosses vagues. La marine catalane n'a pas eu, pendant de longs siècles, d'autre abri. Dragut jette l'ancre en rade. Un fond, mou à la fois et tenace, lui offre, vu la bonne saison, des conditions de sécurité suffisantes.

Le bey de Tunis avait-il quelques droits sur la ville d'Africa? Des droits, sans aucun doute; de l'autorité, pas la moindre. Au temps où Barberousse parcourait en maître ces parages, il jugea bon, utile à ses projets, de ranger les habitants d'Africa sous la suzeraineté du Grand Seigneur. Il leur laissa même un gouverneur, choisi dans sa propre famille, — Chamcherivi, le fils de sa sœur. — Le pire sort qui puisse échoir à une population arabe, c'est d'avoir à subir les exigences d'un gouverneur turc. Les habitants d'Africa, exaspérés par des exactions de tout genre, ne tardèrent pas à chasser le neveu de Barberousse de leur ville. Cet acte de vigueur pouvait leur coûter cher : pour garder leur indépendance, ils se fièrent, non sans quelque raison, à la force souvent éprouvée de leurs murailles.

Malheureusement, les plus fortes murailles ne sont point une garantie de paix intérieure. Cinq notables acceptèrent la charge d'administrer la cité

demeurée sans chef. Au bout de quelques mois, chacun de ces cinq notables avait pris en haine ses collègues et ne songeait qu'à trouver le moyen de se débarrasser d'un odieux partage. L'un d'eux, plus entreprenant que les autres, prit le parti de s'adresser à Dragut. La conquête de Souse et celle de Monastir faisaient, sur toute cette côte tunisienne, du hardi corsaire une puissance. Pour engager Dragut dans un complot contre la sûreté d'Africa, l'insistance était inutile : Dragut n'en affecta pas moins une certaine hésitation. « Il lui fallait, répondit-il aux premières ouvertures, consulter, avant tout, son *fakir.* » Dragut a son fakir; Wallenstein aura son astrologue[1]. Le *fakih,* docteur versé dans la connaissance du Coran, ne doit pas être confondu avec le fakir, qui n'est, après tout, qu'un derviche. Le fakir que Dragut mit dans la confidence de ses desseins tira l'horoscope de l'expédition : la réponse du ciel fut favorable. Voilà comment, après avoir pris Souse et Monastir, l'infidèle allié du roi de Tunis fut conduit à venir mouiller devant Africa.

Les soupçons cependant étaient éveillés dans la

[1] Voyez la note 25 à la fin du volume.

ville : l'arrivée d'une si grosse flotte ne pouvait manquer d'y causer quelque ombrage. On somma Dragut d'abréger son séjour et d'aller chercher fortune ailleurs. Résigné en apparence, le corsaire mit sous voiles. La nuit venue, il vire de bord et s'approche sans bruit d'Africa. Son complice l'introduit dans la place par une embrasure; cinq cents Turcs, jetés du même coup à terre, appliquent les échelles à la muraille. Le tambour bat, les trompettes sonnent de divers côtés; les galères font feu de toutes leurs pièces. Les habitants d'Africa eurent là un mauvais réveil. Ils courent aux armes, se précipitent vers les rues et vers les remparts. La précaution vient trop tard : déjà les principaux passages sont occupés. Une partie considérable de la population, gagnée par l'or que Dragut a chargé son complice de répandre, se prononce en faveur des envahisseurs. En moins de quatre heures Dragut, grâce à son industrie, se voit maître d'une ville que ne lui auraient pas livrée des années de siége.

CHAPITRE VIII

LA CONQUÊTE D'AFRICA PAR LES CHRÉTIENS.

La meilleure des démocraties, celle qui s'impose à nos sociétés modernes, peut-elle être autre chose qu'une aristocratie ouverte? A ce compte, la démocratie ne daterait pas d'hier : Pierre de Navarre, le baron Polain de la Garde, sortaient, comme Fabert, d'un sang plébéien. Les vieux noms et les vieilles maisons ne sont pas cependant à dédaigner : les qualités robustes des anciens temps revivent aisément au foyer domestique. Au seizième siècle, tout ce que l'Espagne et l'Italie possédaient de sang immaculé se groupait autour de Charles-Quint. A côté des vétérans dont la carrière s'était ouverte sous le règne de Ferdinand V, on voyait déjà poindre l'astre des capitaines destinés à commander les flottes et les armées de Philippe II. De toutes ces ambitions juvéniles, la plus ardente était, à coup sûr, celle de don Garcia de Toledo, fils du vice-roi de Naples.

Albe et Toledo! Quels glorieux souvenirs ces deux noms rappellent[1]! Le fondateur de la maison fut, au commencement du quatorzième siècle, Ferdinand Alvarès, grand alcade de la ville de Tolède. En 1527, mourait Frédéric de Tolède, duc d'Albe, marquis de Coria, chevalier de la Toison d'or. En grand crédit auprès de Ferdinand le Catholique, Frédéric aida puissamment l'artificieux monarque à conquérir le royaume de Grenade, à envahir ensuite la Navarre, à défendre enfin le Roussillon. Plus tard, et sous un autre règne, il fit avec succès la guerre en Italie d'abord, puis dans les Pays-Bas[2]. Des deux fils de Frédéric Alvarès, l'aîné, don Garcia, fut tué, le 30 août 1510, au cours d'une expédition malheureuse dirigée par Pierre de Navarre contre l'île de Zerbi; le second, don Pedro Alvarès de Tolède, devenu marquis de Villafranca par son mariage, gouverna vingt années

[1] « Cette race de Toledo, nous raconte Brantôme, a été toujours très-brave... J'ai vu la place d'Alve, d'où ils sont sortis. C'est un château ancien et assis sur un haut, qui ne paraît pas pourtant d'avoir si belle montre que l'on dirait bien. Elle est sur le grand chemin des postes allant de Medina del Campo en Portugal. »

[2] Jean d'Albret, roi de Navarre, « excommunié, dit Brantôme, par le pape Jules, ennemi de notre roi et de sa couronne, vit son royaume envahi et conquis par Ferdinand d'Aragon (en juillet 1512). En cette conquête de Navarre, le Roi s'aida fort de Frédéric, duc d'Albe. »

durant le royaume de Naples [1]. Il le gouverna de la façon la plus despotique. La hauteur et le despotisme furent, dans cette forte race, un véritable instinct héréditaire. Le fameux duc d'Albe, don Ferdinand Alvarès de Tolède, duc d'Albe et de Huesca [2], né en 1508, mort en 1582, était le petit-fils de Frédéric, le neveu de don Pedro, le fils du don Garcia tué à Zerbi, le cousin de cet autre Garcia sur lequel le vice-roi de Naples concentrait sa tendresse. On voit de quelles influences le jeune Garcia de Toledo disposait, en l'année 1549, pour seconder ses aspirations vers la gloire.

Dragut ne s'était pas assuré une base d'opérations aussi importante qu'Africa pour s'y endormir dans la mollesse : jamais les côtes de la péninsule italienne n'avaient été en proie à de tels ravages. Doria, nous l'avons dit, se reprochait amèrement, à cette heure, d'avoir rendu la liberté au prisonnier de Giannettino. Le vice-roi de Naples, de son côté, frémissait d'impatience, et son fils don Garcia ne cessait d'attiser ses ressentiments. La nouvelle de la prise d'Africa par Dragut remplit l'Italie de terreur. Il fut décidé sur-le-champ que, sans même

[1] Voyez la note 26 à la fin du volume.
[2] Voyez la note 27 à la fin du volume.

se donner le temps de prendre les ordres de l'Empereur, alors occupé en Allemagne, on irait assiéger la nouvelle Alger. Le duc de Florence, Cosme de Médicis, le Souverain Pontife Jules III promirent leur concours. Doria partit de la Spezzia au mois d'avril de l'année 1550, avec vingt galères, rallia devant Livourne trois galères florentines commandées par un capitaine de vingt-cinq ans, Giordano Orsini, plus connu de nos chroniqueurs sous le nom de Jourdain des Ursins. A Civita-Vecchia la flotte se grossit encore de trois autres galères confiées par le Pape à Carlo Sforza, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Le 6 mai, cette force navale, déjà considérable, se complétait, dans le golfe de Naples, par l'adjonction des galères de don Garcia de Toledo. Portée par ce dernier renfort au chiffre de cinquante-trois navires à rames, la flotte impériale mit à l'instant le cap sur la Goulette.

Le vieux Doria, fidèle à ses habitudes, se souciait peu d'aborder l'ennemi sans avoir pris langue. Une tempête de nord-ouest déjoua son dessein et l'amena, malgré lui, au sud du cap Bon. L'occasion était favorable pour entrer en relations avec les Arabes. On les trouva beaucoup mieux disposés qu'on n'eût pu le croire. Les Maures d'Africa et les

Turcs étaient, suivant eux, très-divisés. Quant aux tribus voisines, sujettes à l'autorité du prince de Kairouan, ce qu'elles redoutaient le plus, c'était le voisinage de Dragut. Qu'une flotte chrétienne débarquât, sur cette partie de la côte, des troupes suffisantes pour faire le siége d'Africa, les Arabes lui promettaient un secours de six mille chevaux. L'entente alla si loin qu'on finit par échanger des otages. Deux officiers espagnols, don Bernardino de Cordova, capitaine du régiment de Naples, et Amador de Doña Maria, provenant du régiment de Malaspina, ne craignirent pas de se confier à ces alliés douteux et d'aller, avec une douzaine d'Arabes, reconnaître par terre les abords de la ville. Doria, de son côté, profita de la nuit pour s'approcher du front de mer. Quand l'aube parut, il était à petite portée de canon de la place. Les Turcs coururent à leurs pièces. La capitane marchait en tête de la flotte : un coup de coulevrine frappa la poupe, un autre boulet fracassa le fougon, tua cinq rameurs sur leurs bancs et blessa dix soldats ou mariniers. Doria continua sa route et se trouva bientôt hors de portée de l'artillerie.

Dès que la flotte ne fut plus exposée au feu de la place, elle laissa tomber l'ancre. Le conseil de

guerre s'assembla. Quelle résolution convenait-il de prendre? « Débarquer sur l'heure, s'écriait don Garcia, enlever la place d'assaut! — La place est forte et grande, répliquaient les vieux capitaines; nous n'avons pas apporté de matériel de siége; l'assaut manqué serait un désastre. » Don Garcia insiste; le marquis Antonio Doria[1] se range à son avis; la majorité demeure inflexible. Rentrerait-on donc à Naples sans avoir utilisé ce puissant armement? Une voix émit l'idée d'aller prendre Monastir. Dépourvue de fortifications, Monastir, comme Souse, appartenait d'avance au parti qui tenait la mer. La faible garnison laissée par Dragut n'occupait que le château. Elle se défendit avec une rare vigueur : les Turcs qui la composaient succombèrent presque tous. La prise de ce misérable ouvrage coûta aux Espagnols dix soldats tués, deux cents blessés et deux galères. Si la garnison d'Africa devait se montrer d'humeur aussi tenace, il n'y avait peut-être pas sujet de regretter la résistance opposée aux projets impétueux de Toledo.

La Goulette n'est qu'à cent vingt-cinq milles de Monastir. Doria jugea nécessaire d'y aller chercher

[1] Voyez la note 28 à la fin du volume.

des renforts et, mieux encore que des renforts, des conseils. Le gouverneur de la Goulette, don Luys Perez de Vargas, était un des généraux les plus expérimentés de Charles-Quint; il possédait surtout une parfaite connaissance de cette guerre spéciale qui n'a pas varié depuis trois cents ans et que nous appelons encore la guerre d'Afrique.

Don Luys de Vargas commença par se prononcer contre l'expédition. « Africa, disait-il, n'est pas une bicoque : il vous faut un plus gros matériel, d'autres troupes que celles dont vous disposez, pour oser assiéger une place de cette importance. » Don Garcia et Antonio Doria n'essayèrent pas de contester les difficultés de l'entreprise, la force des remparts qui venaient de leur faire une si chaude réception : ils s'appliquèrent seulement à démontrer l'urgente nécessité de couper le mal à la racine. « Laisser à Dragut le temps de s'établir solidement dans sa conquête, c'était préparer à l'avenir les plus graves complications. » Vargas ne pouvait rien opposer à cet argument : il s'inclina sans rien retirer pourtant de ses objections. Don Garcia s'offrit alors à partir sur-le-champ pour Naples. Son père ne lui refuserait certainement pas les moyens d'achever une entreprise glorieuse

pour l'Espagne, indispensable à la sécurité de l'Italie : infanterie espagnole, artillerie, munitions de bouche et de guerre, il amènerait tout dans le plus bref délai. Doria jusque-là n'avait rien dit : il comptait s'appuyer sur la prudence de Vargas. Quand il vit Vargas lui-même entraîné, quand il l'entendit promettre son concours personnel, le concours de ses troupes, il n'essaya plus de combattre l'opinion générale et se déclara prêt à marcher.

Deux mois entiers furent employés à préparer à fond une expédition dans laquelle on s'était, au début, engagé un peu à la légère. Le vice-roi de Sicile, don Juan de Vega, ne s'y porta pas avec moins d'enthousiasme que le vice-roi de Naples : il réclama de plus l'honneur d'y prendre part en personne et le droit de la commander. Cruelle déception pour le jeune Garcia de Toledo! Depuis le départ de Naples, don Garcia n'avait pas cessé d'être l'âme et le chef de l'entreprise : pouvait-on espérer qu'il descendrait sans murmurer au second rang? André Doria et don Juan de Vega voulurent honorer en lui l'homme de haute naissance et le vaillant soldat. Il fut entendu que don Garcia aurait à terre des pouvoirs égaux à ceux du vice-roi de Sicile.

Dragut avait sans doute confiance dans la forte

position d'Africa; il n'était pas homme, cependant, à se laisser enfermer dans une place assiégée. Il résolut de tenir la mer, de s'abriter au besoin sous les forts de Zerbi et de guetter de ce poste d'observation les occasions de harceler l'armée espagnole. La défense d'Africa resta confiée au neveu de Dragut, à Hesar-Reïs. Deux cent cinquante Turcs composèrent le noyau de la garnison.

Grâce aux lenteurs qui suivirent la première apparition de la flotte chrétienne, Hesar-Reïs eut tout le temps d'approvisionner la ville. Il y fit entrer des bœufs, des moutons, donna l'ordre de couler des boulets, de fabriquer des arcs, des flèches et des piques. Sur ces entrefaites, deux naves chargées de munitions de guerre et de riz arrivèrent du Levant. Hesar-Reïs acheta sans marchander les naves et leur chargement. Il fit mieux encore : il prit à son service quatre cents Maures, à la garde desquels les marchands d'Alexandrie avaient, suivant la prudente coutume de l'époque, confié leurs vaisseaux avant de les expédier sur la côte barbaresque. Les Infidèles, maintenant, pouvaient venir; ils trouveraient à qui parler.

La flotte chrétienne est signalée par les guetteurs placés en vedette sur les tours : le gouverneur

d'Africa réunit dans la grande mosquée tous les habitants en état de porter les armes. Quelques-uns pleurent et maudissent Dragut : n'est-ce pas ce corsaire qui a, par ses pillages effrontés, attiré sur leur ville la colère de l'Empereur? Hesar-Reïs ranime peu à peu les courages : il est décidé qu'on se défendra, contre les Chrétiens, à outrance. Soixante cavaliers et trois cents arquebusiers sont détachés de la garnison; ils vont occuper une colline située à six cents pas en dehors de l'enceinte. La place garde encore, pour garnir ses murailles, mille sept cent cinquante combattants : deux cent cinquante Turcs, quatre cents Maures d'Alexandrie et onze cents Africains.

Le 28 juin 1550, dès les premiers rayons de l'aube, Doria fait embarquer les troupes dans les chaloupes et dans les esquifs. En deux heures l'armée est à terre; quatre heures plus tard, la colline occupée par les Maures se trouve au pouvoir des Chrétiens. Don Juan de Vega, don Garcia de Toledo et don Luys Perez de Vargas viennent y asseoir leur camp. Une grande tente, supportée par une double rangée de *cabris*[1], est dressée au revers de l'émi-

[1] Voyez dans *Les derniers jours de la marine à rames*, page 48, la planche représentant *la galère au mouillage*, et à la page 175, *les*

nence. Ce vaste abri servira d'ambulance aux malades. Les soldats, de leur côté, arrachent les ceps de vigne dont la colline est couverte et se construisent en quelques heures, à la façon arabe, des *gourbis*. Le lendemain, sans tarder davantage, la tranchée est ouverte; les forçats, Grecs et Siciliens pour la plupart, débarqués des galères, fournissent toute une armée de travailleurs. On les fait surveiller par une garde de deux cents hommes.

Les canons et les coulevrines n'avaient pas, heureusement, à cette éqoque, la portée formidable de nos bouches à feu rayées : Luys Perez de Vargas, investi par le vice-roi de Sicile des fonctions de grand maître de l'artillerie, fort utilement secondé d'ailleurs par Lodovico Ferramolino, habile ingénieur italien formé à l'école de Martinengo, le défenseur de Rhodes, établit carrément, à quatre cent cinquante pas de la place, une batterie de dix pièces de gros calibre. Après dix jours d'un feu roulant, continué jour et nuit, Vargas croit le moment venu de donner l'assaut. Sept enseignes, vingt chevaliers de Malte payent de leur vie cette attaque prématurée. Le fossé n'a pas même été franchi.

tentes de la galère. Il y a là quelques indications précieuses pour l'établissement de camps sur la plage.

Tout échec éveille la discorde, surtout dans une armée où les nationalités sont mélangées. Devant Africa, comme nous l'avons vu devant Sébastopol, aux derniers mois du siége, les uns veulent partir, les autres, dans leur découragement, ébauchent de nouveaux plans de campagne. Les plus fermes, pour persévérer, demandent des renforts. Le Père Guglielmotti a exhumé des archives romaines des plaintes où l'on croirait reconnaître l'écho plus récent des murmures qu'emportait en France chaque courrier expédié du plateau de la Chersonèse. « Le gouvernement, écrivait le commandant de la flotte pontificale, Carlo Sforza, est ici dans les mains de jeunes gens et de personnes sans expérience. Le prince Doria ne sort pas de sa galère : il y passe la journée à jouer aux cartes. Le moindre Espagnol se croit le droit d'employer les Italiens aux plus viles besognes. Ce sont les Italiens qui creusent la tranchée; ce sont encore eux qui traînent l'artillerie, qui vont couper le bois dans la forêt pour faire les gabions. » Les Anglais, en Crimée, employaient bien les Turcs à porter leurs vivres et leurs boulets! Nos Algériens, pour qui le Turc, par l'effet d'une vieille habitude, garde tout son prestige, n'en pouvaient croire leurs yeux.

Pendant que les Chrétiens assiégeaient ainsi Africa, que faisait Dragut? Profitant de l'absence de la flotte génoise, Dragut dévastait le golfe de Gênes. Le 6 juillet 1550, on le signale devant Rapallo : il y a débarqué la nuit, a mis la ville au pillage et emmène sur ses vaisseaux la fleur des habitants. Voilà, certes, une pointe hardie et bien faite pour rétablir les finances compromises du corsaire. Un de ses lieutenants, le renégat calabrais Oulouch-Ali, surprend au même moment, dans Villefranche, le prince de Piémont Emmanuel-Philibert, fils du duc de Savoie Charles III. Sans le dévouement de deux chevaliers savoisiens qui se sacrifièrent pour leur maître, le futur vainqueur de Saint-Quentin restait ce jour-là aux mains des Barbaresques. Ses deux sauveurs, tombés dans la mêlée et recueillis presque mourants par les Turcs, demeurèrent prisonniers. Le duc les racheta; il lui en coûta cher : Oulouch-Ali exigea une rançon royale. Cette rapide razzia opérée, Dragut était revenu avec son butin sur la côte d'Afrique. Il n'entendait pas laisser son fidèle neveu sans secours : il s'adressait à Tunis, il s'adressait à Zerbi, il s'adressait aux Arabes; il allait mendier des secours jusqu'à Céphalonie. Mais Soliman, il ne faut pas

l'oublier, était alors en paix avec Charles-Quint, et les Espagnols prétendaient ne combattre que Dragut, le combattre même au nom de Muleï-Hassan.

A force de zèle et de démarches, Dragut finit par rassembler trois mille sept cents Maures, huit cents Turcs et soixante chevaux. Le 22 juillet, profitant des ombres de la nuit, il débarque en personne à cinq milles de la ville et fait aviser Hesar-Reïs de son arrivée. Un hardi plongeur consent à se charger de ses lettres. Que le gouverneur d'Africa se tienne prêt : le 25 juillet, Dragut attaquera les fourrageurs ennemis et lui tendra la main. Le 25 juillet, en effet, les travailleurs siciliens détachés dans la montagne, sous l'escorte de trois compagnies de deux cent cinquante hommes, tombent au milieu d'une embuscade dressée par Dragut. Vargas conduisait cette petite troupe : il ne perd pas la tête, fait face à l'ennemi et donne à don Juan de Vega le temps d'accourir avec les réserves.

Hesar-Reïs, à son tour, sort de la place : il trouve don Garcia de Toledo prêt à le recevoir. Une double mêlée s'engage; on combat dans la plaine, on combat dans les lignes espagnoles. Sur ces deux points les Chrétiens conservent ou reprennent l'avantage. Hesar-Reïs se retire après des pertes

sérieuses; Dragut, abandonné par ses alliés, se tient pour trop heureux de pouvoir rejoindre ses galiotes : il reprend à toutes rames la route de Zerbi. Les Chrétiens, il est vrai, ont chèrement acheté la victoire. Don Luys Perez de Vargas est resté sur le champ de bataille, la poitrine traversée d'une arquebusade.

Ce n'en est pas moins une victoire, et la victoire ne manque jamais de donner du cœur aux indécis. On sait quelle fut l'influence du combat de Traktir sur les destinées de Sébastopol. Les blessés, les malades ont été évacués sur Drapani; les naves, les galères vont quêter de tous côtés des renforts et des munitions. Le capitaine Cicala[1] se rend à la Goulette, le marquis Antonio Doria fait voile pour Palerme, le prieur de Lombardie, Carlo Sforza, et Filippino Doria vont à Naples. Le prince Doria fait mieux; il écrit à l'Empereur, qui se trouvait alors à Augsbourg. A l'instant arrive l'ordre à don Fernand de Gonzague, gouverneur du Milanais, d'assurer par tous les secours possibles la prise d'Africa. L'Empereur s'adresse également au duc de Florence et à la Seigneurie de Gênes. Les prières de l'Em-

[1] Voyez la note 29 à la fin du volume.

pereur, pour les princes italiens, sont des ordres.

L'expédition avait, dès le principe, employé cinquante-deux galères, vingt-huit naves, quarante pièces de siége et quatre mille hommes de débarquement. Ni les munitions ni les vivres ne lui manquaient, et les murs d'Africa devaient avoir été solidement construits pour ne s'être pas encore écroulés sous le feu violent qui les battait depuis plus de deux mois. Trente mille boulets de fonte du calibre de 50 n'y avaient encore pratiqué que des brèches insignifiantes.

Une inspiration de génie dénoua la situation. Atteint d'une balle au front, l'ingénieur Ferramolino venait d'être tué sur place; un nouvel ingénieur, amené de Rome par Carlo Sforza, proposa, s'il faut en croire les témoignages italiens, de transporter l'attaque du côté de l'est, en un mot, d'aborder la place par un de ses fronts de mer. Brantôme fait honneur de l'idée à don Garcia de Toledo. « Don Garcia, écrit-il, assista fort bien à la prise de la ville d'Africa : ce fut lui qui s'avisa, pour faire la batterie de mer, de désarmer deux galères, de les lier et joindre ensemble avec force tables et ais dessus. Là il fit mettre quatre canons en batterie. » L'appareil n'était pas nouveau. « Les Latins et les

Grecs, nous rappelle le Père Guglielmotti, l'ont employé; les marins du moyen âge l'ont appelé *la sambuca* » ; Polybe et Tite-Live sont d'accord pour nous représenter les navires pontés de la flotte romaine, — *tas cataphractas naus,* — convertis par Scipion en batteries flottantes. Que l'invention remonte à l'année 205 avant Jésus-Christ ou qu'il la faille reporter à l'année 1550 de notre ère, qu'elle soit sortie du cerveau d'un ingénieur ou qu'elle ait été suggérée par la mémoire d'un lettré, ce qui est incontestable, c'est qu'elle eut un effet merveilleux.

Le 8 septembre au matin, la sambuca, composée des deux galères *la Brava* et *la Califfa*, fut conduite à son poste, fixée par quatre amarres à moins de deux cent cinquante mètres de la muraille orientale. On la mouilla sur un fond de sable, mêlé d'herbes. A l'instant toutes les batteries dressées contre la ville commencent à tonner. Le 9 septembre au soir, trois colonnes d'assaut sont formées pour le lendemain; le vieux Doria promet le concours de ses galères. Toute la matinée du 10 septembre fut encore employée à élargir les brèches, à donner une pente plus adoucie aux talus : à trois heures de l'après-midi, les canons se

taisent brusquement; les soldats s'élancent. Que de sang généreux coûta cette journée! Combien il fallut d'efforts et de persévérance pour forcer des décombres défendus avec désespoir! Au centre, cinq enseignes, seize sergents ont succombé; la bannière impériale a trois fois changé de mains; du côté du sud, tous les capitaines, tous les officiers sont restés sur la brèche. C'en était fait encore de cette seconde attaque si la colonne de l'est n'eût franchi la muraille et ne fût venue prendre les défenseurs des deux autres faces à revers. Le combat se prolongea longtemps de rue en rue : quand les trois colonnes d'assaut eurent réussi à se rejoindre, quand Hesar-Reïs fut tombé, atteint d'un coup mortel, les Maures, découragés, jetèrent bas leurs armes et implorèrent la merci du vainqueur.

La prise d'Africa est un magnifique fait d'armes : à l'assaut du 10 septembre 1550 nous n'oserions comparer que l'assaut de Constantine. Les croisades, en leurs plus beaux jours, ne virent rien de mieux.

Qu'allait-on faire de cette conquête payée d'un si grand prix? Don Juan de Vega insistait pour qu'on y laissât garnison. Tripoli, Africa, la Goulette formeraient une chaîne de postes militaires qui se soutiendraient mutuellement. Muleï-Hassan

resterait le souverain nominal de ces places aussi bien que de toute la contrée. On espérait que, grâce à son influence, les Arabes de la plaine ne se montreraient pas hostiles. L'occupation des Espagnols les préservait de la domination des Turcs, et les Turcs, on le sait, sont, de tous les maîtres, les plus durs. Il est vrai qu'ils ont l'appui du Prophète.

L'Empereur céda sans enthousiasme au conseil de Juan de Vega. Au milieu des embarras que lui causait l'Allemagne, on comprend qu'il se sentît peu porté à diviser ses forces. Il n'osa pas cependant refuser ce gage de sécurité aux malheureuses populations de la Calabre et de la Sicile. Don Sancho de Leyva reçut l'ordre d'aller occuper le poste d'alcade dans cette lointaine possession d'Afrique. Au bout de trois ou quatre ans, la cour d'Espagne reconnut à quels frais, à quelle surveillance incessante l'entraînerait la conservation d'une place dont les ingénieurs s'efforçaient déjà de faire un autre Gibraltar. Don Fernand de Cunha fut envoyé d'Espagne pour faire sauter les fortifications d'Africa. Les ruines qui subsistent, et dont M. Manen nous a rapporté le croquis, parlent encore assez haut des exploits d'un autre âge. Sous

les murs écroulés, comme sous les murailles restées debout de Saint-Jean d'Acre, errent, quand vient la nuit, de grandes ombres. Les unes répondraient, si on les interrogeait, Lannes et Richard Cœur de Lion; les autres peuvent jeter au vent avec non moins d'orgueil les noms du sire de Coucy, de Juan de Vega et de Garcia de Toledo.

CHAPITRE IX

UNE ÉVASION DE CORSAIRE.

On a vu, au dix-septième siècle, le prince Rupert battre la mer, pendant près d'une année, avec une flotte qui n'avait plus de patrie. La situation de Dragut, le jour où Africa tomba au pouvoir des Espagnols, n'était pas moins critique. Tous les ports de la province de Tunis le repoussaient : il ne lui restait plus d'espérance de salut que dans l'intervention du Sultan. Soliman se méfiait de Dragut, dont on lui signalait de tous côtés l'humeur indocile; il ne crut pas, toutefois, devoir laisser sans secours un homme dont les services pouvaient lui devenir d'un instant à l'autre nécessaires. L'Empereur n'avait-il pas rompu la trêve établie entre la Porte et l'Espagne en dirigeant contre une possession musulmane une expédition considérable? « Les brigands, répondait Charles-Quint, n'ont jamais part aux traités conclus entre

les princes. Dragut n'est pas un vassal du Grand Seigneur. En l'attaquant, je n'ai attaqué qu'un pirate. » Peu satisfait de cette réponse hautaine, Soliman n'attendait qu'une occasion favorable pour lever le masque : il commença par fournir à Dragut le moyen d'équiper vingt galères, et bientôt les côtes de la Sicile furent en flammes. Dragut tenait avant tout à se venger de don Juan de Vega.

Doria se reposait à Gênes des fatigues de la campagne de 1550; les cris de douleur des Siciliens et les instances du vice-roi l'arrachèrent à ce repos si bien mérité. Il reprit la mer avec vingt-sept galères, parut d'abord devant Africa, chercha Dragut à Sfax, aux îles Kerkennis, et finit par le découvrir à Zerbi. Le corsaire s'occupait d'espalmer ses galères dans le canal de Cantara. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que l'île de Zerbi, située à l'extrémité méridionale du golfe de Gabès, n'est séparée de la terre ferme que par un canal large de deux milles à peine et presque guéable à marée basse. Dans ce canal les courants ont tracé un étroit sillon qui peut, à la rigueur, recevoir des galères et des barques, des naves même, pourvu que leur tirant d'eau ne dépasse pas deux ou trois mètres. Une vaste baie inexplorée s'étend en arrière

de ce détroit; de violents remous y tourbillonnent, et, bien que ce bassin ait à l'ouest une seconde issue, on ne voit nul bateau s'y aventurer pour chercher au sud de Zerbi un passage. Dragut, surpris dans cet entonnoir, pouvait être considéré comme perdu. Doria en jugea ainsi, car, au lieu de brusquer l'attaque, il se contenta de mouiller au large et d'entamer des négociations avec le cheikh de Zerbi pour que ce cheikh, menacé du courroux de Charles-Quint, lui livrât son hôte.

Dragut s'attendait à être assailli par ces forces si manifestement supérieures. Dès qu'il s'aperçut que Doria s'amusait à temporiser, il reprit courage et ne songea plus qu'à se mettre sérieusement en défense. Il existait, vers le fond du détroit, un ouvrage en terre revêtu d'une légère maçonnerie, un *bordj*, pour employer le mot arabe. Dragut en fit relever les parapets, y plaça quelques pièces de ses galères et des bombardiers. Le canon de Dragut, suivant la judicieuse remarque de Sandoval, devait faire, à la distance où Doria maintenait ses vaisseaux de la bouche du port, « plus de bruit que de mal ». C'est déjà quelque chose, quand on a en face de soi un adversaire irrésolu, de faire beaucoup de bruit. Doria s'était présenté avec ses

galères en tenue de combat : il semblait qu'il allât sur-le-champ engager l'action; la vue de ce misérable bordj hérissé d'artillerie, l'inoffensif fracas de ces bouches à feu enfilant dans toute sa longueur le canal étroit au fond duquel Dragut avait jeté l'ancre, le firent changer d'avis. A quoi bon se hâter d'attaquer un ennemi qu'on est assuré de réduire tôt ou tard? Les pilotes n'ont-ils pas, d'une voix unanime, déclaré que Dragut, pour sortir du canal où il s'est engouffré, ne saurait trouver d'autre chemin que la rade occupée par la flotte impériale? Mieux vaut donc se donner toutes les chances de succès possibles. Doria envoie demander de nouvelles galères, des troupes de débarquement, à Naples et à Gênes. Ses frégates, ses chaloupes, pendant ce temps, sondent la passe : chaque jour amène, entre les éclaireurs chrétiens et les Turcs, quelque escarmouche.

Attentif au moindre mouvement de l'ennemi, Dragut comprit qu'il ne tiendrait pas longtemps Doria en échec; le jour viendrait fatalement où les Chrétiens découvriraient la faiblesse de sa situation : en habile corsaire, il appela la ruse à son aide. Sans cesser de faire bonne contenance, répliquant toujours au canon de Doria coup pour coup,

il rassemble, à force d'argent, deux mille travailleurs et les emploie à creuser à travers les bancs un passage. La nuit venue, il s'y engage avec tous ses vaisseaux. Du mouillage éloigné qu'il occupe, Doria ne soupçonne rien. Le lendemain, au jour, le port apparaît vide.

Échappé de ce mauvais pas, Dragut a l'heureuse chance d'enlever, près des Kerkennis, la *Patrone de Sicile.* Cette galère revenait de Drapani : elle portait à Doria l'annonce de la prochaine arrivée des secours demandés au vice-roi. L'avis ne parviendra pas à Doria; Dragut sera le seul à en profiter. Le fléau des Chrétiens se garde bien de tenter plus longtemps la fortune. La côte d'Afrique n'est pas sûre pour lui; il fait voile à l'instant pour la Morée.

CHAPITRE X

MALTE ET GOZE.

Que peuvent les plus sages résolutions contre l'instinct avide d'un corsaire! Dragut s'est promis de se présenter devant le Commandeur des croyants les mains nettes; pour rien au monde, il ne voudrait de nouveau donner prise à ces accusations de piraterie qui lui ont aliéné l'auguste bienveillance de son maître : la rencontre du galion de Venise rapportant à Corfou plus de cent mille ducats recueillis dans le Levant fait soudain évanouir les scrupules de l'incorrigible écumeur de mer. Dragut court sur ce pavillon en paix avec la Porte; il ouvre le feu de ses myrmidons sur le colosse. Pendant trois jours entiers il le poursuit, le harcèle sans relâche. Heureusement pour les Vénitiens, une grande brise s'élève : le galion prend le vent en poupe et laisse les galiotes de Dragut maîtresses d'un champ de bataille où elles n'ont récolté que des avaries.

Cette insolente infraction aux conventions sur lesquelles repose le commerce extérieur de l'Empire n'est pas faite pour assurer une réception bien chaleureuse à l'aventurier le plus effronté qu'on vît jamais. Avant de se résoudre à passer sous le canon des Dardanelles, Dragut envoie un de ses capitaines exposer au Sultan les détails d'une affaire où, suivant sa version, tous les torts ont été du côté des Infidèles. Soliman se montre indulgent. Le roi de France le faisait presser par son ambassadeur de rompre avec Charles-Quint : était-ce bien le moment de tenir rigueur à Dragut? Roustem-Pacha venait d'obtenir pour son gendre, Sinan-Pacha[1], la haute dignité de capitaine général de la flotte ottomane : il fallait à Sinan un bon capitaine d'avant-garde; pour ce rude métier, Dragut n'eut jamais son égal.

La guerre, cependant, n'était pas encore déclarée à Charles-Quint. La France armait en toute hâte : elle armait sur terre et sur mer. Soliman avait tout intérêt à lui laisser le temps nécessaire pour ache-

[1] Frère et non gendre de Roustem-Pacha, suivant Hammer. Hassan, fils de Barberousse, avait succédé à son père : lorsque Hassan reprit les fonctions de sandjak-bey d'Alger, il eut pour successeur Salih-Reïs, remplacé lui-même en 1550 par Sinan-Pacha.

ver ses préparatifs. Le délai, d'ailleurs, pouvait aisément trouver son emploi. Le Sultan ne pardonnait pas aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem d'avoir méconnu les stipulations du traité de Rhodes. Lorsqu'en 1528 il leur accorda la vie, ce fut, prétendait-il, sous la clause expresse qu'ils cesseraient d'inquiéter les mers du Levant. On ne sait que trop comment cet engagement, en admettant, — chose assez vraisemblable, — qu'il ait existé, fut tenu. Les chevaliers de Saint-Jean étaient, aux yeux de Soliman, ce que Dragut et ses Barbaresques étaient aux yeux de Charles-Quint. La flotte de Sinan reçut l'ordre d'embarquer ses vivres et ses munitions.

Dragut, dans ses courses à travers le Méditerranée, avait souvent eu l'occasion de reconnaître, d'étudier les défenses de Malte; il les déclarait insignifiantes. Pour peu que Sinan voulût s'abandonner à ses conseils, il promettait au Grand Seigneur de chasser les chevaliers de leur nouveau repaire. Les Espagnols ne manquèrent pas d'être informés de l'activité qui régnait dans l'arsenal de Tophana : ils surent bientôt, — la Sublime Porte étant entourée d'espions, — que la flotte ottomane, composée de quatre-vingt-dix galères, de cinquante

fustes et galiotes barbaresques, ne tarderait pas à faire voile; ils apprirent également que, sur cette flotte, on allait embarquer dix mille hommes de troupes, dont trois mille cinq cents janissaires. Deux mahones et un galion fourni par le fils de Barberousse emporteraient, outre le biscuit, la poudre, les boulets dont on ne cessait de bonder leurs cales, soixante pièces de siége. Tout annonçait une grande expédition.

Sous ce rapport, les Espagnols étaient exactement renseignés; ils le furent moins bien sur le but que se proposait Soliman. Les Espagnols ne songeaient qu'à leur récente conquête d'Africa. Ce fut Africa qu'ils crurent menacée. L'Empereur attachait alors un prix excessif à cette acquisition, dont il se dégoûta plus tard : il en estimait l'importance au sang qu'elle venait de lui coûter. Incontinent il expédie l'ordre de renforcer la garnison d'Africa. Il veut qu'on y fasse passer de Naples, de la Sicile, un millier d'Italiens et deux cents Espagnols. Quinze galères, commandées par Antonio Doria et par don Bérenger de Requesens, reçoivent les troupes désignées à leur bord et quittent la Sicile dès les premiers jours de juillet 1551. Parvenue à la hauteur de Malte, l'escadre est assaillie par une violente

tempête. Si l'on eût écouté Requesens, elle aurait, pour laisser passer la tourmente, jeté l'ancre sous l'île de Goze; Antonio Doria, plus hardi ou plus imprudent, fut d'avis de poursuivre la route. Sept galères seulement atteignirent le port d'Africa; les huit autres restèrent en chemin : elles se perdirent sur l'île Lampedouse. Quinze cents personnes périrent dans ce naufrage. De pareils accidents feraient, vous m'en croirez sans peine, grand bruit à notre époque; au seizième siècle on s'en étonnait peu. Fortune de mer et fortune de guerre laissaient au même degré ces races d'aventuriers indifférentes.

La flotte de Sinan s'était, pendant ce temps, transportée à Négrepont et y avait opéré sa jonction avec Dragut : de Négrepont, elle alla mouiller à Prévésa. Sinan ouvrit alors les instructions jusque-là scellées du Sultan. Le Sultan lui prescrivait d'attaquer Malte. On ne pourra s'empêcher de remarquer ici la différence d'allures des corsaires et des flottes : les corsaires traversent à tout propos et sans la moindre appréhension la mer Ionienne; pour les flottes, ce passage de soixante-dix lieues est un grand voyage : elles ne s'y hasardent pas sans avoir plus d'une fois consulté les astres, les sorciers et les pilotes. La galiote barbaresque est évidemment

beaucoup plus agile, beaucoup plus manœuvrante, plus apte surtout à braver la tempête que la galère ottomane, armée, en 1466 du moins, suivant un curieux document exhumé des archives de Venise par l'amiral Fincati, à trois hommes par rame, — *a tre homeni per remo*[1]. — La force militaire ne s'achète que trop souvent aux dépens des qualités nautiques. Il n'en est pas ainsi, dira-t-on, de nos jours. La première des qualités nautiques, pour un navire de guerre opérant sur les côtes, ne serait donc plus la faculté d'approcher sans crainte du rivage? Demandez-le plutôt aux capitaines qui, en 1870, ont bloqué la Jahde.

De son mouillage de Prévésa, Sinan guettait avec anxiété un temps favorable : le vent s'établit enfin au sud-est; la flotte déploya ses voiles et vint, le second jour, atterrir sur le cap Spartivento. Les populations de la Calabre étaient accoutumées à ces fatales visites; l'effroi ne s'en répandit pas moins jusque dans les montagnes. De proche en proche, elle gagna bientôt tout le royaume. Une flotte! Une armée! Où s'arrêterait cette fois l'invasion? Ce n'était pas pourtant à la Calabre que Dragut en voulait;

[1] Voyez la note 30 à la fin du volume.

c'était encore à la malheureuse Sicile : il ne croyait pas l'avoir assez punie du crime de son vice-roi, s'être suffisamment vengé de la perte d'Africa. Sur ses instances, Sinan apparut tout à coup dans le détroit de Messine : il alla jeter l'ancre à ce mouillage dont il est si souvent fait mention dans les relations des chroniqueurs du seizième siècle, à *la fosse Saint-Jean.* Située sur la côte de Calabre, la fosse Saint-Jean est voisine de Reggio et presque à la hauteur de Messine. L'amiral ottoman n'a point l'ordre d'ouvrir les hostilités contre l'Empereur : à quel titre se permet-il donc de faire sommer le gouverneur de Messine, Alonso Pimentel[1], de rendre la ville d'Africa au Sultan? Que tout est confus dans les relations des États, en cette période sanglante si rapprochée de nous! quels pas en arrière nous pourrions constater depuis le temps des Romains et des Volsques! Nous faisons aujourd'hui litière de nos plus saintes croyances : conserverons-nous au moins la religion du droit des gens?

La réponse de Pimentel ne pouvait être douteuse : sur le refus péremptoire qu'il reçoit, Sinan se croit

[1] « Alonzo Pimentel, écrit Brantôme, était en son temps des galants de la cour de l'Empereur. Il fut depuis vice-roi à la Goulette et puis, pour son malheur, brûlé par sentence de l'Inquisition. »

suffisamment autorisé à passer en Sicile. Arrivé devant Agosta, il jette quinze cents hommes à terre. La ville était déserte : il la met au pillage. Après deux jours d'attaque, il réussit à s'emparer du château qui la domine. Un parent du vice-roi, don Hernando de Vega, était accouru avec deux cent cinquante chevaux. Il surprend les Turcs dispersés dans les vignes, en tue près d'une centaine et en prend quatorze. On eut pour la première fois, par ces prisonniers, connaissance des projets du Grand Turc.

D'Agosta, la flotte doubla le cap Passaro, fit une démonstration suivie de peu d'effet sur la tour Puzzallo et se décida enfin à franchir le canal de Malte. La distance entre la Sicile et Malte n'excède pas quinze lieues.

Ce rocher de tuf sur lequel Charles-Quint, après la prise de Rhodes, établit les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem pour qu'ils servissent d'avant-garde à la Chrétienté, était, à cette époque, un îlot sans importance, le plus aride des îlots, nourrissant à grand'peine une population misérable de douze mille habitants environ sur un territoire de vingt lieues de circuit. Les chevaliers n'acceptèrent pas sans quelque hésitation ce don onéreux. Pour les

décider, il fallut joindre à Malte l'île de Goze, moins grande, mais plus fertile, séparée de Malte par un canal qui n'a guère plus de deux milles et demi dans sa plus grande largeur, et dont le petit îlot de Comino occupe le milieu. Goze n'a point de port; Malte, au contraire, possède le plus beau port du monde. Ce port est partagé, par le promontoire sur lequel s'étend aujourd'hui la cité moderne de la Valette, en deux bassins distincts : chaque bassin se présente en outre découpé par des pointes saillantes, découpé en darses profondes qu'on dirait creusées de main d'homme. Au nord du promontoire de la Valette, langue de terre désignée par les historiens contemporains sous la dénomination ambitieuse de mont Sceberras, s'ouvre le bassin de Marsa-Musciet. L'îlot de Jezirah y sépare l'anse du Lazaret de l'anse Sliema. Au sud du mont Sceberras s'enfonce, encore plus loin dans les terres, le grand port, avec la baie Bighi, l'anse Calcara, l'anse de l'Arsenal et l'anse des Français.

Au seizième siècle, la baie Bighi s'appelait le port de la Renelle, — Aranela; — l'anse Calcara était le port du Bourg ou des Anglais; l'anse de l'Arsenal le port des Galères; l'anse des Français le port de la Sangle, ainsi appelé du nom du vaillant

bailli qui venait de prendre une part des plus honorables à la conquête d'Africa.

L'Ordre de Saint-Jean ne se consola jamais de la perte de Rhodes : l'aspect de l'île qu'il tenait de la libéralité intéressée de Charles-Quint n'était pas fait pour adoucir ses regrets. En débarquant à Malte, le 26 octobre de l'année 1530, les chevaliers trouvèrent, au centre de l'île, une place d'assez difficile accès, munie d'une simple enceinte. Les portes seules étaient défendues par des tours. Cette ville, résidence habituelle de l'évêque, avait reçu des pauvres insulaires, qui la considéraient comme leur sauvegarde, le nom de *cité notable.* C'est aujourd'hui la *vieille ville*. Le grand port était défendu par le château Saint-Ange. Au pied du château se pressaient, humbles et effrayées, quelques habitations dont l'ensemble formait le *bourg*. La plus belle maison du bourg ne valait pas une cabane de pêcheurs.

Le 18 juillet 1551, la flotte ottomane arrive devant Malte. Les avertissements n'avaient pas fait défaut au grand maître don Juan d'Omédès : le grand maître s'était obstinément refusé à y ajouter foi. L'émoi fut grand dans l'île ; les chevaliers se conduisirent en gens habitués à ces alertes : un com-

mandeur anglais, le chevalier Upton, se chargea de défendre l'accès du bourg; le commandeur de Guimaraens, chevalier espagnol, se posta en embuscade, avec cent chevaliers et trois cents arquebusiers, sur la langue de terre qui sépare les deux ports. L'extrémité de ce promontoire porte aujourd'hui le fort Saint-Elme : elle était alors dégarnie de toute défense. Sinan y débarque avec quinze cents janissaires. Salih-Reïs et Dragut ont tenu à l'accompagner. De ce point élevé Sinan domine les fortifications du château Saint-Ange. L'aspect de cet ouvrage ne lui semble pas répondre aux renseignements apportés à Constantinople par Dragut. « Ce n'est pas là, dit-il, un ouvrage à enlever du premier assaut : le Sultan a été trompé. — Qui ne risque rien n'a rien, répond hardiment le corsaire; rappelez-vous ce qu'ont fait les Espagnols, quand ils sont venus attaquer Africa. — Qu'ont-ils donc fait? demande avec impatience le capitan-pacha. — Ce qu'ils ont fait? Ils ont combattu et sont morts jusqu'au jour où la place est tombée. »

L'heure n'était pas aux récriminations : Sinan remonte à bord de sa capitane, se fait suivre par quelques galères et s'avance vers le fond du port.

Guimaraens, avec sa troupe couchée à plat ventre, observait les mouvements du capitan-pacha. La capitane se trouve bientôt à portée d'arquebuse. Une salve furieuse éclate et balaye le pont de la galère. La chiourme, déconcertée, laisse échapper les rames : le nerf de bœuf conjure à l'instant la panique. Sinan se replie vers les janissaires. En vain fait-il fouiller le long promontoire; Guimaraens a déjà battu en retraite.

Faudra-t-il donc, pour prendre Malte, marcher d'embuscade en embuscade? Sinan demeure convaincu qu'il a devant lui des forces considérables. Il fait sur-le-champ rembarquer les soldats mis à terre et conduit sa flotte sur un autre point de l'île, dans la baie de Saint-Paul. Le conseil de guerre s'assemble. Quel conseil est jamais tombé d'accord pour rester fidèle au plan le plus simple? Au lieu de s'attaquer aux fortifications derrière lesquelles s'est concentrée la résistance, on décide qu'il vaut mieux pénétrer dans l'intérieur de l'île. Le château Saint-Ange, les ports, resteront aux chevaliers, mais on ramènera dans le Bosphore la population tout entière La guerre n'est jamais à bout d'expédients en ce siècle où tout est butin, les femmes, les enfants, les vieillards. Aujourd'hui, le canon ne sait

s'adresser qu'au canon. Quand vous vous présentez, prêts à vomir la foudre, les dames accourent sur la jetée de Colberg[1] : vous vous retirez devant leurs ombrelles.

Faire le dégât! c'était par excellence le métier des Turcs. « Où le Turc a passé, disait le proverbe, l'herbe ne pousse plus. » Les Turcs! les Turcs! L'île retentit de ce cri de terreur, la campagne est abandonnée; les habitants, éperdus, se pressent en foule dans l'enceinte de la vieille ville. Sinan fait mettre le feu aux villages, incendie les fermes et vient enfin camper devant la cité notable. Il compte bien y ramasser d'un seul coup de filet les nombreux captifs qui seront auprès du Sultan le témoignage irrécusable de sa victoire.

La guerre sans merci a cet avantage qu'elle inspire du courage aux plus faibles. Les chevaliers ne pouvaient déserter la défense du château Saint-Ange. La possession de Malte, leur vie, leur liberté dépendaient de la conservation de cette citadelle. Ils avaient donné aux Maltais des armes, un gouverneur : les Maltais ne devaient plus compter que sur leur désespoir pour se soustraire au sort affreux

[1] Voyez la note 31 à la fin du volume.

qui les menaçait. Les malheureux demandaient cependant du secours, des renforts : après de longues hésitations, on leur envoie six chevaliers français. Ces chevaliers parviennent à se glisser de nuit dans la cité notable. Heureusement, parmi eux se trouve Villegaignon, le Villegaignon qui nous a raconté l'expédition d'Alger. Villegaignon vaut, à lui seul, une armée. Il ne faudra d'ailleurs que tenir pendant quelques jours les Turcs en échec : Sinan n'est pas d'humeur à s'attarder longtemps dans une île si voisine de la Sicile et de Naples. Le spectre de Doria passe souvent dans ses rêves. Hélas! Doria cingle, en ce moment, vers Barcelone. Il y conduit l'infant don Philippe, revenu des Flandres [1].

Averti à temps, Doria eût-il été bien à craindre? Un deuil récent accable l'illustre vieillard. L'épouse qui, suivant toutes les probabilités, devait lui survivre, lui a été ravie par un coup soudain [2]. Sembla-

[1] Philippe débarquait à Barcelone le 12 juillet 1551, investi des pleins pouvoirs de l'Empereur. En dix-neuf jours Doria eut accompli la double traversée de Gênes à Barcelone et de Barcelone à Gênes. Le roi de Bohême, Maximilien, accompagnait le fils de Charles-Quint. Il avait laissé sa femme en Espagne et revenait d'Allemagne, désireux de ramener lui-même dans ses États l'impériale princesse que Charles-Quint lui avait donnée pour épouse. Nous verrons bientôt le prince de Melfi se charger de ce nouveau transport.

[2] Voyez la note 32 à la fin du volume.

bles malheurs ne disposent guère un cœur découragé aux aventures. Sinan pouvait donc, en toute sécurité, s'acharner à la conquête de Malte : il n'en a jamais caressé le dessein. Le capitan-pacha lâche prise aussitôt qu'il croit reconnaître que la place assiégée vient d'être secourue.

Goze lui réservait un meilleur succès. Goze possède un château, mais un château si faible qu'il a souvent été question, dans les conseils de l'Ordre, de le raser. Sinan fait sommer le gouverneur, Galatien de Sessa, de lui rendre la ville. Ce Galatien est-il un héros ou un misérable? Si l'on en croit Sandoval, Galatien se fait tuer sur la brèche; si l'on consulte Vertot, il se cache au fond de son appartement. « Il n'y eut, dit Vertot, dans toute la place, qu'un canonnier anglais qui osa braquer son canon sur les Turcs. Ce brave Anglais fut tué. Après avoir vainement essayé d'obtenir une capitulation honorable, le gouverneur, tremblant, commanda qu'on ouvrît les portes à l'ennemi : ce fut le seul ordre qu'il donna. Les Infidèles se jetèrent aussitôt dans la place pour la piller. Le logis du gouverneur fut le premier en proie à leur avidité. Après en avoir enlevé tous les meubles, ils obligèrent ce lâche commandant à les porter lui-même

sur ses épaules jusque dans leurs vaisseaux. »

En présence de versions si diverses, l'historien pourrait demeurer fort embarrassé. Ne voyez, croyez-moi, dans cet affreux récit emprunté par Vertot à une relation contemporaine, que la preuve manifeste des dissentiments profonds qui agitaient alors l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les chevaliers français et les chevaliers espagnols faillirent maintes fois ensanglanter de leurs querelles personnelles le sol qu'ils s'étaient engagés à défendre contre les Turcs; la trace de leurs divisions se retrouve à chaque pas dans les appréciations des chroniqueurs. Du reste, nous ne le savons que trop, les vilaines histoires apparaissent toujours, comme les champignons sur le fumier, après la défaite. La victoire, au contraire, ne connaît que des héros.

Le château pris, il ne restait plus à Sinan qu'à faire embarquer ses captifs. Il en rassembla sur ce seul îlot, au dire de Sandoval, plus de six mille. Dragut avait à venger sur les habitants de Goze la mort d'un de ses frères, tué dans une descente, quelques années auparavant. Il fit couper les arbres et brûler la ville.

CHAPITRE XI

PRISE DE TRIPOLI PAR LES MUSULMANS.

Des captifs, du butin, c'était déjà beaucoup pour assurer à Sinan une rentrée triomphale à Constantinople; il lui fallait cependant des combats plus sérieux pour oser prétendre aux récompenses que Soliman le Grand réservait à ses généraux victorieux. Sinan n'avait pu enlever Malte aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il résolut de leur enlever au moins Tripoli. Les chevaliers, on doit s'en souvenir, n'acceptèrent jamais l'occupation de cette place que comme un fardeau. L'Ordre eût épuisé ses ressources à en compléter les défenses : Charles-Quint le savait, et cependant ses embarras étaient tels qu'il demeurait sourd à toutes les observations du grand maître. Tripoli attendait donc l'attaque inévitable avec ses remparts en ruine, confiés à la garde de quelques chevaliers invalides ou convalescents.

De Malte à Tripoli la distance est de soixante-quatre lieues environ et la route le sud-sud-ouest à peu près. La traversée, avec un bon vent, peut s'accomplir en moins de trente heures. Sinan-Pacha vint atterrir à dix ou douze milles à l'est de Tripoli, au Ras-Tadjoura. Sur cette partie de la côte s'était formé un petit État, dépendant du prince de Kairouan et gouverné par un aga turc. Sinan y prit langue, s'y assura les services d'un corps de cavalerie et envoya un Arabe à cheval planter au bord du fossé de Tripoli une lance, au fer de laquelle était attachée la sommation que le commandant de la flotte ottomane adressait au gouverneur, Gaspard de Villiers, chevalier de la langue d'Auvergne, maréchal de l'Ordre. « Rendez-vous à la miséricorde du Grand Seigneur, disait Sinan, ou je vous ferai tous passer au fil de l'épée. » Le maréchal répliqua aussi brièvement : « La garde de Tripoli m'a été confiée; je défendrai cette ville jusqu'à la mort. » Fière réponse, à coup sûr, pour le gouverneur d'une ville qui ne possédait d'autre garnison que deux cents soldats calabrais et deux cents Maures.

Après cet échange de notes, il ne restait plus au capitan-pacha qu'à se mettre en mesure de

réaliser ses menaces. Sinan tira de ses galères six mille hommes, quarante pièces d'artillerie, et descendit de sa personne à terre. On disait, à cette époque, en parlant des rameurs, « fort comme un Turc » ; sur le champ de bataille, on pouvait dire, avec non moins de raison, « brave comme un Turc ». Le seizième siècle n'a pas connu de plus vaillants soldats. Sinan, incliné à la faiblesse et à l'indécision dans le conseil, retrouvait tous ses avantages dès qu'il sortait le sabre du fourreau. Il fait, sans plus tarder, ouvrir la tranchée, et dresse ses batteries contre la plus grosse des tours. La tour riposte vigoureusement; les murailles ne bronchent pas. Pressé par la saison, Sinan commençait à s'inquiéter. Sur ces entrefaites apparaissent, venant à pleines voiles du nord, deux galères et un brigantin. Ces galères portent l'ambassadeur du roi Henri II et sa suite : Gabriel de Luitz, baron d'Aramon, arrive de Malte. Parti de Marseille pour Constantinople, d'Aramon a trouvé Malte sur sa route; il y a relâché. Le grand maître venait précisément d'apprendre le danger que courait Tripoli. Il s'empresse de réclamer les bons offices d'un ambassadeur qu'il sait en grand crédit auprès de la Sublime Porte. D'Aramon n'hésite pas à promettre son

intervention. Il accourt devant Tripoli, désireux, pour l'honneur de son Roi, non moins que pour le sien, de dégager sa parole. Tâche ingrate que celle qui consiste à servir d'intermédiaire à deux ennemis acharnés! D'Aramon s'y emploie pourtant de son mieux, n'épargne ni son temps ni son éloquence; appuie ses arguments des présents les plus généreux : Sinan-Pacha lui montre les ordres signés de la main même du Grand Seigneur. Soliman a prescrit à son capitan-pacha de chasser, coûte que coûte, les chevaliers de Tripoli. Semblables instructions n'admettent pas de commentaires : Sinan sent déjà sa tête branler sur ses épaules.

Les négociations se poursuivent; les batteries turques continuent de dépenser en pure perte leur poudre et leurs boulets. Persévérez toujours; c'est souvent le dernier boulet, — on l'a bien vu en 1837 à Constantine, — qui prend la place. Un transfuge, né à Cavaillon, en Provence, devient l'instrument indigne de la protection du Prophète. Ce Chrétien, ce Français, traître à sa foi et à sa patrie, a l'audace de se laisser glisser de nuit dans le fossé et de venir révéler à Sinan-Pacha les points faibles de l'enceinte. On attaquait le boulevard Saint-Jacques, terrassé en dedans : qu'on dirigeât le feu contre

les tours de Santiago et de Santa-Barbara, remparts sans ciment, composés de pierres sèches, on verrait bientôt un large chemin s'ouvrir dans la muraille. Le conseil est suivi : en quelques heures le canon a fait son œuvre. Le mal, cependant, était encore réparable; il suffisait d'élever, en arrière du mur écroulé, un rempart de terre. Les soldats, découragés, se refusent obstinément au travail; le bâton même est impuissant à leur donner du cœur. Ils se couchent à plat ventre et se laissent assommer. Ni prières ni mauvais traitements ne les décideront à reprendre la pioche et la bêche. L'espoir d'une capitulation répandu dans l'air a fait évanouir toute idée de résistance. « Place qui entre en pourparlers avec l'ennemi, dit le proverbe, est place à moitié rendue. »

Le gouverneur de Tripoli réunit le conseil de guerre : les ouvertures de Sinan-Pacha ne doivent pas, tel est l'avis à peu près unanime du conseil, être repoussées plus longtemps. Les chevaliers se flattaient d'obtenir le traitement accordé par le sultan Soliman aux défenseurs de Rhodes : ils demandaient qu'on garantît à la garnison et à tous les habitants la vie sauve, qu'on respectât leurs biens et leur liberté, qu'on leur fournît même des vaisseaux

pour les transporter à Malte ou en Sicile. Sinan-Pacha ne se montrait pas éloigné de souscrire à des exigences que n'autorisait guère cependant la situation délabrée des murs de Tripoli. « Il voulait seulement, disait-il, en conférer directement avec le gouverneur. » Le 14 août 1551, Gaspard de Villiers consentit à sortir de la ville. Quand Sinan-Pacha l'eut en son pouvoir, il changea subitement de ton. « Chiens de Chrétiens, s'écrie-t-il, le visage enflammé de colère, le Grand Seigneur, il y a vingt-huit ans, vous accorda la vie sous la promesse que vous cesseriez vos pirateries et que vous respecteriez à l'avenir son pavillon : comment avez-vous tenu cet engagement? Vous n'avez pas été plutôt établis à Malte que vous avez repris votre métier de pirates ! »

Dans la ville, on croyait la capitulation signée : le capitan-pacha se garde bien de dissiper cette erreur. Quand les portes lui ont été livrées, quand les chevaliers ont déposé les armes, il ne craint plus de donner un libre cours à ses ressentiments. La cavalerie de Mourad-Aga, sur son ordre, enveloppe les malheureux qui se sont imprudemment fiés à sa parole. On charge les chevaliers de fers, on dépouille les habitants de leurs vêtements. Des

escouades de Turcs les poussent comme un troupeau vers les embarcations qui les attendent pour les conduire à bord des galères. Les Turcs se trouvèrent ainsi maîtres de la ville et du château de Tripoli le 16 août 1551, quarante et un ans après la conquête qui en avait été faite par Pierre de Navarre.

D'Aramon s'indignait : il suppliait, menaçait, invoquait le nom de son maître, prenait le ciel à témoin des encouragements que le capitan-pacha lui donnait lorsqu'il croyait encore avoir besoin de son entremise : Sinan demeura inflexible. S'il consentit, sur les instances réitérées de d'Aramon, à relâcher quelques-uns de ses prisonniers, il voulut du moins mettre des limites à cette faveur : la liberté ne fut rendue qu'aux seuls chevaliers français. O finesse orientale ! Pouvait-on plus adroitement jeter un nouveau germe de discorde au sein de cet Ordre de Malte si profondément divisé [1] ?

Malgré la terreur respectueuse qu'inspiraient les moindres ordres du Sultan, la flotte ottomane n'était pas non plus tout à fait exempte de ces rivalités et de ces soupçons qui président presque toujours

[1] Voyez la note 33 à la fin du volume.

aux entreprises humaines. Dragut prétendait avoir des droits incontestables à la possession de la ville conquise : Sinan-Pacha donna Tripoli à Mourad-Aga, « en payement, alléguait-il, des vivres que le seigneur de Tadjoura lui avait fournis pendant le siége ». Mourad prêta serment sur le Coran de rendre fidèlement la ville au Grand Seigneur, aussitôt qu'il en serait requis par le Sultan ou par ses officiers.

Sur cette assurance, Sinan-Pacha se sépare de Dragut : il le laisse à ses mécontentements, à ses propres forces, et fait route pour Constantinople.

CHAPITRE XII

ANDRÉ DORIA ET LÉON STROZZI.

Plus de la moitié des pages consacrées à l'histoire de Charles-Quint par le savant évêque de Pampelune sont remplies du récit des expéditions espagnoles contre les Barbaresques. L'Espagne était depuis trop peu de temps en possession de son indépendance reconquise, pour avoir vis-à-vis de l'Islamisme les faiblesses qui semblaient ne pas même coûter un remords aux rois de France. Le catholicisme l'avait faite; elle restait, en dépit des fréquents démêlés de ses souverains avec le Pape, catholique jusqu'au fond du cœur. Les Turcs, les luthériens lui étaient également odieux. L'unité de croyances qu'elle tendait à établir devenait un puissant moyen d'influence sur le monde, et jamais, il faut bien le dire, monarque n'usa de ce levier avec plus d'habileté que Charles-Quint. La victoire de Mühlberg venait de désarmer l'Allemagne; la mort

de François I[er] et celle de Henri VIII livraient la France et l'Angleterre à des mains inexpérimentées; un Pape hostile trouvait pour successeur, dans la personne de Jules III, un Pontife entièrement dévoué à la cause impériale. Libre de tout souci sur le continent, Charles-Quint allait pouvoir enfin tourner ses armes contre le seul ennemi qui menaçât encore ses États héréditaires. Tout à coup il apprend que, par un traité secret signé le 5 octobre 1551, le roi de France Henri II est à la veille de se déclarer le champion de l'indépendance germanique. Il va falloir reprendre le heaume et la cuirasse : quelle triste nécessité pour un empereur goutteux !

Nos souverains ont quelquefois donné un singulier spectacle à l'Europe. Au mois de mai 1552, le Roi Très-Chrétien s'approprie, en les modifiant à peine, l'emblème et la devise des meurtriers de César[1]. Pendant ce temps, son ambassadeur, M. d'Aramon, s'en va dans le Bosphore convier le Grand Turc à mettre sa flotte au service de la liberté italienne. La politique ne voit jamais que le besoin

[1] Le bonnet de la liberté entre deux glaives, surmonté du mot *Libertas*, avec cette devise : *Vindex Italicæ et Germanicæ libertatis*, 1552. Voyez à ce sujet l'excellente étude de M. Charles Robert, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

du jour. Henri II n'était pas plus prévoyant que Louis XVI; il sacrifiait les intérêts permanents de la royauté au désir de donner à la France la satisfaction d'une revanche. C'est un jeu dangereux que l'abandon des principes; les rois s'y livrent souvent, et malheureusement ils ne sont pas les seuls à en porter la peine.

Le 26 septembre 1551, l'Empereur fait proclamer à Bruxelles la guerre contre la France, « guerre à feu et à sang ». Les hostilités éclatent presque aussitôt; elles éclatent à la fois en Allemagne, en Lorraine, dans les Trois-Évêchés. Du Nord, elles ne tarderont pas à gagner le Midi. La fortune, suivant l'amère expression de Charles-Quint, montra, en cette occasion comme en tant d'autres, « qu'elle aimait mieux jeune roi que vieil empereur ». Toul, Metz et Verdun restèrent à la France.

L'Ordre de Malte donnait, vers le début du siècle, à Louis XII et à François Ier un vaillant amiral, Prégent de Bidoux; Henri II rencontra dans le prieur de Capoue, Léon Strozzi, un général non moins valeureux pour commander ses galères. Les Strozzi et les Médicis avaient, au temps du pape Clément VII, ensanglanté Florence de leurs querelles. Philippe

Strozzi, tombé, après la déroute de ses partisans, au pouvoir de Cosme de Médicis, se tua, en l'année 1538, dans sa prison[1]. Il léguait, en mourant, le soin de le venger à ses fils. L'empereur Charles-Quint favorisait très-ouvertement les Médicis; les Strozzi s'attachèrent à la France. L'aîné, Pierre Strozzi, conquit, en nous servant, le bâton de maréchal; le second, Léon Strozzi, y gagna, au mois de juin 1547, le commandement des galères royales.

Les Strozzi étaient les propres neveux du pape Clément VII. Léon tenait de la bienveillance active du Souverain Pontife la dignité fort enviée de prieur de Capoue. Revêtu de l'habit des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il fit ses premières armes sous les ordres d'André Doria et finit par remplacer le fameux baron de la Garde, quand cet illustre parvenu provoqua, par un zèle excessif, le mécontentement de François Ier[2]. Léon Strozzi pouvait, sous tous les rapports, marcher de pair avec

[1] Voyez la note 34 à la fin du volume.

[2] « Par ses services, nous raconte Brantôme, ce capitaine Poulin fit si bien que son Roi le fit général de ses galères (le 23 avril 1544). Mais s'étant un peu trop comporté rigoureusement, en Provence, contre les hérétiques de Mérindol et de Cabrières (au mois d'août 1545), — car il haïssait mortellement ces gens-là, — il encourut la male grâce de son Roi, et en garda la prison l'espace de trois ans. »

Polain de la Garde. La paix n'était pas encore rompue qu'il sortait de Marseille à la tête de ses galères pour se joindre aux galiotes de Dragut. Onze hourques flamandes se rendaient sans méfiance en Espagne : Strozzi les attaque et s'en empare; dans les parages de Barcelone, il surprend une galère espagnole. Déjà riche de captifs et de butin, avant même que la guerre soit déclarée, il se trouve, une fois sa jonction avec Dragut accomplie, le maître incontesté de la Méditerranée.

Le roi de Bohême, Maximilien, venu en Espagne avec le prince Philippe, pour en ramener sa femme la princesse Marie, une des filles de l'Empereur, attendait avec impatience à Barcelone l'occasion de rentrer dans ses États. Pour passer d'Espagne en Bohême, la route de France se trouvant fermée, il n'existait pas d'autre chemin que la mer. Doria fut invité à remplir de nouveau le périlleux office d'escorter un prince de la maison impériale, de Barcelone à Gênes. *Gano bien el pan que como,* — Je gagne bien le pain que je mange, — eût pu dire ce vigoureux vieillard de quatre-vingt-six ans. Doria ne disposait, en ce moment, que de vingt galères : il part néanmoins à l'heure dite. La traversée de Gênes à Barcelone eut lieu

sans incident. Le plus difficile restait à faire : il fallait revenir d'Espagne en Italie ; il fallait passer devant Marseille avec des passagers dont la rançon ne se fût probablement payée qu'au prix d'une province. Doria hésita quelque temps à courir pareille aventure. Les instances du prince finirent par l'emporter. L'escadre déploie ses voiles : une rumeur inquiétante la fait subitement virer de bord. Rentré à Barcelone, Doria y augmente ses forces de trois galères, embarque sur ses vaisseaux autant de soldats que ces navires en peuvent porter et s'abandonne, plein d'inquiétude toutefois, au caprice du sort.

Marseille était dépassée, le port de Toulon allait l'être, quand vingt-quatre galères ennemies apparurent : le prieur de Capoue sortait des îles d'Hyères. Doria prit chasse à l'instant. Pouvait-il exposer aux hasards d'un combat le Roi et la princesse confiés à sa garde? La poursuite fut vive, opiniâtre; elle se prolongea jusqu'aux abords de Gênes. Les chiourmes du vieux Doria ne démentirent pas en ce jour leur réputation ; elles sauvèrent, par l'incomparable énergie de leur vogue, le gendre et la fille de l'Empereur. Le palais Doria reçut ces illustres hôtes : l'amiral ne négligea rien pour leur faire oublier les émotions du voyage.

« Les princes, nous apprend Sandoval, prirent, en quittant Gênes, la route de Trente pour se rendre à Augsbourg, où les attendait Charles-Quint. Ils emmenaient avec eux un superbe éléphant, présent du roi don Juan de Portugal. » Que de choses ont changé depuis trois cents ans! Ce n'est pas aujourd'hui l'éléphant qui nous étonnerait; ce serait un couple princier voyageant avec sa ménagerie. « Lorsqu'à la fin du huitième siècle, nous apprend M. le comte de Mas Latrie, le calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, offrit à l'empereur Charlemagne un éléphant, cet éléphant fut conduit par les voies de terre jusque dans le Magreb (au port de Mehdiyé probablement), où on l'embarqua pour Porto-Venere. » L'éléphant du roi don Juan de Portugal n'est donc pas le premier qui ait traversé les Alpes Rhétiques.

CHAPITRE XIII

COMBAT DES ÎLES DE PONCE.

Tout arrive en ce monde : on a vu les cortès espagnoles déférer la couronne d'Espagne à un prince italien. Qu'en aurait dit don Pedro de Toledo, s'il eût, comme le Fabricius de Jean-Jacques Rousseau, été « pour son malheur rappelé à la vie » ? Le vice-roi de Naples apporte dans le gouvernement dont la confiance de son souverain l'a investi toute la hauteur de sa race accrue de l'opiniâtre fermeté de son caractère. Déjà, en l'année 1547, il a poussé, par son administration soupçonneuse et intolérante, les Napolitains à la révolte. Le sang a coulé. Naples s'est soumise; mais le feu de la sédition continue à couver sous la cendre. Qu'une flotte française apparaisse sur la côte, elle trouvera une population toute prête à se soulever.

Henri II n'a pas de forces navales suffisantes pour se permettre de les opposer à la flotte de

Doria, le jour où cette flotte se sera grossie des contingents de la Catalogne et de la Sicile. L'appui même de Dragut ne rétablirait pas l'équilibre; seule la flotte ottomane peut, en se montrant de nouveau dans ces parages, faire rentrer les galères génoises, les galères siciliennes et espagnoles au port. Pour obtenir l'intervention toute-puissante des vaisseaux du Sultan, d'Aramon prodigue, à Constantinople, les démarches, les sollicitations, les présents. Tout est prêt en Italie pour une insurrection générale. Le jour où la flotte de Sinan arrivera devant Naples, elle y trouvera une armée de vingt mille hommes, — fantassins et cavaliers : — cette armée n'attend qu'un signal pour marcher sur la ville. A sa tête viendra prendre place le représentant autorisé d'une noblesse mécontente, don Ferdinand de San Severino, prince de Salerne. Les persécutions du vice-roi ont contraint le prince à se réfugier en France. San Severino s'est donné à Henri II; il n'hésitera pas davantage à seconder les armes du Grand Seigneur[1].

Soliman cependant hésite : la campagne entreprise en 1543 par Barberousse ne lui a laissé que

[1] Voyez la note 35 à la fin du volume.

de médiocres souvenirs. « Le roi de France, ne cesse-t-il de répéter, ne tient jamais ses engagements. » Soliman ne put toutefois résister aux instances de ses vizirs; les libéralités de d'Aramon ont triomphé des derniers scrupules de la Sublime Porte. La flotte va donc partir, à la condition toutefois que « tous les prisonniers, le butin, les vaisseaux, l'artillerie qu'on prendra appartiendront sans partage au Sultan ».

La flotte, commandée par Sinan-Pacha, se compose de cent trois galères, de quatre galiotes et de deux mahones chargées de munitions. La flotte de Strozzi la rejoindra aussitôt que la mer sera libre. Dès à présent, pour bien marquer l'alliance des deux souverains, les trois galères amenées par d'Aramon vont se ranger sous le pavillon du capitan-pacha. Aux premiers jours du mois de juillet, en l'année 1552, les vaisseaux ottomans mouillent sous les murs de Reggio. La malheureuse ville était habituée à ces visites; l'ennemi la trouvait généralement déserte, ce qui ne l'empêchait pas de la piller et de l'incendier. Pendant que la flotte de Sinan remplit ses barils d'eau et répand, par sa seule présence, l'inquiétude dans la pauvre Calabre, Dragut, détaché avec douze galères, s'oc-

cupe de ravager les environs de Messine. Il ne faut demander aux gens que ce qu'ils savent faire : interdire à des Turcs le pillage et la dévastation, c'est déconcerter, de la façon la plus désobligeante, leur ardeur. Les Français qui accompagnent Sinan-Pacha doivent en prendre leur parti; les remontrances n'auraient d'autre effet que de porter atteinte à l'union nécessaire.

L'épouvante fut grande à Naples quand on y apprit le passage de la flotte ottomane dans le détroit de Messine. L'apparition d'une telle force navale à l'entrée du golfe, sa station prolongée au mouillage de l'île Procita vinrent porter l'effroi à son comble. Le vice-roi, néanmoins, ne s'émut pas outre mesure; il garda son sang-froid et sut pourvoir, avec une remarquable énergie, à toutes les exigences de cette conjoncture critique : son fils, don Garcia de Toledo, est chargé de surveiller, à la tête de la cavalerie, les points favorables à un débarquement; dix galères sont expédiées, sous la conduite de don Béranger de Requesens, vers la baie de Pouzzoles : elles ont ordre de refouler les vedettes de Sinan-Pacha. Le vice-roi fait en même temps demander des renforts dans la haute Italie. Douze jours se passent; les Turcs ne sont point sortis de leur inac-

tion. Ils attendent le prieur de Capoue et le prince de Salerne. Rien ne paraît. Le nombre des malades cependant augmente. Sinan renouvelle à bon droit les plaintes de Barberousse : comme son prédécesseur, il accuse le roi de France de mauvaise foi, taxe sa conduite de perfidie. D'Aramon eut besoin de toute son éloquence, de toutes les séductions dont il savait si adroitement user, pour calmer la juste irritation du capitan-pacha. « Pourquoi Strozzi, observe cet habile diplomate, se fait-il attendre? Parce que Doria sans doute lui barre le chemin. Portez-vous à la rencontre de la flotte française, dégagez le passage, vous verrez sur-le-champ arriver Strozzi, arriver le prince de Salerne. Toute la province de Naples va courir aux armes. »

Dans les opérations navales, il est une considération dont il est impossible de ne pas tenir compte : quelle flotte n'a jamais eu besoin de renouveler son eau et ses vivres? Les galères n'embarquaient que pour quinze jours d'eau. A moins de se décider à occuper en force une des aiguades du golfe, Sinan-Pacha n'avait d'autre parti à prendre que celui qui lui était conseillé par d'Aramon. Il leva l'ancre et, serrant de près la côte d'Italie, se dirigea lentement vers le nord.

Le pape Jules III, élu par le Sacré Collége le 22 février 1550, n'avait sans doute pas oublié à ce point les traditions de la chaire de saint Pierre qu'il pût saluer avec un bien grand enthousiasme l'apparition d'une flotte ottomane dans les eaux italiennes; mais Jules III soutenait la cause d'Octave Farnèse, et Charles-Quint, dans son ambitieux souci de la grandeur espagnole, oubliait qu'Octave était son gendre : il voulait dépouiller ce prince italien de ses États. Octave Farnèse n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras du roi de France; il y entraîna son protecteur. Il était difficile, en ce moment, d'être l'ami des Français, sans le devenir un peu des Turcs. Sinan-Pacha mouille à Terracine, à Ostia; il est ravitaillé par les soins des cardinaux romains et français. A Ostia, Sinan apprend qu'André Doria est parti de Gênes avec trente-neuf galères, qu'il va prendre à la Spezzia deux mille Allemands destinés à renforcer la garnison de Naples. On doit s'attendre à le voir apparaître d'un instant à l'autre.

Sinan-Pacha possédait dans Dragut non-seulement un incomparable capitaine d'avant-garde, un précieux conseiller dans les circonstances difficiles, mais, de plus, un pilote à nul autre pareil, un

pratique à qui toutes ces mers d'Italie, de Sicile, d'Espagne, de Barbarie étaient depuis longtemps familières. Du détroit de Gibraltar aux rivages de la Morée, il n'existait guère de rade, de port, de crique, qui n'eût été visité par Dragut au cours de ses campagnes. Les îles de Ponce et de Palmerola laissent, entre la côte napolitaine et le groupe de rochers presque déserts dont elles font partie, un canal large de quarante milles environ. Ce passage est la route généralement suivie par les navires qui se rendent de Gênes à Naples. Dragut conseille au capitan-pacha de s'y embusquer.

L'île de Ponce offre un assez bon mouillage à des navires d'un faible tirant d'eau. Sinan y espalme une partie de ses galères, distribue les autres entre les divers îlots du groupe. Il couvre en outre l'île de Palmerola de ses vigies. La seule chose que Sinan puisse craindre, c'est que Doria ne franchisse le canal pendant la nuit et n'échappe ainsi aux yeux qui le guettent.

Doria, en effet, s'avançait pas à pas, toujours prudent, sur ses gardes toujours, aux abords de Naples comme jadis aux abords de Coron. Il se fait éclairer à grande distance, prend souvent langue à terre et ne quitte le mouillage qu'après s'être assuré

que la route est libre. A Ostia, il obtient pour la première fois des nouvelles certaines de l'ennemi. La flotte ottomane s'est éloignée dans la direction des îles : à partir de ce moment, on a perdu sa trace. Sur cet avis, le conseil s'assemble et délibère. Le commandant des galères espagnoles, don Juan de Mendoza, les lieutenants du prince de Melfi, Antonio Doria, Marco Centurione, quelques autres capitaines encore, sont invités à exprimer librement leur opinion. « Ne vaudrait-il pas mieux demeurer à Ostia jusqu'au jour où l'on aura la pleine assurance de la retraite définitive des Turcs? » Doria ne reculerait même pas devant la perspective d'aller chercher un refuge en Sardaigne, à plus de soixante-dix lieues de Naples. Telle est la double question que son anxiété se pose. La présence d'une flotte supérieure à la mer est bien faite, avouons-le, pour troubler un commandant en chef. On ne saurait trop rappeler à ce sujet le sentiment de Tourville. L'illustre amiral n'admettait pas qu'on pût, sans la plus grave imprudence, s'exposer aux hasards d'une rencontre inégale. On ne l'écouta pas, et nous eûmes la bataille de la Hougue.

Le conseil était fort perplexe. On n'avait cependant qu'une quarantaine de lieues à parcourir :

cette distance franchie, la flotte se trouvait abritée sous le canon de Naples. N'oublions pas qu'il s'agissait d'un royaume à sauver. Après de longues discussions, c'est le parti le plus hardi qui prévaut. On décide que la flotte appareillera sur l'heure et fera route directement vers l'entrée du golfe. « Qu'on se tienne seulement, observe don Juan de Mendoza, tout à fait à l'écart des îles, la traversée, secondée par un vent favorable, s'accomplira très-probablement sans encombre. »

La recommandation est sage; l'approche des îles constituerait certainement un péril : les archipels se prêtent merveilleusement à la guerre d'embuscades. Comment donc expliquer que la flotte, au lieu de continuer à raser la terre ferme, ait pris soudain le milieu du canal? Quelle malfaisante influence en doit-on accuser? La brume égara-t-elle les pilotes? Privés de la vue de la côte, ces guides malavisés calculèrent-ils mal leur route? Les boussoles manquaient-elles à bord des vaisseaux? Doria se laissa-t-il convaincre que ses appréhensions étaient chimériques? Nul aujourd'hui n'oserait se charger de répondre. Toujours est-il qu'au coucher du soleil la flotte se trouvait à moins de deux lieues de l'île de Ponce. Pas une

voile en vue : on passe outre. La confiance revient aux plus timorés; ils se raillent eux-mêmes des craintes qu'ils ont conçues et cherchent ainsi à se les faire pardonner. Au milieu de la nuit, le 5 août 1552, la lune se leva. Les Chrétiens aperçurent alors derrière eux douze galères. Ces bâtiments donnaient la chasse à la *Granada*, galère espagnole qui s'est malheureusement laissé arriérer. Les craintes qu'exprimaient des conseillers prudents se sont réalisées : don Juan de Mendoza se voit entouré par les Turcs. Malgré les signaux de la capitane, il tire au large avec ses galères. Cette première séparation fut le commencement du désordre. Doria, de son côté, renonçait à gagner Naples : suivi de ses fidèles Génois, il faisait route à force de voiles et de rames vers la Sardaigne. Les douze galères ennemies commandées par Dragut s'attachent à la poursuite de Mendoza. Dans la nuit même, elles prirent deux galères espagnoles, quatre autres galères le lendemain matin. Dragut avait abordé une septième galère, *la Santa Barbara*. Le combat ne finissait pas ; l'issue en restait douteuse : deux galères françaises survinrent ; les Espagnols durent céder au nombre.

Douloureux et fatal échec! Déroute honteuse et

grosse de conséquences! Avec quel éclat s'affirmait en ce jour la prépondérance, si redoutable déjà, de la marine ottomane! Sur les sept galères capturées périt maint officier dont les guerres d'Italie avaient illustré le nom. Les soldats allemands montrèrent une grande valeur : devait-on moins attendre de ces vieux lansquenets? Ils ne purent cependant que retarder de quelques instants le triomphe de Dragut. La victoire des Turcs fut complète. Doria humilié, maudissant le jour où il rendit la liberté au captif de Giannettino, n'échappa que grâce à la légèreté de ses galères. Pour comble de malheur, le sort voulut qu'on eût embarqué sur les sept vaisseaux tombés aux mains de Dragut la majeure partie de l'argent destiné à la solde de la garnison de Naples. Outre la gloire, les Turcs emportaient de ce champ de bataille des dépouilles opimes qui n'étaient certes pas à dédaigner : les mines du nouveau monde ne semblaient livrer leurs richesses souterraines que pour eux.

Les Turcs touchaient pourtant au terme de leur campagne : les vivres étaient épuisés, les chiourmes considérablement affaiblies. En dépit des instances de l'ambassadeur de Henri II, ils refusèrent d'aller, à l'exemple de Barberousse,

hiverner au port de Toulon. Par un dernier acte de condescendance, Sinan-Pacha consentit, avant de se diriger vers le Bosphore, à ramener sa flotte victorieuse à Procita. Il espérait peu de cette démonstration. Les Napolitains, en effet, contenus par la main vigoureuse de Toledo, ne bougèrent point. Sérieusement désabusé cette fois, Sinan leva le fer et hissa les antennes. Pendant quelques heures encore il fit halte à Capri. Le phare de Messine le vit dès le lendemain défiler à pleines voiles entre la Calabre et la Sicile.

Sinan quittait à peine le golfe de Naples que vingt galères françaises escortant le prince de Salerne y arrivaient. Quels fâcheux incidents purent donc arrêter si longtemps le départ de cette escadre promise au capitan-pacha? De quelles complications secrètes ou avérées provint un retard regrettable sous tous les rapports? Le prieur de Capoue, Léon Strozzi, irrité des mauvais offices du connétable de Montmorency, son ennemi personnel, venait, comme Doria, d'abandonner le service de la France[1]. Il fallait le remplacer : le baron Polain de la Garde, relevé de sa défaveur, absous le 13 fé-

[1] Voyez la note 36 à la fin du volume.

vrier 1551, par arrêt du Parlement, de sa participation aux massacres de Cabrières et de Mérindol, reprit le commandement des galères de Henri II. On peut juger du désespoir du prince de Salerne, quand il apprit à Procita la retraite des vaisseaux de Soliman. Acharné à sa vengeance, prêt à tout pour assouvir la haine dont il était animé contre le vice-roi, San Severino se mit sur-le-champ à la poursuite de la flotte ottomane. Qu'il l'atteignît seulement; il comptait sur son éloquence, sur les riches présents qu'il apportait, pour la ramener. S'il ne réussit pas à l'atteindre, il entra du moins peu de temps après elle dans le port de Constantinople. L'escadre française alla hiverner à Chio.

Le prince sollicitait une audience du Sultan : l'audience fut accordée. Que pouvait demander ce proscrit? Le secours de la flotte ottomane. Que pouvait-il promettre? Le soulèvement de Naples. Il était plus que jamais permis au Sultan d'hésiter : les Chrétiens l'avaient si souvent trompé! San Severino eut recours aux moyens en usage près de la Sublime Porte. Ses libéralités gagnèrent Roustem-Pacha. Le 1er février 1553, il fut arrêté entre le grand vizir et les délégués du roi de France que

la flotte du Bosphore retournerait sur les côtes d'Italie. Son départ aurait lieu aussitôt que la saison lui permettrait de reprendre la mer.

Retournons maintenant à Doria. L'amiral de Charles-Quint s'était, nous l'avons dit, réfugié en Sardaigne. Il y ravitailla, remit en bon ordre ses vaisseaux et revint à Gênes. De Gênes, il lui fut facile de gagner Naples : la mer, cette fois, ne lui ménageait point de surprises. Pas un vaisseau français, pas un vaisseau ottoman ne disputerait le passage aux vaincus de l'île de Ponce. Le souvenir de cette malencontreuse affaire planait cependant encore sur la flotte impériale : elle apparut dans le golfe de Naples sans pompe et sans allégresse. Jamais la réputation d'un homme de guerre ne résista plus heureusement que celle du libérateur de la patrie génoise à une succession de revers : la protection de Charles-Quint, la reconnaissance de Gênes couvraient tout. Spectacle digne de louanges et fait pour inspirer les plus salutaires réflexions. L'honnêteté politique peut donc trouver aussi sa récompense. L'histoire, néanmoins, a le droit d'apprécier avec plus d'impartialité les événements militaires : elle ratifiera, je crois, la judicieuse remarque de Sandoval : « Doria ne fut pas aussi

heureux dans ses diverses rencontres avec les Turcs qu'il en eut la réputation. »

No fueron las suertes de Andrea Doria tan venturosas con Turcos, como tuvó la fama.

Battre les Turcs, était chose aussi difficile au seizième siècle que battre les Anglais aux jours d'Aboukir et de Trafalgar. C'est contre de tels ennemis que le génie se montre. Brantôme en a fait très-judicieusement la remarque.

CHAPITRE XIV

LA DERNIÈRE CAMPAGNE DE SINAN-PACHA.

En 1553, l'Italie n'était plus italienne; elle était espagnole. Un pays longtemps tourmenté par la guerre civile ne peut être maintenu sous le joug que par une main de fer : l'Espagne avait alors le privilége de produire de ces personnages austères, inflexibles, convaincus de la supériorité de la nation qu'ils représentaient; l'exercice de l'autorité affectait chez eux toute la hauteur de la domination romaine. Don Pedro de Toledo et le duc d'Albe sont restés le type de ces implacables proconsuls. La dureté de Toledo faillit à deux reprises soulever Naples; celle de don Diego de Mendoza finit par détacher Sienne de la cause impériale. Sienne, pourtant, gardait, plus que nulle autre ville de l'Italie, une âme gibeline. Quelle que fût la faction qui s'arrogeât le pouvoir, c'était toujours vers l'Empereur que Sienne tournait ses regards, à l'Em-

pereur qu'elle faisait sa soumission. La guerre de 1552 lui inspira la pensée de se soustraire à une protection dont la tyrannique arrogance mettait à trop forte épreuve le dévouement des partisans les plus invétérés de l'Espagne. Le 26 juillet 1552, des émigrés siennois se présentèrent aux portes de la ville avec une troupe d'environ trois mille hommes; le peuple courut aux armes et chassa la garnison espagnole. Ce premier pas fait, les Siennois ne pouvaient espérer de salut que par l'appui de la France : un traité d'alliance fut signé entre la République, si longtemps rivale de Florence, et le roi Henri II. Les secours demandés ne se firent pas attendre : le 11 août 1552, le marquis de Termes[1], accompagné de plusieurs volontaires français et d'un corps de troupes à la solde de la France, entra dans la place.

A cette nouvelle, don Pedro de Toledo n'écoute que son ardeur : sans se préoccuper de son âge, — il était né en 1484, — sans prendre le temps de consulter sa santé chancelante, il se met en marche au cœur de l'hiver. Le duc de Paliano, Marc-Antoine Colonna, l'a déjà devancé; André Doria est

[1] Voyez la note 37 à la fin du volume.

accouru de Gênes avec sa flotte. La ville se trouve investie par terre et par mer. Un siége de plus ne saurait effrayer une cité habituée de temps immémorial aux assauts. Sienne tient bon; les Espagnols en sont réduits à ravager son territoire. Sur ces entrefaites, don Pedro de Toledo est allé rejoindre ses farouches ancêtres. Il rend son âme à Dieu, au mois de février 1553, dans le palais duçal de Cosme de Médicis, l'époux de sa fille. Don Garcia de Toledo succède au vieux vice-roi de Naples dans ses biens, dans sa charge, dans son commandement. La guerre de postes et d'escarmouches continue : les Espagnols sont parvenus à rassembler de quinze mille à seize mille hommes. Avec cette armée, don Garcia prend Luciniano, Monte-Fellonico, Pienza; il assiége Montalcino. Nouvelle grave et inattendue : le bruit se répand que la flotte ottomane ravage, en ce moment, la côte de Sicile. Ce n'est plus Sienne qu'il s'agit de prendre; c'est à la défense de Naples qu'il faudra peut-être courir. Don Garcia se replie sur-le-champ vers la basse Italie.

Parti de Gallipoli au commencement du mois de mai, avec cent cinquante voiles, dont vingt galères françaises et cinquante vaisseaux corsaires, Sinan est venu atterrir sur les côtes de la Pouille. Il con-

tourne la Calabre, débarque à Catane, à Puzallo, surprend et enlève le château d'Alicata, défendu par trente soldats des compagnies disciplinaires d'Afrique. Sans cesse menacée par les Barbaresques, la Sicile était sur ses gardes. Le gouverneur de Modica, don Guillen de Belvis, réunit deux cents chevaux et près de deux mille fantassins, tend une embuscade à quinze cents hommes que Sinan a laissés fort imprudemment s'engager dans les terres, tue quarante Turcs et est fort étonné de trouver parmi les prisonniers six Français. Ce fut par ces captifs que don Juan de Vega, le vice-roi de la Sicile, fut informé des projets de Soliman et de Henri II.

Le roi de France, pas plus que le Sultan, ne pouvait faire grand fond sur les promesses du prince de Salerne. L'influence de ce mécontent s'était montrée, en l'année 1552, presque nulle; les Strozzi, au contraire, se trouvaient en mesure, surtout depuis l'insurrection de Sienne, de mettre à la disposition des ennemis de Charles-Quint un parti très-considérable, une faction hostile à l'Empereur, par la seule raison que l'Empereur protégeait la domination qui opprimait Florence. Depuis assez longtemps déjà, Henri II songeait à

confier une armée française à Pierre, l'aîné des Strozzi; il faisait même promettre secrètement au prieur de Capoue, retourné à Malte, de tout oublier et de remettre le vaillant chevalier en possession du commandement général de ses galères.

En quittant la Sicile, la flotte combinée de Sinan-Pacha fit d'abord une démonstration, suivie de peu d'effet, sur la côte napolitaine; puis elle se dirigea rapidement vers le canal de Piombino. Elle y arriva trop tard pour surprendre Doria : le prince de Melfi, pendant que don Garcia se repliait sur Naples, ramenait ses galères à Gênes.

Sienne délivrée croit devoir avant tout diminuer le nombre de ses ennemis : sans demander l'aveu des Français ou des Ottomans, elle signe sa paix particulière avec le duc de Florence. Henri II ne pardonnait pas aussi aisément à Cosme de Médicis. Pour entrer en Toscane, pour y introduire les Florentins exilés, il lui fallait une base d'opérations : d'Aramon reçoit l'ordre de presser Sinan-Pacha d'opérer un débarquement sur les côtes de l'île d'Elbe. Le débarquement s'effectue : il a pour conséquence le pillage et l'incendie; il ne donne pas la possession de l'île à la France. La Corse était plus éloignée; de la Corse, toutefois, on pou-

vait encore peser sur l'Italie. La Seigneurie de Gênes exerçait en Corse, depuis l'année 1481, une souveraineté qui ne fut jamais acceptée sans murmure : serait-il donc si difficile d'arracher la Corse aux Génois? San Pietro, né dans cette île à demi sauvage, en l'année 1501, réfugié en France dès sa première jeunesse, élevé par François I[er] et par Henri II aux plus hauts emplois militaires, garantissait le concours de ses compatriotes [1].

Doria eut vent de ce projet. Mieux que tout autre il connaissait l'esprit inconstant des insulaires qu'en l'année 1503 il contribuait à faire rentrer dans le devoir. Sur ses recommandations pressantes, la Seigneurie de Gênes prescrit au gouverneur de la Corse de fortifier à la hâte toutes les villes maritimes, de mettre surtout en état de défense Calvi et Bonifacio. L'ordre arrivait trop tard; la flotte de Sinan-Pacha s'était rapprochée du rivage de Sienne, y avait embarqué trois mille hommes commandés par le marquis de Termes et tombait à l'improviste sur Bastia. La ville se rendit sans résistance. De Bastia la flotte se dirigea sur Calvi. Dans cette place se trouvaient, par le

[1] Voyez la note 38 à la fin du volume.

plus grand des hasards, trois compagnies de soldats espagnols. Ces soldats se rendaient de Barcelone en Italie : le commandant génois requit leurs services. Grâce à eux, Calvi put repousser l'attaque des Turcs et des Français. Tous les efforts des alliés se portèrent alors sur Bonifacio.

Qui a vu la ville de Bonifacio, qui a pu seulement contempler, en traversant le détroit, cette position à l'aspect imprenable, ne s'étonnera guère du découragement qui saisit les Turcs quand ils reconnurent, après quelques jours de siége, qu'ils usaient leurs munitions en pure perte. Ils songeaient à se retirer : d'Aramon leur promit dix mille ducats et l'artillerie de la place, s'ils voulaient lui laisser le temps de gagner par ses émissaires la garnison. Entre Génois et Corses l'accord n'était pas tellement intime qu'avec un peu d'adresse et beaucoup d'argent il n'y eût grande chance de réussir.

Antonio de Caneto commandait la milice qu'on avait jugée suffisante pour garder ce plateau réputé à bon droit inexpugnable. Un gentilhomme corse, Diego Santo, mit à profit d'anciennes relations d'amitié pour entamer avec le gouverneur, bloqué et privé de tout espoir de secours, une corres-

pondance secrète. Chaque jour il lui représente le danger auquel il s'expose s'il laisse par son obstination réduire Bonifacio aux dernières extrémités. Les Turcs n'épargneront personne; plus généreux sans doute, les Français essayeront vainement d'intervenir. Antonio de Caneto finit par se rendre à ces instigations. On lui faisait un pont d'or : il ouvrit des portes que jamais l'ennemi ne serait parvenu à forcer.

Sinan et Dragut n'attendaient que ce moment pour reprendre la route de Constantinople. Aucune instance ne put les retenir; la saison, fort avancée déjà, leur inspirait de trop sérieuses inquiétudes pour le retour. Jusqu'à la dernière heure il fallut néanmoins subir les exigences de ces alliés funestes. D'Aramon leur livra toute l'artillerie conquise et leur fit payer, pour premier à-compte, quatre mille ducats en beaux écus sonnants. Six mille ducats, prétendaient-ils, étaient encore dus : n'ayant plus d'argent, les Français donnèrent des otages.

La dépense de l'armement avait été considérable, le profit médiocre : Sinan-Pacha, rentré dans le Bosphore, ne vit ni sa faveur ni ses honneurs s'accroître. La disgrâce, accident si commun

en Orient, venait d'atteindre son grand protecteur Roustem-Pacha. Sinan mourut à propos, comme savent mourir dans l'Empire ottoman les serviteurs devenus incommodes. On l'enterra dans le cimetière de Scutari, et un poëte écrivit son épitaphe :

« Le destin finit par livrer le corps à la dissolution, ce corps fût-il celui de Noé le pilote.

« Quand le monstrueux Léviathan que nous appelons la mort desserre ses mâchoires, d'une seule aspiration il engloutirait l'Océan. Pour ses amis, Sinan était un autre Joseph ; ses ennemis le redoutaient comme un dard.

« Offrons au ciel une prière pour Sinan : que Dieu réjouisse son âme !

« L'esprit invisible nous a révélé le moment de sa mort. Le capitan-pacha est entré dans la miséricorde divine. »

CHAPITRE XV

LA GUERRE DE SIENNE ET LA GUERRE DE CORSE.

Les Français restaient seuls en Corse; la marine espagnole allait reprendre l'avantage. Attiré par les lettres de Pierre Strozzi, qui le pressait de saisir l'occasion de venger la mort de leur père, soupçonné par le nouveau grand maître Claude de la Sangle, successeur de Jean d'Omédès, d'avoir trempé dans un odieux complot, le prieur de Capoue, dont la situation était devenue insupportable à Malte, n'hésitait pas, en ce moment critique, à reparaître sur les côtes de Toscane avec trois galères, sa propriété privée. Un corps d'infanterie française se porte à sa rencontre; Strozzi débarque à Porto-Ercole, et marche sur une petite place voisine appelée Scarlino. Fidèle à sa coutume, il ne veut s'en remettre qu'à lui-même du soin de reconnaître la place : un paysan caché dans des joncs le voit passer, l'ajuste et l'atteint d'un coup de mousquet

au côté. On rapporta aussitôt l'héroïque capitaine sur ses galères. Peu de jours après il expirait.

Si Henri II avait pour lui les Strozzi, Charles-Quint, de son côté, comptait avec raison sur le concours plus ou moins avoué des Médicis. En secondant l'Empereur, Cosme Ier défendait sa couronne ducale et sa vie. Il n'avait consenti à traiter avec les Siennois que pour se donner le temps de les trahir. Le 27 janvier 1554, en effet, le territoire de Sienne est tout à coup envahi; des troupes allemandes et espagnoles viennent incessamment grossir l'armée florentine. Sienne semblait perdue : Pierre Strozzi s'était heureusement jeté dans la place, et quelques jours plus tard Blaise de Montluc arrivait [1]. Il arrivait par mer avec dix compagnies françaises et les Allemands de George de Ruckrod. L'Allemagne avait alors un parti français presque aussi considérable que le parti de l'Empereur; il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer des Allemands à la solde de Henri II : ce qu'on s'explique moins bien, c'est que, les Turcs partis, les troupes du roi de France aient pu trouver encore la mer ouverte.

[1] Voyez la note 39 à la fin du volume.

Que faisait donc Doria, chargé, par le contrat même qui le liait à l'Empereur, de la police maritime dans ces parages? Doria songeait, avant tout, au salut de Gênes. Les Français en Corse créaient à Gênes un danger permanent. Doria l'écrivait à l'Empereur; il le lui faisait répéter par un délégué de la Seigneurie. « Si les Français conservent cette île, disait le sénat, Gênes peut être affamée; elle peut être contrainte de se soumettre à la domination française. » Doria suppliait l'Empereur de ne pas abandonner les Génois dans une conjoncture si pressante. L'Empereur répondit qu'il fournirait les secours nécessaires. Il n'y avait point cependant de temps à perdre : la place de Calvi résistait seule; les Français étaient maîtres du reste de l'île. Doria se hâta d'envoyer en Corse Augustin Spinola [1], son lieutenant, avec vingt-sept galères et trois mille hommes de troupes. Spinola parvint à introduire ce renfort dans la place; il obligea ainsi les Français à lever le siége.

Les secours promis par l'Empereur arrivaient enfin : Doria, malgré son grand âge, voulut se charger de les conduire lui-même devant Bastia.

[1] Voyez la note 40 à la fin du volume.

Ce fut un admirable spectacle de voir ce vieillard de quatre-vingt-huit ans reprendre la mer en plein hiver, venir affronter les fatigues et les dangers d'un siége pour conserver à sa patrie une possession qu'il savait nécessaire à la sécurité d'un État sans cesse menacé dans son indépendance. Bastia n'était défendue que par cinquante Français. La vigoureuse résistance de cette petite garnison lui valut cependant une capitulation honorable.

Une autre place mieux fortifiée, Saint-Florent, tint plus longtemps la flotte de Doria et les troupes impériales en échec. Les émigrés italiens, sous les ordres de Jourdain des Ursins[1], s'y étaient rassemblés. Ceux-là ne combattaient pas seulement pour l'honneur; ils comprenaient qu'il y allait de leur existence même : ni Doria ni les capitaines de l'infant don Philippe, ardent à seconder les vues de son père, ne leur feraient grâce. Des montagnes voisines qu'il occupait, de Termes leur tendait la main, leur faisait passer des vivres, harcelait constamment les troupes assiégeantes. La Corse d'un côté, Sienne de l'autre, devenaient le théâtre où les vieilles passions qui n'avaient jamais cessé com-

[1] Voyez la note 41 à la fin du volume.

plétement d'agiter l'Italie trouvaient à se donner carrière. On se serait cru revenu au temps des Guelfes et des Gibelins. Les Colonna et les Orsini, les Ascanio della Cornia, les Strozzi et les Médicis faisaient la guerre avec l'argent, avec les soldats de Charles-Quint et de Henri II. Neuf mille impériaux venaient d'être débarqués en Corse; deux mille cinq cents Espagnols les rejoignirent bientôt sous la conduite de don Alonso Luys de Lugo, *adelantado,* — gouverneur civil et militaire, — de Ténériffe. L'Empereur s'engageait, en outre, à payer la moitié des frais de la guerre.

Les intempéries de la saison rendaient tout difficile. La pluie changeait les abords de Saint-Florent en marais; les fièvres commencèrent à décimer les troupes. De l'aveu de l'Empereur et du consentement des officiers espagnols, Doria conservait la direction supérieure des opérations. On devait cet hommage à sa vénérable vieillesse; on le devait aussi à son zèle, à son activité qui ne se démentit pas un instant. L'amiral fit construire et armer un ouvrage en travers de la chaussée par laquelle Saint-Florent communique avec la montagne. Les vivres qu'apportaient de nuit les paysans furent de cette façon interceptés : la famine obligea les assiégés à capituler.

Doria tenait enfin sa vengeance. Il accorda sans difficulté les honneurs de la guerre à la garnison, fournit les vaisseaux qui devaient la transporter en Provence : Doria ne se montra implacable qu'envers les émigrés. Ces proscrits avaient jadis trempé dans le complot de Fieschi : l'oncle de Giannettino les retint tous, comme sa part de butin. Tous furent, par ses ordres, mis à mort. La guerre civile n'a jamais été une école de magnanimité.

Après ce grave échec, les Français n'auraient eu qu'à évacuer la Corse, s'ils n'eussent été soutenus par les sympathies de la population. La domination génoise était dure, tyrannique, oppressive, comme l'est en général la domination d'un peuple sur un autre. Semblable autorité ne connaît pas de tempéraments; elle diffère essentiellement dans ses exigences de l'autorité d'un Roi. Le Roi est, au même titre, père ou despote pour ses divers États. La prépondérance du parlement anglais a causé en 1773 la révolte des colonies américaines. La résistance de la Corse aurait eu toutefois besoin d'être soutenue par un fréquent envoi de détachements français. Le baron de la Garde, au prix des plus grands risques, put, à diverses reprises, jeter sur la côte des secours qui allaient rejoindre, dans

le massif central de l'île, les débris de l'armée du marquis de Termes. Ces renforts n'étaient pas suffisants pour permettre au général français de reprendre l'offensive. Henri II, de nouveau, eut recours à Dragut.

La guerre sévissait en Piémont; elle se prolongeait avec un caractère d'acharnement incroyable sur le territoire de Sienne : le maréchal de Brissac, Pierre Strozzi, Blaise de Montluc y déployaient les plus rares qualités militaires. L'Empereur prescrivit à Doria de rentrer à Gênes après avoir laissé garnison dans Saint-Florent.

Pourquoi ce brusque rappel? La Corse était-elle si bien soumise qu'on pût cesser d'en surveiller les abords? La Corse causait toujours à Gênes les plus vives inquiétudes; mais Dragut venait d'apparaître avec soixante galères ou galiotes sur les côtes de la Pouille. Toute la flotte impériale fut à l'instant dirigée vers le golfe de Naples. Doria n'y rencontra pas son ancien adversaire; il y trouva un peuple en proie à la famine. Ses vivres étaient à peu près épuisés; ce n'est pas à Naples qu'il les renouvellerait. Il revint donc au port : il y revint sans avoir vu l'ennemi. Dragut, heureusement, en proie à des embarras analogues, se repliait, de son côté, sur Prévésa.

Le seul service que Charles-Quint pût demander alors à une flotte en détresse, c'était de hâter par un étroit blocus la reddition de Sienne. Le fils de Giannettino, le petit-neveu sur qui André Doria reportait son affection et ses espérances, fut chargé, avec douze galères, de rendre ce dernier service à la cause de l'Empereur. Jean-André resta devant Sienne durant tout l'hiver de 1554 à 1555.

En Corse, la suprématie passait tour à tour de la puissance forcée de replier ses forces navales à la puissance qui restait maîtresse de la mer. Doria parti, de Termes s'empare de Corte et revient assiéger Calvi. D'un élan unanime l'île se prononce encore une fois en faveur des Français. A cette nouvelle, Doria rappelle Jean-André, rassemble ainsi quarante-quatre galères et se porte, avec les troupes dont la République dispose, au secours de la seule place qui, depuis le commencement de l'insurrection, soit restée inviolablement fidèle à Gênes et à l'Espagne : les affaires prenent soudain une autre tournure, les partisans de la France se croient abandonnés; les partisans de l'Espagne reprennent courage. Dragut, en ce moment, intervient; il ramène ses vaisseaux dans la mer Tyrrhénienne. Doria n'est plus en Corse; il est devant Porto-Ercole; car le

bruit a couru que les Français préparaient un débarquement sur ce point. Dragut et Polain saisissent l'occasion : l'un amène des renforts de Marseille; l'autre débarque sous les murs de Calvi trois mille Turcs. L'artillerie des galères fournira les batteries de siége. Calvi eût inévitablement succombé, si la discorde n'eût éclaté entre les alliés qui la serraient de près. Refuser à Dragut le pillage, lui contester le droit de ramasser où bon lui semblait des esclaves, c'était s'aliéner à l'avance son concours. Les lenteurs du siége de Calvi le lassèrent; il quitta la Corse, entraîné par son instinct de corsaire et docile aux leçons que, dès son enfance, il avait reçues. Hadji-Kalifah nous dira de quelle façon il comptait employer ses vaisseaux et son temps. « Dragut, écrit-il, revint à Constantinople avec sept mille prisonniers et d'immenses richesses. » Le Sultan, juste appréciateur du mérite, voulait le nommer beylerbey d'Alger. Le successeur de Roustem-Pacha s'y opposa, insinuant perfidement que Dragut ne se souciait guère de rester au service de la Sublime Porte. Un arrêt de proscription allait atteindre Dragut : il eut le bonheur d'obtenir une audience du Sultan. Le corsaire sortit de cette entrevue gouverneur ou, comme

l'appelleront désormais les Chrétiens, roi de Tripoli.

Après le départ de Dragut, il n'y avait plus rien à faire en Corse pour les Français. Exposés à toute heure à quelque visite de la flotte de Doria, ils laissèrent la Corse retomber au pouvoir des Génois.

Les siècles se succèdent et le monde se transforme : rien de moins éternel que les combinaisons de la politique. Le 15 mai 1768, Gênes affaiblie, Gênes incapable de subvenir aux dépenses qu'entraînait la répression de perpétuelles révoltes, vendra les droits qu'elle s'était arrogés sur la Corse à la France. Le 15 août de la même année, l'édit de réunion promulgué par Louis XV fit de tous les Corses des Français. Un an plus tard, le 15 août 1769, naissait dans Ajaccio, d'une famille dont l'origine génoise était à peu près oubliée, le futur Empereur en qui l'esprit nouveau allait s'incarner : Napoléon Bonaparte.

Bloqués par terre et par mer, au milieu de l'universelle famine, les Siennois supportaient leurs souffrances avec une patience héroïque. Quand il ne leur resta plus de vivres que pour un jour, ils se résignèrent à mettre bas les armes : le 2 avril 1555, le duc de Florence reçut leur soumission; les Impériaux occupèrent la ville.

La guerre de Sienne, tel est le nom que ce désastreux épisode a gardé dans l'histoire, avait réduit le nord de l'Italie à un état de détresse que la Péninsule ne se souvenait pas d'avoir encore connu, même aux jours les plus douloureux de ses affligeantes annales. L'épuisement était d'ailleurs partout, dans les royaumes comme dans les républiques, le trait caractéristique de l'époque : les souverains se sentaient aussi las que les peuples. L'Empereur, cruellement travaillé par la goutte, dévoré en secret d'un incurable ennui, n'attendait que la paix pour déposer le trop lourd fardeau de sa triple couronne; Henri II ne parvenait plus à tirer de ses provinces ruinées les subsides nécessaires à l'entretien de ses troupes. Des commissaires, investis de pleins pouvoirs, se réunirent à Cambrai. Les négociations traînaient : allaient-elles n'aboutir qu'à une nouvelle rupture? Les plénipotentiaires eurent la sagesse de s'arrêter à la conclusion d'une trêve de cinq ans. Charles-Quint n'en demanda pas davantage : il aspirait avec passion au repos du cloître. La lutte durait depuis un demi-siècle : le monarque, harassé, laissa retomber les bras qui soutenaient le globe où semblaient s'équilibrer les deux mondes. Le 15 octobre 1555, il remit à son fils la souveraineté de l'Italie et des

Flandres; le 16 janvier 1556, il lui abandonna la couronne des Espagnes et des Indes. Le frère de Charles-Quint, Ferdinand Ier, roi des Romains et roi de Bohême, hérita du sceptre déféré jadis au fils de Philippe le Beau par les électeurs du Saint-Empire.

Ainsi se terminait, par un renoncement volontaire, à un âge où la plupart des hommes ne gardent de leurs passions émoussées qu'une ambition d'autant plus ardente, la carrière du monarque qui s'épargna le moins, aussi longtemps qu'il en accepta le devoir, au combat de la vie et de la royauté.

La pente du siècle était trop prononcée pour qu'un Roi, si forte et si royale que fût son âme, réussît à la remonter. Charles-Quint l'essaya, plus rempli peut-être de zèle que d'espoir. Je n'ignore aucun des reproches que les historiens ne se sont pas fait faute d'adresser à la mémoire de ce grand et puissant souverain, appliqué toute sa vie à préserver l'œuvre de Charlemagne : j'en demeure, je l'avouerai franchement, peu touché! Charles-Quint fut un Roi : que les Rois, s'il en existe encore, le jugent!

CHAPITRE XVI

LE DÉSASTRE DE ZERBI ET LA MORT DE DORIA.

Le monastère de Saint-Just a refermé ses portes; une ère nouvelle commence. Des grandes figures qui remplissaient la scène au début du siècle, il ne reste plus que Doria, Soliman et Dragut. Tout le reste est neuf. Charles-Quint croyait léguer la paix à son fils; il comptait sans les rancunes *italiennes*. Un nouveau Pape, Paul IV, ne tarda pas à rallumer la guerre. Le vieux Pontife a son rêve comme Charles-Quint a eu le sien : il veut délivrer l'Italie des Barbares. Quinze mille Français, à sa voix, franchissent les Alpes. Philippe II est obligé de leur opposer le fameux duc d'Albe, Pedro Alvarès de Toledo. Que garde donc le roi des Espagnes pour supporter le choc dans l'Artois et les Flandres? Il garde soixante mille hommes et, ce qui vaut mieux encore, un général de vingt-neuf ans, Philibert-Emmanuel, duc de Savoie. Le 10 août 1557,

la journée de Saint-Quentin mit la France à deux doigts de sa perte[1]. Telle était cependant la vitalité de cette grande monarchie qu'une guerre ainsi commencée, une guerre soutenue contre l'Espagne et contre l'Angleterre, liguées dans le dessein de nous anéantir, se termina le 3 avril 1559 par un important accroissement de territoire. L'Espagne nous céda les Trois-Évêchés; à l'Angleterre nous reprîmes Calais.

Charles-Quint s'était retiré de l'arène; Doria ne déposait pas encore son bâton de commandement. Pendant que Paul IV s'attaquait hardiment et presque seul à la prépondérance espagnole, pendant que le duc de Guise envahissait le royaume de Naples, Doria secondait Philippe II avec le zèle infatigable qu'il déployait naguère pour le service de Charles-Quint. Ce fut par ses soins, par les galères qu'il conduisait lui-même, que Naples fut approvisionnée et reçut en temps opportun les renforts qui obligèrent le duc de Guise à se replier. Les forces trahirent enfin l'amiral presque centenaire : d'inquiétants symptômes annonçaient, pour les yeux les moins clairvoyants, dans ce corps de fer, l'ap-

[1] Voyez la note 42 à la fin du volume.

proche de l'inévitable déclin : Doria pria Philippe II de l'autoriser à s'associer son petit-neveu, Jean-André. L'autorisation fut gracieusement, non sans regret pourtant, accordée. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, le prince de Melfi, le cœur navré, fit ses adieux à la mer, quatre années avant de les faire à la vie. S'il existe dans l'autre monde des terrains de chasse pour les chefs indiens, le ciel aurait dû réserver aussi aux marins qui ont bien aimé et bien pratiqué leur métier, quelque ressouvenir des joies auxquelles la vieillesse et la mort les enlèvent. J'ai peine à me figurer les galères de Doria quittant Gênes sans Doria. Il fallut cependant accepter le douloureux sacrifice; il fallut suivre d'un regard mélancolique la glorieuse bannière qu'un autre allait défendre; il fallut chercher une trompeuse consolation, se persuader qu'on revivrait dans le fils de Giannettino : cet héritier, ce petit-neveu, cet élève, on l'accompagnerait du cœur, on combattrait du cœur à ses côtés, et, quand les Turcs fuiraient, ils entendraient encore, dans la poursuite, résonner à leurs oreilles le nom qui les fit si souvent battre en retraite, avant que Barberousse et Dragut vinssent leur apprendre à vaincre : le nom de Doria.

Ce grand nom, Jean-André, né à Gênes en 1539, adopté par Doria en 1547, était assurément en état de le porter. Jean-André ne possédait pas sans doute le charme insinuant de son oncle; la nature le doua moins richement : il était laid, prétend le Père Guglielmotti, vigoureux cependant et de haute stature, avec des traits annonçant l'énergie. A l'exemple du prince de Melfi, le fils de Giannettino fut toute sa vie profondément dévoué à l'Espagne. Philippe II l'imprégna de bonne heure de ses méfiances et de sa prudence cauteleuse. Il fut bien l'amiral qui convenait à un règne ombrageux et sombre. Type achevé de ces Italiens-Espagnols dont la race ne tarda pas à s'étendre sur l'Europe, il fut assurément plus goûté en France et en Espagne qu'en Italie. Sa conduite, en mainte occasion, eût pu faire douter de son courage; on ne mit cependant en doute que sa droiture et sa loyauté. Brantôme l'a défini « très-brave, très-vaillant et brusque ». — « Jamais, dit-il, Jean-André ne refusa combat. » On serait tenté d'ajouter : « Si ce n'est à la bataille de Lépante. » La question, cependant, demande à être étudiée plus à fond. Un lieutenant général italien, M. Benedetto Veroggio, a pris la peine de rassembler toutes les pièces du procès. Consultez-les

soigneusement et sans parti pris avant de vous prononcer [1].

Le premier essai que Jean-André eut à faire de ses forces fut motivé par l'apparition de la flotte ottomane dans le détroit de Messine. Le Croate Piali remplaçait alors Sinan-Pacha : réuni à Dragut, il prit d'assaut la ville de Reggio, remonta rapidement toute la côte d'Italie et vint jeter l'alarme dans le canal de Piombino. Jean-André reçut l'ordre de l'observer à distance. Il eut beau jeu pour s'attribuer le mérite d'une retraite motivée avant tout par la saison.

Nulle opération importante ne signala les campagnes de 1556, de 1557, de 1558, de 1559. Les Turcs faisaient régulièrement sortir leur flotte du Bosphore au printemps; Dragut suspendait ses courses habituelles et rejoignait le capitan-pacha. Tantôt on attaquait quelque port de la régence de Tunis, soupçonnée de demeurer favorable aux Espagnols, tantôt on s'en prenait à Bougie, à Oran, à l'île de Mayorque, à Sorrente. Pourvu qu'on pût rentrer à Constantinople avec des esclaves, on se tenait pour satisfait. Comment ces expéditions ré-

[1] *Giannandrea Doria alla battaglia di Lepanto,* per Benedetto Veroggio tenente generale. — Genova, 1886.

pétées ne finirent-elles pas par dépeupler le littoral de la Méditerranée, voilà ce qu'on a quelque peine à comprendre [1].

La paix conclue en 1559 entre Henri II et Philippe II rendit Piali-Pacha plus circonspect. De tout cet été, Piali ne bougea guère des eaux de Prévésa et d'Arta. Il couvrait ainsi par sa seule présence la place de Tripoli, que la Sublime Porte savait menacée depuis longtemps. Aux premiers orages qui précèdent généralement l'équinoxe, il quitta son poste d'observation et fit route pour les Dardanelles. La saison lui répondait, — du moins le pensait-il, — de l'inaction des flottes chrétiennes.

Piali-Pacha s'abusait : ici, comme en 1541, au temps de l'expédition d'Alger, les Chrétiens n'hésitèrent pas à s'exposer aux périls de mer, pour se soustraire à un danger plus redouté encore. On voulait que, bloquée par les vents d'hiver dans le Bosphore, la flotte ottomane ne pût venir interrompre les opérations projetées. Le roi Philippe II expédia ses ordres au vice-roi de Sicile. « La possession de Tripoli était indispensable à la sécurité des provinces méditerranéennes : le vice-roi

[1] Voyez la note 43 à la fin du volume.

devait, à tout prix, chercher à s'en emparer. » Dès le mois d'août 1559, les vaisseaux et les troupes commencèrent à se réunir à Messine. L'Espagne, le Pape, Gênes, Florence, l'Ordre de Malte, la Sicile, Naples, le prince de Monaco, associaient, en cette grande occasion, leurs efforts; le duc de Medina Celi, successeur de Juan de Vega et commandant en chef de l'expédition, se vit bientôt à la tête d'une flotte composée de cinquante-trois grosses galères, de quatre galiotes, de deux galions, de vingt-huit naves de haut bord et de douze naves de moindre tonnage, — d'une centaine de navires en tout. — Sur cette flotte s'embarquèrent quatorze mille fantassins espagnols, italiens et allemands. La dépense était forte, l'entreprise chanceuse; était-il possible de les éviter? Tant qu'on n'aurait pas chassé Dragut de son repaire, fût-on en paix avec le Sultan, toute cargaison qui s'aventurerait sur la route du Levant ne servirait qu'à enrichir les Barbaresques. Le temps des croisades semblait bien passé pour l'Europe; l'Espagne et l'Italie s'y trouvaient ramenées par l'audace d'un corsaire.

Au mois d'octobre la flotte était prête. Cinq fois elle mit sous voiles, cinq fois les vents contraires la rejetèrent au port. Livrées à elles-mêmes, les

galères auraient probablement gagné la côte d'Afrique : une quinzaine de lieues, — telle est la distance qui sépare de Malte l'extrémité méridionale de la Sicile; — soixante lieues, pour se rendre de Malte à Tripoli, sont bientôt parcourues, quand à un vent léger, comme en offre fréquemment le mois de novembre, on peut joindre le secours des rames. Qui eût osé pourtant proposer de laisser les naves en arrière? Les naves portaient les troupes, l'artillerie, les munitions, les vivres : en leur absence, les galères étaient incapables de rien tenter. On a voulu imputer ces délais inévitables à la nonchalance de Medina-Celi. Voilà bien la justice des historiens ! J'ai, dans ma jeunesse, appris à mes dépens combien les traversées d'hiver sont dures quelquefois pour les navires à voiles. La vapeur ne nous a pas rendus indulgents : n'en tenez pas moins pour certain que, dans la saison orageuse, les flottes des anciens jours, la marine d'autrefois, ne gagnaient rien à batailler contre les vents contraires. Tant qu'un souffle propice ne se chargeait pas de les porter à leur destination, elles demeuraient fatalement attachées au rivage.

Le 10 février 1560, l'expédition se dirigea enfin à pleines voiles vers la côte africaine, prit langue à Lampedouse, toucha aux Kerkennis, atteignit

l'île de Zerbi en cinq jours. De Zerbi, où, pour faire de l'eau, il fallut combattre, les Chrétiens se portèrent devant Tripoli. Les fièvres, la dyssenterie, n'avaient pas attendu ce moment pour exercer leurs ravages habituels dans cette flotte depuis si longtemps encombrée : il fallut jeter à la mer plus de deux mille cadavres. Jean-André lui-même tomba gravement malade. En s'alitant, il remit le commandement des galères au colonel Quirico Spinola : le colonel fut emporté par l'épidémie dans l'espace de quelques jours. Convenait-il d'entreprendre le siége de Tripoli dans ces conditions déplorables? Le conseil jugea préférable de rétrograder vers Zerbi. On commencerait par occuper fortement cette île, on s'y créerait une base d'opérations et on ferait venir des renforts de Sicile.

Le 13 mars 1560, l'étendard espagnol se déployait fièrement sur les murs du château de Zerbi, la paix était conclue et les sujets du cheikh Zala consentaient à payer à Philippe II le tribut auquel Dragut les avait soumis au nom de Soliman. Conquête facile, mais conquête, à coup sûr, éphémère, si on ne l'affermissait par la construction d'une citadelle assez forte pour se passer de l'assistance permanente de la flotte!

En dépit des avantages passagers qu'obtenaient quelquefois les Chrétiens, les Turcs, à cette époque, restaient toujours les maîtres incontestés de la mer : les puissances chrétiennes de la Méditerranée n'admettaient pas, depuis la journée de Prévésa, la possibilité de leur livrer bataille. Il était donc urgent de se mettre à l'ouvrage et de préparer à la garnison laissée dans Zerbi les moyens de repousser l'assaut qui la menacerait certainement dès les premiers jours de l'été. Les ingénieurs habiles ne manquaient pas en Italie ; les travailleurs non plus ne faisaient pas défaut. En moins de deux mois, Antonio Conti eut édifié une forteresse qui ne devait céder qu'au canon et à des approches régulières.

Aucune faute jusque-là n'avait été commise ; car on ne saurait appeler faute l'abandon du projet qui consistait à enlever brusquement Tripoli. Les Arabes, soulevés en masse par Dragut, auraient probablement, malgré l'avis contraire des chevaliers de Malte, rendu sur ce point le succès, si prompt qu'on le suppose, un véritable triomphe de Pyrrhus. La plaine contre soi, la mer aux mains des Turcs ne pouvaient qu'amener à bref délai une capitulation désastreuse. A Zerbi, la situa-

tion était tout à fait différente : il suffisait de rompre le pont volant qui met l'île en communication avec la terre ferme, pour n'avoir rien à craindre des tribus de l'intérieur.

Les abeilles font leur miel aux dépens des fleurs; les écrivains perdraient leurs plus belles phrases, si on leur retirait les généraux malheureux. J'ajouterai que les écrivains italiens n'ont guère l'habitude d'épargner leurs critiques aux généraux espagnols. Je ne les croirai donc qu'à demi quand ils nous représentent don Juan de la Cerda, duc de Medina-Celi, comme un « gentil et loyal chevalier, un bon père de famille, trop pompeux et trop vain peut-être, en tout cas bien plus fait pour briller à la cour, dont il possédait entièrement la faveur, que pour diriger une entreprise importante, surtout quand il s'agissait de se mesurer avec Dragut ».

Medina-Celi venait de prendre Zerbi par un coup de main vigoureusement mené. Le débarquement s'était opéré avec ordre; la marche sur le centre de l'île, soigneusement réglée dans tous ses détails, n'avait point amené les débandades habituelles. Vingt mille Arabes battus et dispersés en route, les chefs gagnés par une politique habile, montraient assez que tout n'était pas incurie, incapacité, dans

cette flotte et dans cette armée ravagées par la maladie. Le tort de Medina-Celi fut d'avoir cru que la flotte de Piali-Pacha ne sortirait pas du Bosphore avant le mois de mai; qu'elle n'apparaîtrait au plus tôt sur la côte d'Afrique qu'au mois de juin. Avec la sollicitude d'un général qui laisse une partie de ses troupes derrière lui, qui les laisse exposées à un assaut terrible, Medina-Celi ne savait se résoudre à retourner en Sicile. De tous côtés lui venaient des avis l'engageant à se tenir sur ses gardes; il lui en arrivait de Naples; on lui en adressait de Malte; ses lieutenants, ses familiers même le harcelaient de leurs inquiétudes : il ne trouvait pas encore l'œuvre de défense suffisamment avancée. Il voulait exhausser les parapets, approfondir le fossé, couvrir la courtine par une demi-lune. De délais en délais, le mois d'avril se passe : la flotte ottomane trouvera l'armée de Medina-Celi la bêche à la main.

Ce sont des batailles à moitié perdues d'avance que ces batailles où l'on est obligé de se rembarquer avec précipitation, où les malades, les hommes harassés de fatigue viennent tout à coup s'entasser sur le pont et dans les batteries des vaisseaux. Je connais mal les détails de la bataille de Lissa;

je serais cependant tenté de croire que si cette bataille avait été livrée par une flotte uniquement occupée de chercher l'ennemi à la mer, par une flotte à bord de laquelle « la propreté du matin » n'eût jamais été interrompue, les Autrichiens n'en seraient pas sortis avec tant de facilité vainqueurs. Pour ma part, j'ai toujours eu horreur d'un pont mal balayé. Au milieu des débris qui traînent, le sang-froid est sujet à s'évaporer. Devant Sébastopol, le général Pélissier sut faire de la propreté une force et une vertu.

Le 10 mai, à cinq heures du soir, arrive à l'improviste une frégate [1] expédiée de Malte. Quatre-vingts galères turques ont touché le 7 mai à l'île de Goze. En quittant Goze, ces galères se sont dirigées au sud-sud-ouest. Le sud-sud-ouest, c'est la route de Tripoli. Que faire en cette conjoncture? La situation n'est pas tellement désespérée qu'il convienne de s'enfuir au plus vite, de laisser à terre les soldats qui ne doivent pas faire partie de la garnison du fort. Ces soldats, débarqués pour hâter l'achèvement des fortifications, Medina-Celi leur a formellement promis de les ramener en Sicile.

[1] Je rappellerai encore une fois que, dans la marine des galères, la *frégate* était un petit navire à rames rapide et non ponté.

Il ne faut qu'un jour pour les reprendre à bord.

« Et pourquoi fuir? disait Scipion Doria, le fils de ce brave Antonio qui fit tant de campagnes sous les ordres du prince de Melfi. Pourquoi fuir? Ne serait-il pas plus simple de nous embosser aussi près de terre que possible et de nous appuyer, pour livrer au besoin combat, aux batteries du rivage? L'ennemi serait bien hardi s'il osait, dans cette position, venir nous attaquer. » Tel n'était pas, nous apprend le Père Guglielmotti, dont les savantes recherches ont éclairé d'un jour entièrement nouveau cette campagne, tel n'était pas l'avis de Jean-André ni celui d'Orsini, le commandant de l'escadre pontificale. Jean-André annonçait l'intention de partir la nuit même avec toute la flotte. Il prédisait, — par quelle intuition secrète? le Père Guglielmotti ne nous le dit pas, — l'arrivée des Turcs pour le lendemain matin. Medina-Celi obtint de lui un jour, — il ne demandait qu'un jour, — pour embarquer les soldats qui se pressaient, inquiets, sur le rivage.

Les ordres sont à l'instant donnés pour le départ. C'est le signal d'une panique générale : les chefs arabes s'élancent à cheval et se réfugient sur le continent; les soldats prennent les chaloupes qu'on

leur envoie, à l'abordage. Chargées à couler bas, ces embarcations finissent cependant, grâce au vent qui souffle du fond de la baie, par atteindre les galères. Un second voyage s'accomplit plus péniblement. La brise a sauté brusquement au nord-nord-est. La mer se soulève et devient houleuse. Jean-André, impatient, est déjà sous voiles; il ne fait pas encore route : il a voulu seulement se mettre en mesure de prendre le large à la première alerte. Que n'a-t-il pu décider le vice-roi à monter sur la capitane! Rien alors ne le retiendrait.

Medina-Celi préside de sa personne à l'embarquement des troupes : on n'obtiendra pas de lui qu'il songe à sa sûreté, tant qu'il restera un soldat à terre. C'est peut-être le fait d'un général imprudent, ce n'est pas, assurément, l'acte d'un général qui a perdu la tête. Pour que tout se terminât sans encombre, il ne fallait qu'une chose : que Piali-Pacha, désireux de grossir ses forces, également désireux de compléter ses informations, allât rejoindre Dragut à Tripoli.

Par malheur, Piali-Pacha connaît déjà trop bien la situation! il sait que, pour détruire les Chrétiens, il n'a besoin ni de nouveaux renseignements ni de nouveaux vaisseaux : un renégat calabrais, Oulouch-

Ali, était avec Dragut à Zerbi, quand la flotte de Medina-Celi y vint toucher barre pour la première fois : il accompagne maintenant Piali-Pacha. Ce renégat, né à Cutro, dans le golfe de Squillace, fera parler de lui dans la suite : Barberousse et Dragut ont trouvé un successeur. Comme eux, Oulouch-Ali sera roi un jour : il eût été moine si des corsaires turcs ne l'avaient enlevé pendant qu'il se rendait de Cutro à Naples. Le captif abjura sa foi, oublia son nom chrétien de Luca Galeni, nom que les chroniqueurs italiens nous ont conservé, et devint, à l'école de Dragut, un corsaire célèbre entre les plus fameux. Oulouch-Ali s'était esquivé de Zerbi sur une barque, sans que les Chrétiens s'en doutassent. Ce fut par Oulouch-Ali que le Sultan eut la première nouvelle de l'expédition espagnole.

La brume matinale flotte encore sur la baie : aux premiers rayons du soleil le rideau se déchire. « L'ennemi! » Quand ce cri n'est pas répété avec enthousiasme, il l'est avec terreur. Ainsi se trouvèrent surpris les vaisseaux de Brueys au mouillage d'Aboukir. Les galères chrétiennes appareillent en toute hâte. Désorganisée par le vent d'alarme qui a passé sur elle, la flotte de Medina-Celi ne voit de

salut que dans la fuite. Les chefs multiplieraient en vain leurs signaux; ils donneraient en vain l'exemple de l'héroïsme : et pourtant combien de vaillants capitaines, combien de glorieux vétérans des vieilles guerres, dans cette foule éperdue qui n'a pas reçu un boulet!

Jean-André s'est flatté un instant de pouvoir doubler la pointe de l'île : après avoir couru deux bordées, il y renonce, file en bande ses écoutes et va s'échouer, toutes voiles hautes, sur la vase. L'exemple est contagieux ; à part quelques galères, qui luttent encore, penchées sous une forte brise, toute la flotte s'abandonne au vent, toute la flotte se laisse emporter au rivage. A peine échouées, les galères sont évacuées par leurs équipages. On ne prend même pas le temps de les brûler.

Les naves n'eurent pas, comme les galères, la ressource de se jeter sur le plateau boueux que la marée haute recouvre de quelques pieds d'eau : la profondeur de leur carène les arrêta en route et les Turcs les forcèrent l'épée à la main. Le désastre n'épargna que quelques navires à rames. La Chrétienté subit rarement un plus grave échec. Piali-Pacha, dans cette journée funeste, s'empara de vingt-huit galères, d'une galiote et de vingt-

sept vaisseaux de transport : dix-huit mille Chrétiens, la fleur de l'infanterie espagnole et allemande, se noyèrent ou tombèrent sous le yatagan des Maures. La capitane de Rome était sur le point de doubler le cap de Sfax et d'enfiler le canal des Kerkennis : son antenne de mestre se rompit, brisa, en tombant, les rames sous le vent, et laissa cette magnifique galère à la merci de l'avant-garde ottomane. L'équipage fut taillé en pièces; le commandant de la flotte pontificale, Flaminio Orsini, eut la tête tranchée. Dans onze ans, les Chrétiens prendront leur revanche; la capitane de Pie IV sera ramenée en triomphe à Pie V.

Parmi les capitaines qui réussirent à sauver leur navire et leur vie, nous sommes heureux de rencontrer Gil d'Andrada. C'est Andrada qui éclairera la flotte de don Juan d'Autriche aux mois de septembre et d'octobre 1571, à la veille de la grande bataille de Lépante. Retenons bien ces noms qui émergent de la catastrophe : nous les retrouverons associés à la gloire d'une autre journée. Je me sentirai alors, je le proclame d'avance, d'autant plus porté à honorer dans le triomphe les anciens compagnons de Medina-Celi que, pour oser affronter les Turcs, il leur aura fallu vaincre les

funèbres souvenirs des combats de l'île de Ponce et de l'île de Zerbi.

Dans la soirée du 11 mai 1560, l'arène encore sanglante offrait le spectacle de la plus étrange confusion. Les Turcs, dispersés, s'occupaient à piller les vaisseaux, à ramasser de tous côtés des prisonniers et des galères. Personne ne surveillait la côte. Jean-André saisit ce moment propice. Aussitôt que la nuit eut couvert de ses ténèbres la lugubre scène, il se jeta dans une barque et s'enfuit en Sicile. Le duc de Medina-Celi parvint également à s'échapper. Le malheureux! Rien ne manquait à l'amertume de sa défaite : son fils, fait prisonnier, restait aux mains des Turcs. Et la flotte! Et l'armée! Quel compte en allait-il rendre? Retour bien lamentable, à coup sûr : on aurait tort cependant de s'exagérer l'impression qu'en reçurent la cour d'Espagne et la Chrétienté. La catastrophe de Zerbi fut loin d'avoir tout le retentissement qu'un pareil événement ne manquerait pas de causer aujourd'hui. Le seizième siècle était habitué aux désastres. Que gagnons-nous à être plus nerveux? Notre imagination ne sert qu'à rendre les revers de nos armes irréparables. Moins de phrases et plus de constance nous permettraient souvent de subir sans dommage ces coups

de la fortune dont aucun peuple n'est exempt.

Les premiers bruits qui arrivèrent à Gênes remplirent, — on devait s'y attendre, — le vieux prince de Melfi d'inquiétude : la perte de sa flotte et la perte du neveu en qui il espérait revivre, c'était trop à la fois. Une lettre de Jean-André vint heureusement calmer son anxiété : la flotte n'existait plus, le fils de Giannettino était sauf. Le vénérable vieillard leva les yeux au ciel et remercia le Tout-Puissant. « Qu'on me conduise, dit-il, sur-le-champ à l'église. » Dans le châtiment infligé à son orgueil, Doria reconnaissait encore la main d'un père. Les âmes de cette époque ne sont, en vérité, pas à plaindre ; on se résignerait volontiers à leurs épreuves, si l'on était sûr d'avoir leurs consolations.

Doria ne survécut que quelques mois au coup qui venait de l'atteindre en plein cœur. « Sa vue, nous apprend un de ses biographes [1], s'était affaiblie, ses oreilles s'étaient endurcies. Il sentit qu'il touchait à la fin de sa carrière, fit venir un prêtre, se confessa et reçut les derniers sacrements. Il chargea son valet de chambre de dire de sa part à Jean-André, encore absent, de mettre toute sa

[1] *Vie d'André Doria, prince de Melfi,* par Richer. — Paris, 1783.

confiance en Dieu, de servir le roi Philippe avec zèle et d'être toujours prêt à secourir sa patrie. » Le 25 novembre 1560, ce grand homme expirait. Il était né, si l'on s'en tient à l'opinion le plus généralement répandue, le 30 novembre 1466[1].

Qu'il soit mort à quatre-vingt-douze, à quatre-vingt-treize ou à quatre-vingt-quatorze ans, l'activité qu'il déploya dans sa longue vieillesse n'en restera pas moins toujours un sujet d'admiration et d'étonnement. La vie était rude sur les galères : pour braver les intempéries, mieux vaudrait de beaucoup un moderne croiseur ou un vaisseau cuirassé. Doria passa les dernières années de sa laborieuse existence dans le fauteuil qui avait succédé au *thranos* et que nous avons remplacé par le banc de quart d'abord, puis par la passerelle. C'est surtout par ce trait et par son patriotisme inébranlable qu'il se distingue. Les Génois l'ont peut-être exalté outre mesure; les autres Italiens lui gardent une rancune qui dépasse certainement les bornes. Doria sut se montrer fidèle à l'Espagne sans trahir en aucune façon les intérêts de l'Italie. Sur le champ de bataille, il est vrai, son attitude reste

[1] Voyez la note 44 à la fin du volume.

souvent compliquée : on ne sait si c'est un tacticien qui hésite, un propriétaire de galères et d'esclaves qui ménage son bien, un général qui se trouve inférieur à sa tâche. La bravoure de Doria, — ceci n'a jamais fait doute, — ne peut être contestée; ses combinaisons deviennent, en mainte occasion, trop ingénieuses. L'histoire nous présente beaucoup de grands marins; elle n'offre à notre admiration que trois grands hommes de mer. Je les nommerai dans l'ordre où mon estime les place : ces trois grands hommes sont Ruyter, Nelson et Suffren.

CHAPITRE XVII.

LE TRIOMPHE DE PIALI-PACHA.

On avait combattu à Zerbi sans Dragut. Ce fut Oulouch-Ali qui, dans cette journée si fatale aux armes de Philippe II, conduisit, comme jadis Dragut à Prévésa, l'avant-garde ottomane. Oulouch-Ali, Jean-André, voilà les deux astres nouveaux qui se lèvent. Il est dur de s'avouer que le moment arrive de céder la place à ses élèves; bien peu ont le courage de s'y résigner de bonne grâce. Dragut, heureusement pour lui, n'en était pas encore au jour de la retraite et de l'abdication. La flotte chrétienne était détruite : il restait à compléter la victoire par la prise du fort dont la construction coûtait si cher à Medina-Celi. Deux mille deux cents Chrétiens défendaient cet ouvrage : Dragut accourut. Il amenait à Piali-Pacha ses troupes et celles du bey de Kairouan. Poussé vigoureusement par quatorze mille Turcs, le siége commença dès la fin

du mois de mai et dura quatre-vingts jours. « Dans le cours du premier mois, nous apprend le baron de Hammer, il fut lancé contre la place plus de douze mille boulets et quarante mille flèches. » Le 31 juillet 1560, le gouverneur, don Alvaro de Sandi[1], fut fait prisonnier, au moment où il tentait, à l'exemple de Jean-André et de Medina-Celi, de s'enfuir dans une barque. Les citernes étaient vides, les retranchements comblés par le sable, la garnison diminuée chaque jour par quelque désertion : Alvaro de Sandi n'abandonnait pas ses soldats; il donnait simplement le signal d'un sauve qui peut général.

Le 27 septembre, Piali-Pacha rentrait à Constantinople. Le Bosphore avait souvent vu de glorieux retours; jamais capitan-pacha ne le rendit témoin d'une pompe aussi triomphale. Soliman s'était transporté au kiosque bâti sur la pointe extrême que contournent les vaisseaux, lorsqu'ils entrent dans la Corne d'or. Les murailles du kiosque plongent à pic dans la mer et les vaisseaux peuvent les ranger à toucher. Le Sultan assista impassible au long défilé qui racontait si bien les humiliations des

[1] Voyez la note 45 à la fin du volume.

armes chrétiennes. La gloire n'appartient qu'à Dieu et à son Prophète. Les drapeaux renversés traînaient dans les eaux du Bosphore, la flotte glissait lentement sous les fenêtres du kiosque, remorquant par la poupe les galères ennemies dématées et privées de leur gouvernail. Sur la plate-forme de la capitane se tenaient les généraux captifs, don Alvaro de Sandi, don Sancho de Leyva [1], commandant de l'escadre de Naples, don Juan de Cardona, capitaine général des galères de Sicile. Ce jour-là, on les montrait au Sultan; le lendemain on les montra au peuple. Pour les conduire au bagne qui devait leur servir de prison, des vainqueurs sans générosité trouvèrent bon de leur faire parcourir à pied, les chaînes aux mains, toutes les rues de la ville.

La plupart de ces prisonniers néanmoins revirent la patrie : des rançons considérables rachetèrent leur liberté. Seul le fils de Medina-Celi disparut, sans qu'on ait jamais su bien exactement quel avait été son sort. Un autre captif, le fils du *Génois* Cicala, n'était âgé que de dix-huit ans. Il attira les regards du Grand Seigneur et fut introduit dans le

[1] Voyez la note 46 à la fin du volume.

sérail en qualité de page de la première chambre. Les pages de Soliman se trouvaient, comme les adolescents d'Alexandre, sur le chemin des premières dignités de l'empire. Cicala, converti au mahométisme, devint successivement, sous le nom de Sinan, capitan-pacha, grand vizir et séraskier. Qu'eût été la Turquie sans les renégats?

CHAPITRE XVIII

GALLIA VICTRIX.

« L'armée du Roi a triomphé; le sort d'Alger est décidé depuis hier. Le pavillon du Roi flotte sur tous les forts et sur le palais du Dey. La question européenne, agitée depuis des siècles, est résolue. »

Telle fut la dépêche que le *Sphinx,* le premier navire à vapeur français qui n'ait pas marché d'un pied boiteux, emporta de la rade d'Alger le 6 juillet 1830. Le télégraphe aérien transmettait la glorieuse nouvelle trois jours plus tard, de Toulon à Paris. Ce message de l'amiral Duperré fut la dernière joie de la Restauration. De combien de griefs, de souffrances, d'échecs, le triomphe de nos armes vengeait la Chrétienté! La France avait doublement le droit d'être fière : pour accomplir l'œuvre où tous successivement étaient venus échouer, il lui fallut jeter le défi aux éléments, « à la mer orageuse, au rivage sans ports, à la terre sans eau »; il lui fallut

aussi jeter le défi à l'Angleterre. Appelé à Paris par ordre du Roi, notre ambassadeur, le duc de Laval-Montmorency[1], alla prendre congé de son vieil ami le ministre des affaires étrangères de Sa Majesté Britannique : lord Aberdeen osa en cette occasion déclarer « que jamais, ni sous la République, ni sous l'Empire, la France n'avait donné à l'Angleterre de sujets de plaintes aussi graves ». Le duc de Laval se retirait; lord Aberdeen lui prit la main avec une affectueuse tristesse : « Sommes-nous donc destinés, mon cher duc, lui dit-il, à ne plus nous revoir? »

Le 26 mai 1830, l'expédition française partit de la rade de Toulon. Responsable d'une décision prise à l'encontre de l'opinon publique, le gouvernement put-il voir sans un secret remords s'éloigner ces vaisseaux auxquels il confiait l'élite de son armée et la fleur de la noblesse française? Les nouvelles anxieusement attendues cependant se succèdent : première dépêche : « Battue et repoussée de la côte d'Afrique par des vents contraires, la flotte s'est mise à l'abri de l'île Mayorque. Un convoi a été

[1] Anne-Pierre-Adrien, duc de Laval-Montmorency, nommé ambassadeur en Angleterre le 4 septembre 1829, — mort le 16 juin 1837.

dispersé à sa sortie de Toulon; celui qui accompagne l'armée a été entraîné sous le vent de sa route directe... »

Deuxième dépêche : « Le débarquement a été opéré dans la baie de Torre-Chica. »

Troisième dépêche : « L'armée navale a perdu, par un coup de vent, ses ancres et ses amarres. Sa sûreté a été compromise. »

Dans cette mémorable expédition de 1830, l'éclat fut pour l'armée, la grande responsabilité fut pour la marine. On oublie trop l'escadre qui, de Corfou, surveillait nos mouvements. Qu'un exprès apportât à cette escadre, sous tous les rapports supérieure à la nôtre, l'ordre de venir appuyer devant Alger les observations hautaines adressées à la cour des Tuileries, dans quel désarroi la chance d'une collision nous aurait-elle trouvés? L'armée française entrait, nous dira-t-on, sur-le-champ en Belgique; l'alliance russe déployait du même coup son drapeau : notre flotte en eût-elle eu à combattre sur les côtes de l'Algérie un vaisseau de moins? Pour s'épargner la crainte d'une intervention semblable, l'empereur Charles-Quint, en l'année 1541, n'hésita pas à entreprendre, malgré les avis réitérés des pilotes, une campagne d'automne. Les

rigueurs de la saison lui apparurent alors bien moins comme un danger que comme une garantie : il voulait être sûr que la flotte ottomane ne sortirait pas du Bosphore.

L'insuccès de Charles-Quint, suivi, à deux cent trente-quatre années d'intervalle, de l'insuccès d'O'Reilly, a été, durant près de trois siècles, la sauvegarde de la Régence d'Alger. C'était là le grand argument mis en avant par plus d'un excellent esprit, par des hommes qui n'avaient généralement pas coutume de s'arrêter au péril, quand on leur demandait si les puissances méditerranéennes étaient donc condamnées à subir éternellement avec résignation d'intolérables outrages.

Il eût cependant suffi d'y regarder de plus près, pour se bien convaincre que les deux échecs dont on faisait tant de bruit en 1830 n'étaient pas, par eux-mêmes, des échecs qui ne pussent, avec quelques précautions, être évités. A deux reprises différentes la fortune se fit un jeu de conférer à la cité moresque, par des incidents imprévus, le fatal renom dont elle abusa si longtemps.

L'échec de Charles-Quint semblait avoir rendu le sol algérien inviolable. Le Grand Roi lui-même, Louis XIV, pour rassurer le commerce du Levant,

intimidé par de perpétuelles pirateries, ne trouva rien de mieux, en 1682, en 1683, en 1688, que de bombarder Alger. Réduite en cendres, la cité des pirates relevait ses maisons effondrées et sortait plus florissante que jamais de ses ruines. En l'année 1775, sous le règne de Charles III, l'Italien Grimaldi, alors premier ministre, reprit le projet plus sérieux de 1541. Charles-Quint accusait la saison de son insuccès : l'expédition espagnole partit cette fois de Carthagène le 23 juin. Elle se composait d'un immense convoi escorté par cinquante et un navires de guerre, et portant une armée de vingt-deux mille hommes. Le chef que Grimaldi lui donnait était fait pour inspirer une entière confiance. Alexandre O'Reilly, officier de fortune d'origine irlandaise, âgé à cette époque de cinquante ans à peine, avait maintes fois fait ses preuves de vaillance et de capacité militaire. Le maréchal de Broglie, sous les ordres duquel la carrière aventureuse d'O'Reilly l'appela, au sortir du service de l'Autriche, à prendre part dans les rangs français aux campagnes d'Allemagne, appréciait fort cet homme de métier qui apportait le même zèle et le même dévouement sous tous les drapeaux. La guerre terminée, le maréchal recommanda O'Reilly au roi d'Espagne.

O'Reilly fit avec distinction la guerre de Portugal : créé comte à la suite de cette courte campagne, il alla exercer un commandement important dans les colonies d'Amérique. Le crédit dont il jouissait auprès du ministre, ses longs services, ses blessures, — il en était resté boiteux, — ne pouvaient cependant faire oublier aux officiers espagnols son origine étrangère. Manquait-il donc de chefs capables dans cette armée qui, malgré de cruelles leçons, se croyait encore l'armée de Rocroi et de Saint-Quentin? Était-il si nécessaire de lui infliger l'affront de se voir commandée par un Irlandais? L'expédition était bien conçue, préparée à loisir; elle emportait malheureusement avec elle un germe latent de mécontentement et de révolte. Ce germe, à la première apparence de revers, devait éclater. Le marquis de la Romana, major général de l'armée, don Pedro de Castijon, commandant de la flotte, ne paraissent même pas avoir attendu que l'événement se chargeât d'autoriser leurs critiques, pour blâmer le plan d'opérations adopté. « Du cap Caxine au cap Matifoux, les Algériens, disait-on, n'avaient pas monté moins de deux mille canons; les troupes mises sur pied dépassaient le chiffre de 150,000 hommes. Le bey de Constantine était

campé avec 40,000 hommes dans les environs du cap Matifoux ; le bey de Titteri, assisté du khalifat du bey de Mascara, avait réuni près de 60,000 cavaliers dans la plaine, à sept lieues de distance d'Alger ; le bey de Mascara en personne occupait Arzew à la tête de 30,000 Arabes ; 6,000 Turcs gardaient la porte du Sud, — celle que nous nommons encore aujourd'hui Bab-Azoun ; — 2,000 autres Turcs défendaient la porte Bab-el-Oued ; 3,000 étaient postés à la tour du cap Caxine ; 2,000 sur le môle, prêts à repousser toute attaque dirigée du côté du port. »

Malgré cette énumération effrayante, la flotte, au jour dit, quitta Carthagène : une semaine de navigation la conduisit dans la baie d'Alger. Elle jeta l'ancre en face de l'embouchure de l'Harrach. On ne pouvait, cette fois, se plaindre de la saison ; il était difficile d'en choisir une plus favorable. La première nuit, pourtant, fut orageuse ; le vent, par un contre-temps fâcheux, s'était élevé du large : du 30 juin au 1er juillet, il ne varia pas. Huit jours se passèrent dans l'inaction. Pour détourner l'attention de l'ennemi de l'endroit qui semblait le plus propre à la descente, deux vaisseaux de ligne, — l'escadre en comptait six et douze frégates, — reçurent, le 6 au soir, l'ordre d'aller canonner

deux batteries dressées non loin du rivage. Un de ces vaisseaux, le *Saint-Joseph,* courut de grands risques. Son câble fut coupé par un boulet; le courant l'entraîna sous le feu de trois batteries dont il essuya les bordées à demi-portée de canon. Sa coque fut atteinte d'un assez grand nombre de projectiles; il eut trois hommes tués et dix-sept blessés. Le second vaisseau, l'*Orient*, vint alors à son aide; en partageant l'attention de l'ennemi, il permit au *Saint-Joseph* de faire voile.

Le 8 juillet, la descente s'opéra dans le meilleur ordre à une lieue et demie de la ville, du côté du levant, c'est-à-dire entre Alger et le cap Matifoux. L'armée d'O'Reilly prenait terre à l'endroit même où avait abordé, deux cent trente-quatre ans plus tôt, l'armée de Charles-Quint. Les embarcations, rangées sur sept colonnes, jetèrent en un clin d'œil sur la plage un corps de huit mille hommes. Ce premier débarquement opéré, les chaloupes retournèrent chercher à bord des navires du convoi le reste des troupes. A huit heures du matin, on n'eût plus trouvé un seul soldat sur les vaisseaux. On débarqua, aussitôt après, les fascines, les piquets, l'artillerie, les munitions. La marine avait achevé sa tâche : à l'armée maintenant d'accomplir la sienne

Les Arabes ne s'étaient que faiblement opposés à la descente : l'artillerie des vaisseaux les tenait en respect. Dès qu'ils virent les premiers bataillons se former en colonnes pour se mettre en marche, ils accoururent de toutes parts. Ordre fut donné de les repousser et d'aller occuper les hauteurs voisines. Emporté par une ardeur que le général O'Reilly qualifie d'inconsidérée, un officier des gardes, le capitaine Navarro, brandit son épée et entraîna les troupes au cri de « Vive la religion ! Vive la foi du Christ ! A eux, mes enfants ! »

Suivant leur coutume, les Arabes tournèrent à l'instant le dos et se dispersèrent. Toute l'armée s'ébranla pour ainsi dire d'elle-même et s'élança, échappant à ses chefs, à la poursuite des fuyards. Les volontaires d'Aragon et de Catalogne menaient la charge. La chaleur excessive du jour, l'âpreté du terrain eurent bientôt mis les soldats espagnols hors d'haleine. L'ennemi s'était jeté dans les buissons. Il accueillit par un feu nourri et bien dirigé les premières compagnies d'attaque. On ne s'attendait pas à cette résistance ; les renforts arrivaient incessamment de la plage, mais le nombre des Arabes grossissait aussi à vue d'œil. Tous les mamelons en paraissaient couverts. L'inquiétude finit

par amener la panique : la retraite commença, ainsi qu'avait commencé l'attaque, sans ordres.

Le général O'Reilly, à son grand désespoir, reconnut qu'il ne possédait plus son armée dans la main. Son chef d'état-major, le marquis de la Romana, s'était bravement fait tuer, un des premiers, à la tête de sa division. Un Anglais au service de l'Espagne, le général Vaughan, remplaça le marquis de la Romana.

La retraite, à ce moment, s'était déjà changée en déroute. Tout était perdu, si le général O'Reilly n'eût fait à la hâte élever un retranchement qui fut armé de trois pièces de 8. Les fuyards se rallièrent derrière cet abri. Ils s'y trouvaient cependant sous le feu de batteries qui les prenaient de flanc. Les longs fusils des Maures, tirés à toute volée, leur causèrent également des pertes sensibles. Les outils, par bonheur, ne manquaient point : on s'occupa sans relâche, tant que dura le jour, d'élever les épaulements de l'ouvrage de campagne derrière lequel toute l'armée se serrait entassée. La nuit venue, le général en chef, sans tenir compte des observations du général Vaughan, qui persistait à vouloir reprendre l'offensive, ordonna le rembarquement. Le tumulte avec lequel s'exécuta cet

ordre ne justifia que trop le parti douloureux que crut devoir adopter le seul chef responsable du salut d'une armée si sérieusement compromise : par son impétuosité irréfléchie d'abord, par le désordre de son mouvement de recul ensuite.

La flotte remit à la voile le 12 juillet : dans les premiers jours du mois d'août, elle abordait à Barcelone. Les généraux malheureux ne peuvent compter sur un bon accueil. Dans les pays du Midi surtout, l'exaspération populaire ne connaît jamais de limites : O'Reilly, appelé par le Roi à Madrid, faillit être massacré en traversant Alicante. Il n'en demeurait pas moins l'officier le plus expérimenté, le plus capable peut-être, que possédât l'armée espagnole. Charles III l'avait relégué en Andalousie, exil fort honorable d'ailleurs, car O'Reilly y fut investi des hautes fonctions de capitaine général[1], L'avénement de Charles IV lui rendit la faveur de la cour, et lorsqu'en 1794 l'Espagne se disposait à envahir le Roussillon, ce fut au vaincu d'Alger que

[1] Lord Byron y retrouvait son souvenir encore vivant en 1809, — nous en avons la preuve dans ces vers de *Don Juan :*

« Is it for this that general Count O'Reilly,
Who took Algiers, declares I us'd him vilely? »

(*Don Juan,* — chant Ier, — strophe 148.)

le commandement de l'armée fut confié. O'Reilly mourut en route, avant d'avoir pris possession de son commandement.

Depuis le dernier échec espagnol, mainte puissance se promit de tirer vengeance des pirateries barbaresques. Des menaces on finit, à l'exemple de Louis XIV, par passer aux bombardements. Le 27 août 1816, lord Exmouth, monté sur le vaisseau à trois ponts *Queen Charlotte*, venait, à la tête d'une escadre de vingt-cinq navires anglais et hollandais, foudroyer les batteries d'Alger, écraser ses maisons sous le poids de cinq cents tonneaux de boulets et de neuf cents bombes. Il tuait aux Algériens plus de quatre mille hommes, en perdait lui-même cent quarante et un, sans compter sept cent quarante-deux blessés. Quel était le résultat de cette longue et coûteuse canonnade? La délivrance de douze cents esclaves chrétiens et le payement d'une indemnité de 30,000 dollars au consul de Sa Majesté Britannique. La piraterie n'en reprit pas moins, aussitôt après la retraite de la flotte anglaise, ses séculaires allures [1].

Tant que la côte d'Afrique appartiendrait aux

[1] Voyez la note 47 à la fin du volume.

Ottomans, l'Europe ne pouvait se flatter d'une sécurité absolue pour son commerce avec le Levant. Les vaisseaux barbaresques seraient-ils refoulés dans leurs ports qu'il resterait encore le rivage à craindre. Tout naufragé sur ce littoral, semblable à celui de la Tauride, devait se tenir pour heureux s'il échappait aux mains des Kabyles, si, racheté par les Turcs, il allait finir ses jours dans le bagne d'Alger. La domination espagnole n'était plus qu'un souvenir : depuis l'année 1791, date de l'évacuation définitive d'Oran, l'Espagne laissait l'Afrique aux Africains. La France se chargea de la leur reprendre. Les Kabyles, aujourd'hui, ne massacrent plus les naufragés : ils les sauvent [1].

Le grand principe, dans les expéditions d'Afrique, consiste à se séparer aussi peu que possible de la flotte. La chaleur et la soif, dès qu'on s'aventure à quelque distance du rivage, deviennent les redoutables auxiliaires de l'ennemi. On ne compte plus les bataillons qu'un soleil implacable et une terre sans eau ont dévorés. Les départs sont toujours magnifiques : « Grand'beauté et grand'plaisance, nous raconte Froissard, fut à voir l'ordonnance du

[1] Un chef kabyle des environs de Bougie fut, pour un service de ce genre, décoré, en 1868, de l'Ordre du *Sauveur* de Grèce.

partement en l'an de grâce 1390[1]; comment ces bannières, ces pennons et ces estrannières, armoriés bien et richement des armes des seigneurs, ventilaient au vent et resplendissaient au soleil, et de ouïr ces trompettes et ces claironneaux retentir et bondir, et autres ménestrels faire leur métier de pipes, et de chalumelles, et de naquaires, tant que du son et de la voix qui en issait, la mer en retentissait toute. » Attendez quelques semaines, le ton aura bien changé. « Les marches, de par delà du royaume d'Afrique, sont moult chaudes pour les sablons.... Je ne sais comment la peine et le gros air et sec sans nulle douceur, les Français pouvaient porter.... De nulle bonne eau douce ils ne recouvraient.... ils fouirent au sablon dont ils eurent eau douce, mais encore était-elle, pour la grande chaleur du soleil, toute tempêtée moult souvent.... Une semaine, par la grande chaleur qu'il fesait et la corruption de l'air, vinrent et descendireut tant de mouches, que tout leur ost en fut chargé, et ne l'en pouvaient ni savaient comment garder..... Les plus durs, les plus jolis et frisques, en leurs armures, étaient si échauffés que peu qu'ils n'éteignaient par

[1] Voyez dans *Doria et Barberousse*, chap. XXXII, p. 237, l'expédition du duc de Bourbon en Afrique.

deffaute d'air, de vent et d'haleine..... Et séait le duc de Bourbon, par usage, le long du jour, au dehors de son pavillon, jambes croisées. »

Voilà bien la guerre des pays chauds, la guerre de l'Afrique et de l'Inde, la guerre de la Birmanie et du Tonkin, avec ses misères de toute sorte, avec la langueur fatale qu'elle engendre et qui oblige parfois « les plus frisques » à rester sur le seuil de leur tente, « jambes croisées ». Sans compter ici que les Chrétiens, campés durant soixante et un jours devant Africa, « ne furent oncques assurés, car tous les jours, de soir ou de matin, les Sarrasins les venaient réveiller, traire et lancer sur eux ». Ce jeune chevalier, dont nous parle avec tant de complaisance le bon Froissard, ce chevalier « qui aimait parfaitement et de bon cœur la fille au roi de Tunis, Agadinquor d'Oliferne[1] », ne rappelle-t-il pas, à s'y méprendre, « cet infant maure, Muleï-Amida, fils du roi de la Gomera », qui, en 1510, vint, sous les murs d'Oran, si nous en croyons Sandoval, défier en combat singulier don Alonso de Grenade? Les Arabes de 1390, de 1510 et de 1830 sont les mêmes. Nos chasseurs d'Afrique ont maintes fois

[1] Voyez la note 48 à la fin du volume.

combattu comme on combattait sous la bannière du sire de Coucy ou sous celle du comte d'Alcaudete. Du moment qu'elle échappait aux Arabes et ne pouvait plus appartenir aux Espagnols, la terre d'Afrique revenait de droit à la France. Il faut descendre des anciens croisés pour savoir faire la guerre aux Sarrasins; il faut avoir en soi un vieux fonds de générosité pour s'imposer à un peuple chez qui la férocité n'a pas éteint l'humeur chevaleresque. Que le protectorat de Tunis soit venu affermir notre domination sur Alger, j'en bénis le ciel et j'en augure bien pour l'avenir de notre race.

Après le traité du Bardo, conclu au mois de mai 1881, la France s'était contentée d'établir une forte garnison à Tunis. Une tranquillité apparente nous rassurait : la majeure partie du corps d'occupation est rappelée. A l'instant, une insurrection générale éclate; Sfax en est le centre. Tous les Européens, sans distinction de nationalité, se décident prudemment à sortir de la ville. Une de nos canonnières se trouvait, par bonheur, à Sfax. Elle s'approche du rivage et reçoit les Chrétiens expulsés; elle les reçoit, hâtons-nous de le dire, sous une pluie de balles, accompagnement obligé d'une évacuation en Afrique. Le gouvernement français

crut avoir facilement raison d'un mouvement dont il appréciait mal la gravité. Il demanda deux cuirassés à la division du Levant et les envoya dans le golfe de Gabès. Démonstration de tout point insuffisante. Les insurgés du littoral eurent ainsi du temps devant eux. Ils se réunirent, organisèrent de leur mieux la défense, et firent appel aux tribus guerrières de l'intérieur. L'escadre d'évolutions, cette précieuse sauvegarde de notre influence dans la Méditerranée, se trouvait heureusement à portée : le contre-amiral Conrad réclame, avec un patriotique désintéressement, son concours. Le vice-amiral Garnault, expédié de Toulon, amène sur les lieux six vaisseaux de premier rang et deux bataillons de marche. Il ne s'agit plus de surveiller la ville : ordre est donné de la conquérir.

L'escadre mouille devant Sfax le 14 juillet 1881. Les canonnières ont jeté l'ancre à treize cents mètres environ de la plage, les corvettes cuirassées à quatre mille, les vaisseaux à six mille et huit mille. Chaque navire n'a guère plus d'un pied d'eau sous la quille. On peut juger par ce seul détail des difficultés qui attendent l'opération, toujours si délicate, d'un débarquement à main armée. Sfax comprend deux villes : la ville arabe, qui

possède une enceinte bastionnée, enceinte dont les murailles très-hautes sont garnies, sur tout leur pourtour, d'une artillerie nombreuse; la ville franque, ville également fermée, mais fermée par un simple mur de clôture. En avant de ces deux cités distinctes se déploie, jusqu'à la distance d'un millier de mètres, une plage basse et vaseuse, dans laquelle, si l'on veut la franchir à pied, on court le risque d'enfoncer jusqu'aux genoux. Un fortin circulaire, armé de trois canons, sert de tête de pont au débarcadère. Ce débarcadère est le seul point du rivage auquel des embarcations légères puissent avoir accès. Un long fossé, creusé parallèlement à la plage, présente un premier obstacle à franchir : les Arabes l'ont rempli de tirailleurs. La cavalerie, nombreuse, agitée, se tient encore à l'écart : on l'aperçoit de loin, en communication constante avec la ville.

Deux ou trois plans d'attaque s'offrent à l'esprit du commandant en chef : il choisit, à mon avis, le meilleur. S'il voulait débarquer hors de la portée des défenses de la place, il exposerait ses soldats à une marche pénible et sujette à surprises. Les chemins sont étroits, bordés, des deux côtés, de haies de cactus. La plupart des expéditions

espagnoles se sont perdues par cette faute : l'amiral Garnault est bien résolu à l'éviter. Il attaquera de front, marchera droit au fortin et au débarcadère.

L'audace est quelquefois le parti le plus sage. Qu'il me soit permis de rappeler à ce sujet ce qui advint au vaillant capitaine don Pedro Navarro, — le fameux Pierre de Navarre, — le 30 août de l'année 1510. Pierre de Navarre s'était emparé, en 1508, du Peñon de Velez de la Gomera, refuge des corsaires que protégeait le roi de Fez; il avait secouru Arzila, possession des Portugais, contre cent mille Arabes; deux ans plus tard, il conquérait Bougie, ville de huit mille maisons, avec de beaux édifices à la romaine et à la moresque, avec des écoles de philosophie, de médecine et d'astrologie; il prenait d'assaut Tripoli, ville réputée plus riche à cette époque qu'Oran, que Bougie, que Tunis. Tout lui réussissait; il passait, à bon droit, pour un général heureux : les *aventuriers*, ces soldats de fortune qu'on trouvait toujours prêts à servir sans solde, pourvu qu'il y eût quelque espoir de butin, venaient, dès qu'il arborait sa bannière, se ranger en foule sous ses ordres. Le 28 août 1510, il part de Tripoli, accompagné de don Garcia de Toledo, fils

aîné de don Frédéric, le premier duc d'Albe. Don Garcia sort à peine de l'adolescence, et déjà l'Espagne le regarde avec un sourire d'espoir. Ce n'est certes pas lui qui mentira au sang de ses ancêtres. Pierre de Navarre a formé le projet d'occuper Zerbi. Cette île indépendante est le dernier caillou resté dans la plaie : il faut l'extirper pour que la cicatrisation s'opère, pour que la piraterie barbaresque disparaisse à jamais. Pierre de Navarre emmène avec lui quinze mille fantassins. Le 29 août il débarque. Les habitants de Zerbi n'opposent à la descente aucune résistance. Quel travail, cependant, quelle fatigue, pour gagner la terre! Il faut traverser, les armes sur le dos, un vaste lais de mer. Le peu de profondeur de l'eau ne permettait pas, même à marée haute, aux barques les plus légères d'y flotter. La troupe s'est fait accompagner de quelques pièces de campagne ; on eût mieux fait peut-être d'emporter de l'eau et du pain. Le général n'y a pas songé.

Partagés en onze bataillons, les soldats se mettent en marche. Au centre, vient l'artillerie : deux fauconneaux, deux sacres et deux gros canons destinés à faire brèche. Pour tout attelage on n'a que des soldats. « C'était vraiment pitié, nous

raconte Sandoval, de voir ces pauvres gens tirer les lourdes charrettes qui portent les bouches à feu, ou ployer sous le faix des boulets et des barils de poudre. Quelques-uns s'occupent d'aplanir en avant le chemin; le travail est rude et les coups de bâton pleuvent. » Il était plus de dix heures du matin quand la marche commença. Les tourments de la soif, sur ce sable chauffé à blanc par les rayons du soleil africain, devinrent tels que des hommes tombèrent morts en route. Il n'y eut plus qu'une pensée dans les rangs : découvrir une source, un filet d'eau, un puits. L'avant-garde se débanda la première; toute l'armée suivit.

Don Garcia de Toledo et Pierre de Navarre parcouraient les rangs, animaient de leur mieux les soldats, leur prodiguaient les paroles affectueuses, les promesses. L'armée sortit enfin des sables et entra dans un bois épais de palmiers. De l'ombre, mais pas d'eau encore! Aux palmiers ont succédé les oliviers. Tout à coup un cri de joie s'élève : un puits vient d'être signalé au milieu de masures en ruine. Des gargoulettes, des cruches de terre attachées à des cordes de jonc gisent éparses sur le sol. Chacun se précipite : les premiers rangs sont renversés, des soldats sont foulés aux pieds; le

désordre, en ce moment, est à son comble. Les officiers n'essayent pas de le réprimer, ils y prennent part.

On n'avait point encore vu un seul Arabe : c'est près de la source que, dans le désert, on attend le lion. Quatre mille fantassins et cinq cents chevaux se tenaient cachés en embuscade. Ils fondent sur les soldats espagnols dispersés. Avant qu'ils aient porté un seul coup leurs hurlements sauvages ont mis les Chrétiens en fuite.

La foudre tombant au milieu de cette foule surprise y eût causé moins d'émotion. Nul ne songe à se mettre en défense; nul ne songe à vendre chèrement sa vie. La panique est complète. Don Garcia, digne rejeton d'une race de héros, saute de son cheval à terre, saisit une pique et se jette devant les fuyards : « Ici! frères, ici! s'écrie-t-il; ralliez-vous! Tenez ferme! Ne fuyez pas! Ne craignez rien! Les ennemis sont peu nombreux. » Puis, joignant l'exemple aux paroles, il court à un groupe d'ennemis, à un peloton composé d'une quinzaine d'hommes, et l'aborde si vigoureusement qu'à lui seul il le fait reculer. Les Arabes prennent aisément la fuite; par malheur, ils reviennent avec la même facilité à la charge. Toledo est bientôt assailli,

non plus par quinze ennemis, mais par quatre-vingts. Il tombe percé de coups : sa mort ajoute à l'effroi général.

Pierre de Navarre essaye à son tour d'arrêter la déroute : « Qu'est ceci, mes enfants, mes lions? Je ne vous reconnais plus. Vous n'aviez pas l'habitude d'agir ainsi. Rappelez-vous donc ce que vous disiez à Tripoli. Avec quelle ivresse joyeuse vous couriez alors au combat! Tournez, frères! tournez! il y va de la vie et de l'honneur. » Les larmes lui coulaient des yeux : les soldats, insensibles à ses objurgations, lui auraient, s'il ne se fût écarté, passé sur le ventre : l'armée, éperdue, courait de toutes ses forces vers la mer. Les vaisseaux, *hélas!* étaient loin, les barques ne pouvaient approcher du rivage. Si les Maures avaient poursuivi leur avantage jusqu'au bout, bien peu d'Espagnols auraient revu leur patrie. Il périt ce jour-là près de trois mille hommes, cinq cents demeurèrent prisonniers, et ce fut désormais un dicton en Castille : « L'île de Zerbi, maman, n'est pas facile à prendre. *Los Gelves, madre, malos son de ganare.* »

Laissons Pierre de Navarre poursuivre sa carrière, et revenons à l'amiral Garnault : la sagesse des dispositions qu'il adopta en vaut la peine. On sait

que j'ai toujours eu un faible pour les opérations de débarquement : sans débarquement, à quoi bon rester maître de la mer? Pierre de Navarre, O'Reilly, étaient de vieux soldats; ils paraissent cependant avoir engagé leurs troupes avec une impardonnable étourderie. « Il semblait, écrivait après la déroute du 8 juillet 1775 un sergent-major espagnol, qu'on nous menât prendre le café à terre. » L'amiral Garnault, au contraire, dans sa sollicitude, ne craignit pas d'exagérer les précautions. Avant tout il fallait obvier aux difficultés du débarquement sur cette plaine de vase qui, devant la ville de Sfax, s'étend à perte de vue. Les vergues de hune furent dégréées à bord de tous les bâtiments de l'escadre; on les ajusta bout à bout et on en fit un pont flottant qu'on réussit à conduire au rivage pendant la nuit.

Ces préparatifs occupèrent la journée du 15 juillet. Il importait cependant d'endormir l'ennemi dans une fausse sécurité, de lui laisser croire que cette grande démonstration navale se bornerait à une canonnade inoffensive. Aussi, malgré l'énorme distance qui séparait le mouillage de la terre, le feu s'ouvrit dès le point du jour, feu lent, méthodique, qui ne devait s'éteindre qu'au coucher du soleil. Au premier coup de canon tiré, la cavalerie arabe

accourut. Quand elle vit que le canon n'en voulait qu'aux murailles de la ville et ne cherchait pas à couvrir une descente, elle regagna dédaigneusement son camp.

La nuit venue, les canonnières rouvrirent le feu; elles le rouvrirent seules : l'artillerie des cuirassés resta muette. Ordre était donné de concentrer le tir sur le fortin et sur la grande tranchée de la plage. Les avisos et les corvettes cuirassées projetèrent, sur les ouvrages à battre, des faisceaux de lumière électrique. Ce spectacle remplit, dit-on, les Arabes de terreur : je le crois sans peine; rien de plus effrayant qu'un danger inconnu. Au point du jour, les batteries de la flotte entière recommencent à rugir; ce ne sont plus quelques boulets épars qui labourent le sol ou écrêtent les remparts, c'est toute une avalanche de fer qui s'abat sur la plage. Les embarcations mêmes dirigent un feu rasant contre les ouvrages avancés. Malheur aux imprudents qui osent dresser la tête au-dessus des parapets!

Le rivage désert éteint ses dernières clameurs. Après l'orage bruyant des imprécations qui portaient au loin le défi, rien de plus lugubre que ce morne silence : les canots, les bateaux du pays dont

on s'est emparé, s'avancent chargés de troupes. Les chaloupes à vapeur les remorquent. Sur toute la ligne, à l'instant, le feu cesse : les matelots se jettent à la mer, pataugent, pendant quelques minutes, dans la vase et atteignent enfin un sol plus ferme : sans reprendre haleine, sans ralentir l'élan qui les emporte, ils envahissent d'un seul flot la tranchée. Les projectiles du fortin ont passé au-dessus de leurs têtes; la fusillade n'a blessé que deux hommes. Une fois dans le fossé, ils sont à l'abri; ce n'est plus qu'un combat à la baïonnette. Maîtres de la tranchée, les marins sautent dans le fort. Tout a fui; les Arabes, poursuivis l'épée dans les reins, ont à peine le temps de refermer les portes de la ville.

Le cas était prévu : des pétards font voler ces portes en éclats. Un quart d'heure ne s'est pas écoulé, depuis le moment où le feu de l'escadre a cessé; le pavillon français flotte sur la Casbah, qui domine la partie méridionale de la ville. Les mouvements tournants, les manœuvres savantes où l'énergie d'une troupe harassée de fatigue se brise, auraient-ils eu un meilleur résultat?

Du côté du nord, cependant, la résistance se prolonge d'une façon inquiétante. Le cimetière

européen est entouré de murs : il sert de réduit aux Arabes qui s'y sont rassemblés et permet à la cavalerie de tenter une charge à fond. Fort heureusement, l'ensemble de cette charge fut rompu par des ballots d'alfa que les obus de nos embarcations venaient d'incendier. En ce moment, les soldats prennent terre. Devant un tel renfort, la cavalerie ennemie tourne bride. Ce grand succès, d'une ville enlevée sans canon, ce succès complet, a été l'affaire de moins d'une heure. « Si j'ai réussi, m'écrivait l'amiral Garnault, je le dois à l'excellente organisation de l'escadre. Avec des marins aussi braves, aussi dévoués, mais qui n'auraient pas été préparés de longue main, j'aurais probablement hésité à tenter une pareille attaque. J'ajouterai que la chose eût été une véritable folie, si la place avait été défendue par des Européens au lieu de l'être par des Arabes. »

L'amiral Garnault est modeste : je ne lui ferai pas un crime de sa modestie. Le mérite du chef ne consiste-t-il pas cependant à juger ce que la situation permet ou interdit à l'audace? L'impétuosité qui triomphe à Taïti, la résolution vigoureuse qui fait tomber Kinbourn, n'auraient point été de mise devant Sébastopol. Le vieux Ruyter

lui-même, avant d'aller brûler l'arsenal de Chatam, demanderait probablement aujourd'hui qu'on lui laissât le temps de draguer l'entrée de la Tamise. En toute occasion, suivant le bras la saignée [1].

L'histoire des corsaires barbaresques et de la marine de Soliman le Grand renferme, suivant moi, un double enseignement. Elle met, avant tout, en lumière l'immense service que nous avons rendu à l'Europe en nous établissant sur la plage africaine; elle appelle, en outre, notre attention sur les conséquences de l'ascendant moral qu'un triomphe quelquefois insignifiant confère. Le début de la guerre a besoin d'être particulièrement surveillé, et c'est assurément le cas d'évoquer ici le proverbe : « Qui commence bien finit bien. » Secouer le poids d'une première défaite, s'élancer en avant quand un souvenir sinistre vous retient par la manche, n'est pas le fait d'un esprit ordinaire. Si le cœur est digne de blâme contre les gens qui n'en ont pas, il est assez rare, en revanche, qu'on cherche l'occasion d'en montrer contre les vainqueurs de Prévésa, des îles de Ponce et de Zerbi. Quiconque voudra élever un monument à la gloire de don

[1] Voyez la note 49 à la fin du volume.

Juan d'Autriche devra donner pour base à ce trophée les échecs sur lesquels il a fallu le bâtir. Pour rendre justice aux conquérants d'Alger et de Sfax, il sera bon également de se rappeler les grands revers de Charles-Quint, d'O'Reilly et de Pierre de Navarre.

FIN.

APPENDICE

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NOTE 1.

Les documents contemporains, pour l'intéressante, — je dirais volontiers l'incomparable période, — dont j'étudie l'histoire, sont si nombreux qu'ils ne laissent à l'écrivain moderne que l'embarras du choix. Aucun de ces documents cependant n'a la valeur, ne possède la vie des œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, telles que les a publiées, en onze volumes, de 1864 à 1882, d'après les manuscrits mêmes, M. Ludovic Lalanne. Cet ouvrage, enrichi de notes d'une érudition *impeccable,* est un trésor dans lequel on prend vraiment plaisir à puiser. Avec Brantôme, on nage en pleine réalité. Ce mélange de superstition et d'athéisme qui caractérise la société italienne du seizième siècle apparaît à chaque page, peint de main de maître. La férocité unie à la culture de l'esprit et à une sorte de chevalerie persistante est le trait dominant de l'époque. La grandeur espagnole et la gaieté française ont brodé sur ce fonds général des variations; mais le monde, en somme, est italien, et la France, tudesque jusqu'à Charles VIII, se

montre jusqu'au règne de Louis XIV plus italienne que le reste du monde.

NOTE 2.

« Le conseil des Dix, nous apprend le sieur Amelot de la Houssaye, dans son *Histoire du gouvernement de Venise*, — Paris, 1677, — finit par étendre son pouvoir jusqu'à traiter des ligues offensives et défensives à l'insu du Sénat. L'an 1540, il envoya au Baïle Louis Badoer, un ordre secret de faire la paix avec Soliman et de lui abandonner toutes les villes du Péloponèse. Ce qui s'exécuta sans que rien eût été communiqué au Sénat. »

Le secret! Ne cherchez pas ailleurs l'explication de la longue suite de succès qui valut à la diplomatie vénitienne sa réputation méritée d'habileté. Un conseil des Dix, un comité de salut public, seront toujours, en cas de guerre, le correctif indispensable des gouvernements de discussion.

NOTE 3.

La réputation, — disons mieux, la gloire de Doria, — fut de tout temps chère à l'Italie : je me reprocherais d'y porter légèrement atteinte. En Italie même, cependant, l'opinion est loin d'être, à l'endroit de l'illustre patricien, tout à fait unanime. On dirait que le sang des Fieschi n'a pas encore cessé de crier vengeance et que la démocratie moderne n'entende point répudier complétement l'héritage des rancunes du seizième siècle. Pendant que M. le lieutenant général Benedetto Veroggio rappelle avec une chaleureuse éloquence tous les titres du prince de Melfi à la reconnaissance de la patrie génoise, M. Emmanuel Celesia et M. Anto-

nio Gavazzo accusent l'amiral de Charles-Quint d'avoir plus que tout autre contribué au long asservissement de l'Italie. « Les nobles, nous dit M. Celesia, ont appelé Doria le *père de la patrie :* le vieux Cosme de Médicis obtenait ce nom avant lui. Le peuple a plus justement nommé André Doria l'*homme heureux*. Si Doria, au lieu de mettre son bras au service de souverains étrangers, n'avait versé son sang, déployé ses efforts que pour le bien de l'Italie, il eût peut-être épargné à ses compatriotes trois siècles de la tyrannie la plus odieuse. »

« Doria, observe de son côté M. Gavazzo, n'a délivré sa patrie du joug facile et doux de la France que pour l'assujettir à celui bien plus lourd de l'empereur d'Allemagne. » En un mot, pour bien des Italiens, Doria, caressé, enrichi par Charles-Quint et par Philippe II, n'est plus un Génois : Doria, aux yeux du Père Guglielmotti, comme à ceux de MM. Celesia et Gavazzo, est un Espagnol. Je n'apporte, pour ma part, aucune passion politique dans le débat : je veux mettre mon honneur à chercher sincèrement, sans préventions injustes, sans parti pris, la vérité. Que Doria serve le roi de France ou s'attache à la cause de l'Empereur, je ne vois en lui à Prévésa, comme à Cherchell et à Coron, que le tacticien plus ou moins habile. Tacticien, Doria, en vérité, l'est trop! C'est le principal reproche que je lui adresse. Don Juan d'Autriche ne l'aura pas, heureusement, en 1571, à ses côtés. Avec un tel conseiller, investi d'une autorité morale aussi incontestable, don Juan n'aurait probablement pas livré la bataille de Lépante.

L'historiographe officiel du prince Doria, Lorenzo Capelloni, s'est chargé de raconter, en 1565, c'est-à-dire cinq années seulement après la mort de l'amiral de Charles-Quint, la bataille de Prévésa, la conquête et la perte de Castel-Nuovo. « Le Dieu tout-puissant, écrit-il, à la pensée des flots

de sang qui allaient couler, si ces deux puissantes armées en venaient aux mains, détourna l'esprit de Capello et du patriarche Grimani d'une stricte obéissance aux ordres du général en chef. Au lieu de venir se ranger en bataille, de se développer en profitant de l'espace que leur laissait le prince, écarté à dessein de la côte, ils allèrent prendre poste derrière lui. Le désordre se mit dans la flotte chrétienne; la terreur s'ensuivit... Qui étudiera de près cet événement sera contraint de confesser que la bonté divine a seule prévenu le choc des deux flottes au moment même où elles se disposaient à s'aborder. » L'ouvrage, — je le ferai remarquer, — dédié à Jean-André Doria, paraît sous ses auspices. Ne reconnaissez-vous pas, dans la brève mention consacrée à une rencontre qui eut pourtant quelque retentissement en Italie, le secret désir de jeter sur une fâcheuse affaire ce que les Anglais appellent *a white blanket,* un linceul?

Brantôme est aussi pour les combattants de Prévésa presque un contemporain. Il aime les Doria et prendra chaudement, quand viendra la bataille de Lépante, parti pour Jean-André. Sous quel jour Brantôme verra-t-il la conduite de l'amiral génois dans la journée du 27 septembre 1538? J'extrais textuellement son opinion du tome IV de ses œuvres. On me permettra seulement de rajeunir un peu en certains endroits le style. « Lorsque le grand Prieur, nous raconte Brantôme, — le grand Prieur était François de Lorraine, chevalier de Malte et général des galères de France, — revint de Rome où il avait conduit son frère, M. le cardinal de Guise, pour l'élection du pape Pie IV (au mois de décembre 1559), il passa à Gênes et alla rendre visite au seigneur André Dorio, qui vivait encore, mais très-vieux et très-cassé, bien qu'il eût conservé tout son jugement et eût toujours la parole très-bonne et très-belle. Dorio loua fort

le grand Prieur d'un combat qu'il avait livré devant Rhodes et en prit occasion de parler de ses propres combats. Le prince en avait soutenu de très-beaux en son temps. Il se garda bien de parler, dit au grand Prieur après l'entrevue, un vieux capitaine de mer, de la faute qu'il fit à Sainte-Maure. Ayant tant de fois appelé Barberousse au combat, et voyant que Barberousse sortait du golfe pour aller à lui, il se retira à force de rames et de voiles, non pourtant sans perdre quelques vaisseaux. Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile, était alors en cette armée. Il en cuyda désespérer. Un peu plus tard, Dorio laissa perdre dans Castel-Nuovo ces braves soldats espagnols, encore qu'il eût eu ces deux fois deux des plus belles armées qu'il avait jamais eues. »

Doria n'en restera pas moins un très-grand capitaine. Lorsque nous arriverons au terme de ce récit, nous n'aurons, je crois, qu'à ratifier le jugement de Brantôme. « Toutes les fois, dit l'auteur des *Grands capitaines français et étrangers,* qu'il a fallu combattre et montrer sa valeur, Dorio y a toujours bien fait, nonobstant quelques petites fautes légères, qu'on peut voir dans les histoires de ces temps... Il ne faut pas douter que, si ce vaillant capitaine n'eût eu en barbe Barberousse et Dragut, il eût fait des choses très-émerveillables. »

NOTE 4.

« Thomas Doria ou d'Oria, nous apprend M. Vincenzo Canepa, éditeur d'une réimpression de l'ouvrage de Capelloni, — Gênes, 1863, — était cousin du prince de Melfi. Doria n'avait pas de fils : il adopta le fils aîné de Thomas, Giannettino, qui se trouvait être son plus proche parent, en même temps que Marco-Antonio del Carretto, son beau-fils.

Marco-Antonio donna naissance à Zénobie, et Giannettino à Jean-André. Zénobie et Jean-André s'unirent en mariage, en l'année 1566, après la mort de leurs parents et de leurs frères. Ils héritèrent de la principauté de Melfi, des charges, des titres, des revenus possédés aujourd'hui par leur descendant le prince Philippe-André V d'Oria Pamphyli. »

S'il en faut croire certains mémoires du temps cités et invoqués à l'appui de sa thèse par M. Emmanuel Celesia, l'auteur d'une excellente histoire de la conjuration de Fieschi, histoire qui n'a que le tort de prêter un peu gratuitement peut-être au cousin du prince de Melfi l'insupportable orgueil d'un parvenu, Giannettino, contraint par la détresse paternelle de vivre du travail de ses mains, aurait débuté par la vente de l'huile au détail sur le marché de Gênes. Il serait entré un peu plus tard au service de Bernardo Ivrea, fabricant de soieries. Des démêlés avec la justice l'obligèrent à se réfugier sur les galères de son parent, le prince André Doria. Son intrépidité le rendit bientôt célèbre et lui ouvrit la voie des honneurs. André Doria l'adopta et le désigna comme son successeur à la dignité d'amiral.

NOTE 5.

Tel est à peu près le récit de Sandoval. Les Italiens ont aussi leur version : il n'y est pas question de Requesens. « La plupart des historiens modernes, écrit M. Emmanuel Celesia, se figurent que la prise de Dragut eut lieu sans combat. Nous avons pu rectifier cette erreur à l'aide de vieilles chroniques dont nous offrons ici le résumé :

Au printemps de l'année 1539, le prince Doria se trouvait avec la flotte en Sicile. Le féroce Dragut songea sur-le-champ à mettre à profit son absence. Il se porta dans la

mer de Ligurie. Doria, informé des ravages qu'il y faisait, détacha son neveu à sa poursuite. Déjà le corsaire avait commencé à piller les côtes et à dépeupler l'île de Capraia, d'où il venait d'enlever sept cents prisonniers. Il avait capturé un gros galion génois, — une *carraque,* — appelé la *nef des Ferrari.* Giannettino, à la tête de vingt et une galères, se faisait éclairer par une frégate que commandait un certain Fra Marco. Il connaissait la coutume des pirates d'aller toujours contre le vent. Il fit force de rames, dans l'espoir de les trouver au vent de sa route. En même temps, il envoyait son lieutenant, Giorgio Doria, avec six galères et la frégate, dans la baie de la Giralata, où il pensait que Dragut s'était peut-être réfugié. Ses prévisions ne le trompaient pas.

Dragut, en découvrant les galères de Giorgio Doria, crut avoir affaire à l'escadre d'Antonio Doria. Il laissa deux de ses vaisseaux à la garde du butin et sortit du golfe avec neuf galères, parmi lesquelles figuraient la *Moceniga* et la *Bibiena,* enlevées aux Vénitiens dans la journée de Prévésa. Au bruit du combat, Giannettino, qui était peu éloigné, accourut dans les eaux de la Giralata, pour venir en aide aux siens. L'ennemi s'aperçut bien vite de son infériorité. La victoire était impossible; il se jeta au large et prit chasse. Giannettino le poursuivit si vivement avec neuf galères que le corsaire, voyant toute issue fermée, ne pensa plus qu'à vendre chèrement sa vie. Il donne l'ordre de lever rames, fait sonner ses trompettes, battre le tambour, suivant l'usage des Barbaresques, et accepte fièrement le combat. Les forces sont égales, l'ardeur est la même. Un boulet génois désempare la capitane ennemie. Les autres vaisseaux ont également souffert de la tempête d'artillerie déchaînée contre eux. Une partie des galères barbaresques s'abîme dans les flots;

l'autre tourne proue et reprend sa fuite. Au nombre des fuyards, il nous faut citer le corsaire redouté de Monastir en Afrique, Mami-Reïs. Jadis esclave d'Antonio Doria, puis mis en liberté, Mami-Reïs est en vain poursuivi par deux des galères de Giorgio Doria, désireux de faire une telle capture. A l'exception de la galère de Mami-Reïs, toutes les autres tombèrent aux mains des Génois. Les deux vaisseaux laissés par Dragut à la garde du butin furent pris par le comte d'Anguillara qui, depuis le 2 juin 1539, s'était rangé sous la bannière de Doria.

Les pertes des Génois furent peu sensibles; celles des ennemis immenses, car tous ceux qui parvinrent à gagner la terre furent sans pitié passés au fil de l'épée par les insulaires. Dragut mis à la chaîne, « après avoir tâté, dit le chroniqueur, du nerf de bœuf », offrit quinze mille ducats pour sa rançon. Ses offres ne furent pas acceptées.

Le 22 juin, Giannettino, suivi des vingt galères, fit son entrée dans le port de Gênes. »

NOTE 6.

« Qui souhaitera la vie des galères, disait un vieux proverbe espagnol, Dieu la lui doint! — *La vida de la galera de la Dios a quien la quiera.* » — Pour grand seigneur que vous soyez, soldat, gentilhomme, ecclésiastique, chevalier, si vous vous embarquez sur un navire de guerre, vous serez tenu d'appeler le capitaine *monsieur,* le patron *père,* le comite *ami,* les hommes de chambre *frères,* les galériens *compagnons;* — al capitan *señor,* al padron *pariente,* la comitre *amigo,* a los proeles *hermanos,* y a los remeros *compañeros.* — Que d'aventure vous vienne la fantaisie de vous prévaloir de votre rang ou de votre richesse, de le

prendre de haut, de donner des ordres, le moindre forçat ne se gênera pas pour vous dire d'aller commander en votre maison.

« Le passager, nous apprend le pieux évêque de Mondoñedo, don Antonio de Guevara, prédicateur et chroniqueur de l'empereur Charles-Quint, revenu en 1535 avec son souverain de l'expédition de Tunis, le passager devra être humble en ses discours, doux en son langage, endurant à l'occasion, car, en montant à bord, il a fait le sacrifice de sa liberté : le mal de mer le rend le serviteur et l'obligé de tout le monde. — *Tiene alli de todos necessidad.* — La galère, d'ailleurs, n'est pas un champ clos où puissent se vider les querelles. C'est un navire long et étroit, encombré de rames et de cordages. On s'y loge comme on peut et non comme on voudrait. Vous n'y trouverez ni banc pour s'étendre, ni fenêtre pour s'appuyer, ni table pour manger, ni siége pour s'asseoir. Par grâce spéciale, il vous sera peut-être permis quelquefois d'aller prendre un peu de repos dans la coursie, dans les arbalétrières ou au pied du fougon. Vous mangerez à plat pont comme les mariniers, ou sur vos genoux comme les femmes. Gardez-vous bien surtout d'épancher de l'eau sur le plancher de la poupe, encore moins d'y cracher, à peine d'en être durement repris par le capitaine et de payer aux espaliers un réal d'amende. Les mariniers pourront impunément cracher dans nos églises; ils se fâcheront tout rouge si, par malheur, il nous arrive d'en faire autant sur leurs vaisseaux. Ce sont là les priviléges, — *los privilegios,* — des galères.

« Ne songez pas à quitter, pour dormir, vos souliers ou vos chausses; ne vous débarrassez pas davantage de votre manteau; c'est l'unique matelas sur lequel vous puissiez compter. Passagers et mariniers couchent pêle-mêle. Vous avez

la tête où votre voisin a les pieds. — *Y si por aver merendado castañas o aver cenado ravanos, el compañero se le soltara algun,* — vous m'entendez bien, — *has de hazer cuenta, hermano, que lo soñaste y no dezir que lo oyste.*

A bord de la galère, il faut se résigner à mettre sa vermine en commun. Poux, puces, punaises sautent de l'un à l'autre sur les planches. Chose plus intolérable encore et que j'ose à peine raconter : *Todo passajero que quisiere purgar el vientre y hazer algo de su persona, es le forçoso de yr a las latrinas de proa o arrimarse a una vallestera. Y lo que sin verguenza no se puede dezir ni mucho menos hazer tan publicamente, le han de ver todos assentado en la necessaria, como lo vieron comer a la mesa.*

« Qui, pour sa male chance, s'est une fois résolu à courir fortune de mer doit renoncer d'avance à la compagnie des dames, aux mets délicats, aux bons vins, aux parfums, à toutes les mignardises et délicatesses. N'allez pas, en dînant, demander de l'eau claire, fraîche et de bon goût ! Buvez, sans mot dire, une eau chaude, trouble, fangeuse, la plupart du temps fétide. Le capitaine vous permettra peut-être, s'il est en belle humeur, de vous *estouper* le nez d'une main, pendant que, de l'autre, vous porterez le gobelet à vos lèvres. Contentez-vous, pour pain, d'un biscuit noir et dur, plein de vers, couvert de toiles d'araignée, grignoté par les rats. La viande qu'on vous servira, bouc, brebis, vache, buffle, ou lard rance, sera mal cuite, mal apprêtée, plus dure que bois, plus salée que sel, aussi difficile que pierres à digérer. Quant au vin, on le trouverait à terre excellent pour faire la salade. Vous avez fini ? Essuyez-vous la bouche à la manche de votre chemise. On ne vous donnera ni nappe ni serviette.

« Ce ne sont encore là que les misères de la navigation

ordinaire. Va-t-on *s'engoulfer,* survient-il une tempête, tous les feux à l'instant sont éteints : il n'est plus question de dîner. Vous attendiez le signal de se mettre à table; on vous invite à descendre sous la couverte. Les circonstances exigent que le pont soit, en ce moment, dégagé. Les cris des matelots, le bruit de pas précipités au-dessus de votre tête, le tumulte qui accompagne la manœuvre vous causeront plus d'effroi que vous n'en eussiez éprouvé à la vue de la mer écumante. Voilà le moment, si l'on a quelque crainte de Dieu, de se recommander aux saints, de se repentir de ses péchés, de se réconcilier avec ses compagnons, de réciter ses prières, de faire vœu d'aller porter quelque offrande aux sanctuaires les plus renommés. Trop souvent, hélas! ces promesses arrachées par la crainte seront oubliées aussitôt que le vaisseau aura touché terre.

« Au changement de quartier de la lune, les surprises de la tramontane sont généralement à craindre. Les mariniers rentrent l'ancre à bord, embarquent l'esquif, enlèvent le tendelet de poupe, serrent la tente. Malheur à toi, pauvre passager! Tu seras grillé par le soleil, si tu n'es pas trempé par la pluie. Dieu te préserve d'un vent incertain et variable! Quand le vent joue, quand il passe incessamment d'un bord à l'autre, les antennes chaque fois s'amènent pour être rehissées ensuite. Ne perds pas la vergue de vue, protége, tant que tu pourras, ton front de tes deux mains! Fortifie aussi ton cœur! La tempête est proche. Elle arrive; elle éclate. La tête te tourne, ta vue se trouble, ton estomac se révolte, ton cœur se soulève. C'en est fait : tu commences à chanceler; penché sur le bord, la nausée t'accable. Je te vois bientôt t'affaisser presque inanimé. N'espère pas qu'on viendra te porter secours, que quelque main charitable te soutiendra la tête. Tous les gens qui t'entourent ne feront

qu'en crever de rire. « Ce n'est rien, te dira-t-on; c'est la « mer qui vous éprouve. » Et pendant ce temps il te semblera que tu vas rendre l'âme, mourir, non en chrétien, mais en désespéré. »

Nous préparons aujourd'hui à nos passagers des traversées plus douces. Si nos entreprises coloniales ont pour effet d'amariner nos troupes, je leur reconnaîtrai au moins cet avantage. J'en doute un peu pourtant. Le soldat embarqué n'aspire qu'au moment de fouler de nouveau le plancher des vaches. De quelques soins qu'on le puisse entourer sur nos vaisseaux, il ne se sent pas chez lui.

« Heureux ceux qui plantent choux! »

devient, au premier coup de vent, sa devise. Je veux le mettre chez lui à bord de la flottille. Si, depuis seize ans, on m'eût écouté, la chose serait déjà faite.

Note 7.

« M. de Langey, lieutenant général du Roi en Piémont, l'en accusait fort et ferme, dit Brantôme. Sur la négative dudit marquis, M. de Langey le lui voulut prouver par les armes. Le marquis y faisait quelque difficulté. M. de Langey le voulut faire appeler devant la chambre impériale. Le grand roi François en fut fort content et trouva la façon de procéder très-belle. Sur ces entrefaites, le sieur de Langey mourut, dont ne fut pas marry le marquis, car il était fort coupable. »

Ce Guillaume de Bellay, seigneur de Langey, avait, nous assure Brantôme, « l'épée et la plume, ce qui aide fort à parfaire un grand capitaine. Il était toujours curieux de

prendre langue et dépensait fort en espions, n'épargnant rien du sien, quand il voulait une fois savoir quelque chose. »

Note 8.

« A son commencement, dit Brantôme, on l'appelait le capitaine Poulin, et ce nom lui a duré longtemps... Étant extrait de bas lieu, les guerres de Milan et de Piémont émues, il y eut un caporal d'une compagnie passant par le bourg dudit Poulin, bourg qui s'appelait La Garde. Le voyant jeune enfant, gentil et tout éveillé d'esprit, le caporal le demanda à son père, pour le mener avec lui. Le père refusa, mais l'enfant se déroba et s'en alla avec le caporal. Il le servit, en qualité de goujat, environ deux ans. Le voyant de bonne volonté, le caporal lui donna l'arquebuse et le fit si bon soldat que Poulin parut toujours tel. Puis il fut enseigne et lieutenant, puis enfin capitaine. Ah! qu'il s'est vu sortir de bons soldats de ces goujats!

« Feu M. de Langey, étant lieutenant du Roi en Piémont, l'éleva et l'avança, pour le connaître homme d'esprit, de valeur et de belle façon et apparence (car il était beau et de belle taille). Il le fit connaître au roi François, après les morts de Rincon et de Fregoso, par plusieurs voyages qu'il lui fit faire vers Sa Majesté... M. le baron de la Garde était très-brave et vaillant de sa personne. Je le vis une fois à la cour, au commencement du règne du petit roi Charles IX, faire appeler le jeune la Molle à se battre contre lui. »

Note 9.

« Le marquis del Vasto, écrit Capelloni, eut connaissance du dessein du Roi, avant que le Roi le mît à exécution. Il

envoya Gio. Pietro Cigogna en Espagne pour en informer l'Empereur. Cigogna arrive à Gênes. Doria, sachant combien il importe que ce messager atteigne promptement sa destination, le fait embarquer sur une de ses galères. Giannettino, en ce moment, était en Espagne, avec la majeure partie des galères de Doria. Il s'apprêtait à conduire à Gênes six galères toutes neuves, construites à Barcelone pour remplacer celles qui s'étaient perdues, l'année précédente, dans l'expédition d'Alger. André Doria lui écrit et lui recommande de n'épargner ni fatigues ni diligence pour aider au ravitaillement de Perpignan, pour y faire passer de l'infanterie, de l'artillerie, des munitions. Le valeureux jeune homme, excité par les ordres du prince et par son activité naturelle, mit tant de célérité à transporter l'artillerie et les munitions embarquées à Carthagène, qu'avec ce secours et les poudres, les mèches, le plomb, les provisions empruntées à ses propres galères, la place se trouva en bon état de défense avant que l'armée française pût l'investir. »

Brantôme n'avait-il pas raison quand il disait à Charles IX : « Si les rois, vos prédécesseurs, eussent fait cas de la marine comme de la terre, vous auriez peut-être encore Gênes, l'État de Milan et le royaume de Naples. L'Espagnol les a conservés plutôt par les moyens de la mer que de la terre. » M. le chevalier de Scève, depuis grand prieur de Champagne, était présent. Il prit la parole et dit : « Sire, Brantôme vous dit vrai. »

Mériterai-je moins d'être écouté, me reprochera-t-on d'entretenir de frivoles alarmes, quand je répéterai : « Ayez sans cesse en vue la sûreté de vos communications entre Toulon et Alger. » *Imperium maris obtinendum* est une bien fière devise pour la marine naissante de nos jeunes voisins : mais nous avons beaucoup de voisins. Ce qui peut

sembler interdit à une ambition isolée ne serait probablement pas hors de la portée de deux ou trois hostilités réunies.

Note 10.

Je me garderai bien de donner mon approbation, ne fût-elle qu'apparente, au mot si fameux de Barrère : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » Il n'en est pas moins vrai que « qui sème le vent doit s'attendre à récolter la tempête ».

Ce fut un grand scandale de voir « le premier baron chrétien accepter des faucons de Tunis de la main de Barberousse ». Un trouble non moins grave fut certainement apporté dans la conscience publique, le jour où nos vaisseaux, deux siècles plus tard, traversèrent les mers pour aller prêter leur appui à des sujets révoltés. L'empereur Joseph II visitait alors, sous le nom de comte de Falkenstein, l'arsenal de Brest. Nos jeunes officiers, tout à l'enthousiasme du moment, s'efforçaient de l'intéresser à la cause des insurgents. « Mon métier, à moi, répondit le spirituel souverain, est d'être royaliste. »

C'était un royaliste aussi, ce lieutenant de vaisseau dont j'ai le journal de bord sous les yeux. Arrivé à Boston avec l'escadre du comte d'Estaing, il inscrivait, le 21 juillet 1778, sur la page encore blanche de la campagne qui allait s'ouvrir, ces lignes mélancoliques : « Je me méfierai toujours des insurgents. Des gens qui ont eu assez de mauvaise foi pour se révolter et prendre les armes contre leur patrie sont capables de tout. »

Note 11.

La bataille de Cérisoles et la bataille de Lépante ont été

gagnées par des généraux de vingt-quatre et de vingt-cinq ans. Ce n'est pas d'ailleurs le seul rapprochement que l'on puisse établir entre ces deux événements militaires. Les Turcs étaient, avant Lépante, réputés invincibles sur mer; les Espagnols, au moment où la bataille de Cérisoles fut livrée, possédaient sur terre le même ascendant. « La France, remarque avec raison Brantôme, est redevable à M. d'Anghien autant qu'à aucun capitaine qu'elle ait porté. Les Espagnols, depuis les batailles de la Bicoque et de Pavie, avaient conçu une si vile opinion, un tel mépris de nous autres Français, qu'ils n'eussent jamais pensé que nous les oserions affronter de nouveau en bataille rangée. Ils nous avaient si bien étrillés à Pavie qu'ils croyaient pouvoir nous fouetter toujours des mêmes verges. M. d'Anghien leur en fit perdre l'opinion. »

Doria s'était efforcé de détourner le marquis del Guasto du projet de secourir Carignan, assiégé par l'armée française et défendu par Pirro Colonna. « Pour ne pas abandonner cette place, lui écrivait-il, vous allez exposer toutes les forces que l'Empereur a en ce moment en Italie. Une bataille perdue fournira aux princes allemands, favorables jusqu'ici à l'Empereur, l'occasion de changer d'avis; le roi d'Angleterre renoncera peut-être à l'alliance qu'il vient de conclure; la flotte ottomane montrera plus de zèle à seconder l'ennemi. » La réponse du marquis témoigne de son absolue confiance. « Il est de mon devoir, disait-il, de secourir Carignan, pour sauver la réputation de l'infanterie qui s'y trouve assiégée. Cette infanterie appartient aux trois grandes nations d'où je tire ici mes soldats. L'ennemi, je le sais, pourra mettre en ligne une armée plus nombreuse; je possède des soldats plus vaillants et mieux choisis. A des enfants et à des miliciens j'opposerai des Allemands et des

Espagnols. Si la cavalerie française est supérieure à la mienne, j'aurai, par compensation, une infanterie plus solide. N'oubliez pas, en outre, que je défends une cause juste, celle du duc de Savoie, dont le roi de France a sans raison occupé les États. Dans quelques jours il me faudrait payer la solde de mes troupes ; or je n'ai ni argent ni moyen de m'en procurer. » C'est à peu près le langage que nous entendrons à bord de la capitane ottomane, le 7 octobre 1571.

Le 14 avril 1544, les deux armées en vinrent aux mains près de la ville de Cérisoles. Au début, les choses parurent tourner favorablement pour le marquis del Guasto. « Les Français, nous raconte Capelloni, croyaient la bataille perdue. A l'une des ailes, les Impériaux étaient complétement victorieux. La cavalerie française rompit le corps de bataille, et ce gros corps de troupes se débanda sans avoir pour ainsi dire baissé les piques, laissant plus de six mille hommes tués ou blessés sur le terrain. »

Blessé d'une arquebusade au-dessus du genou, l'armet tout faussé de coups de masse, le brillant marquis, qu'on voyait « toujours si dameret, qui se parfumait en paix comme en guerre », n'eut d'autre ressource pour échapper à la vengeance de François I[er] que de jeter sur ses armes une casaque noire et de se sauver, ainsi déguisé, à toute bride. Arrivé dans Asti, à neuf lieues de Turin, « il s'arracha la moitié de la barbe », s'il en faut croire Brantôme, de dépit et de tristesse. « Depuis ce jour, il porta la tête basse. Dieu le punit pour avoir fait tuer César Frégose et Rincon. »

Alfonse d'Avalos, marquis del Guasto, cousin germain du marquis de Pescaire, lieutenant général de l'Empereur dans l'expédition de Tunis, mourut le 31 mars 1546, à l'âge de quarante-quatre ans, deux années environ après la bataille de Cérisoles.

Le comte d'Enghien était mort un mois auparavant, « tué d'un coffre que Cornelio Bentivoglio, jouant avec la jeunesse de la cour, jeta sur lui par une fenêtre ».

Note 12.

Le prieur de Capoue, Léon Strozzi, accompagnait, à défaut du baron de la Garde retenu en France, le Capitan-Pacha, dans cette traversée de retour. Veut-on se faire une idée des épouvantables déprédations auxquelles cette mission allait associer le neveu du pape Clément VII? Écoutons Sandoval. Dans le texte qui précède, je crains d'avoir trop légèrement passé sur ces horreurs.

« Barberousse, nous apprend l'évêque de Pampelune, venait de ravager l'île d'Elbe. De l'île d'Elbe il passe à Telamon, y débarque des troupes et de l'artillerie, attaque la ville, la prend et la livre au pillage. Les Turcs s'avancent ensuite jusqu'à deux lieues dans l'intérieur du pays; ils en rapportent une grande quantité de bétail et de nombreux captifs. De Telamon Barberousse se dirige vers Porto-Ercole. Il fait avec grand'peine monter de l'artillerie sur la hauteur et se met à battre la ville et le château. Charles Manuzzio et le capitaine Carranza se voient contraints de rendre la ville. Cette capitulation n'empêche pas les Turcs de mettre le feu aux plus belles maisons. »

Les Siennois, jusque-là, ne s'étaient pas trop inquiétés : cette fois, ils se hâtent d'envoyer sur la côte, avec les Espagnols qui tiennent garnison à Sienne, don Juan de Luna. Fantacho commandera les milices siennoises. Ces troupes trouvent Porto-Ercole au pouvoir des Ottomans : elles se jettent dans Orbitello. La ville d'Orbitello, située au milieu d'une lagune, était en mesure de se mieux défendre que

Porto-Ercole. Barberousse fait préparer des radeaux pour y dresser ses batteries et se dispose à bombarder Orbitello du côté de la mer. Déjà les Espagnols et les Siennois s'apprêtaient à évacuer la place, quand survient Stefano Colonna Stefano amène deux compagnies d'infanterie commandées par Chiapin Vitello et deux escadrons de cavalerie que Côme de Médicis, duc de Florence, expédie au secours de la garnison menacée. Toutes ces troupes, s'encourageant mutuellement, se précipitent sur les Turcs dispersés en ce moment dans la campagne, et les obligent à regagner au plus vite leurs embarcations.

L'île Giglio payera cet échec. Barberousse court la dévaster. Léon Strozzi les pressait de retourner devant Orbitello. « La prise de cette place, disait-il, aurait une grande importance pour les affaires du Roi et pour celles du Grand Turc. » Si Barberousse se refuse à prendre Orbitello, qu'il laisse au moins une bonne garnison de Turcs et de Français dans Porto-Ercole. Le Sultan aura ainsi un pied en Italie. Tel était le conseil que donnait le prieur de Capoue, chevalier de Saint-Jean! Porto-Ercole eût tenu l'Italie en alarme, comme autrefois Otrante. Barberousse, heureusement, ne voulut exposer ni sa réputation ni ses équipages. Les ennemis lui parurent trop nombreux et il ne se fiait qu'à demi aux Français. Le soir de la Saint-Jean, en l'année 1544, il partit de Giglio pour aller piller, à l'entrée du golfe de Naples, les îles de Procita et d'Ischia. Il enleva de ces deux îles un millier de prisonniers. Don Pedro de Toledo était alors vice-roi de Naples; il envoya en toute diligence le capitaine Antonio de Varrientos, avec trois cents Espagnols, à Pouzzoles. Pendant que les habitants se réfugiaient à Naples, le capitaine Saavedra rejoignait le détachement d'Antonio Varrientos à la tête de cinq cents fantassins et de

deux cents chevau-légers. Le lendemain matin, la flotte ottomane entrait dans le golfe de Baïa : formées sur trois colonnes, les galères se sont approchées à toucher le rivage, la proue à terre. Les Turcs débarquent et commencent à battre Pouzzoles de leur artillerie. Saavedra est tué; le désordre se met dans sa troupe. Les cavaliers, par bonheur, sortent du faubourg et rétablissent le combat. Pendant ce temps, le vice-roi rassemblait quatre mille fantassins et plus de mille chevaux. Avec cette troupe, il se porte au secours de Pouzzoles. Barberousse se replie, reprend son monde à bord et fait route vers Salerne, dans l'espoir de surprendre cette ville, située de l'autre côté du golfe. Un vent furieux de nord-ouest s'élève. Barberousse laisse arriver vent arrière; à défaut de Salerne, il attaque et ravage Policastro. La flotte ottomane se dirige ensuite sur Lipari. Le Capitan-Pacha tire de ses galères quarante pièces d'artillerie et foudroie la malheureuse ville pendant douze jours. Les habitants, épouvantés, se rendent à la condition d'avoir la vie sauve. Barberousse ne les égorge pas; il se contente d'emmener de cette île, pour longtemps déserte, huit mille captifs. Il passe de Lipari sur la côte de Calabre; Fumara de Muro lui fournit encore un millier d'âmes, Ciriati quatre mille. Tout ce butin ne lui coûta que la perte d'une galère qui fit côte à Gallipoli, sur le rivage de la Pouille.

Je ne cesserai de représenter la nécessité de définir à nouveau le droit des gens. Si ma voix n'éveille point d'échos et continue de crier dans le désert, soyez bien convaincu que la guerre maritime est destinée à nous rendre ces scènes atroces que nous nous imaginons follement reléguées à jamais dans les lointains souvenirs des temps barbares. De représailles en représailles, on ira loin. A la destruction des navires de commerce on répondra par l'incendie des villes ouvertes.

Les têtes se monteront, les cœurs s'endurciront; nous redeviendrons des sauvages et la civilisation disparaîtra dans ce cataclysme, car le typhus et le choléra, n'en doutez pas, s'en mêleront. Puisse le ciel détourner cet affreux présage! Savez-vous ce que m'apprend l'auteur d'un excellent résumé de notre histoire navale, M. Alfred Doneaud? Fulton demandait au préfet maritime de Brest, le comte Caffarelli, et à l'amiral Villaret-Joyeuse, des embarcations pour faire l'essai de ses *torpedoes*. « Nous nous sommes refusés, écrivait au ministre le comte Caffarelli, à favoriser ces expériences. Semblable manière de faire la guerre porte avec elle une telle réprobation que les personnes qui l'entreprendraient et échoueraient dans leur tentative seraient pendues. Ce n'est certes pas la mort qui convient à des militaires. »

La Convention avait cependant recommandé, dans un paroxysme de fureur, le tir à boulets rouges. Et remarquez bien que je ne blâme pas la Convention. Il y a des armes atroces; il n'y en a pas de déloyales. La seule moralité à tirer de ces réflexions, c'est qu'il faut y regarder à deux fois avant de déchaîner, par le temps où nous vivons, le démon de la guerre.

NOTE 13.

On it dans Moreri :

« La famille de Cibo a été en considération dès le dixième siècle, sous l'empereur Othon Ier, qui récompensa les services de Gui Cibo par le don de quelques terres. Laurent Cibo, comte de Ferentilla, fut élevé en France. Il fut capitaine de la garde du pape Clément VII, conserva Bologne pendant la prison de ce Pape, rendit de bons services à l'État ecclésiastique, dont il fut général en 1530, et mourut en 1546,

âgé de cinquante-huit ans. Il avait épousé en 1520 Richarde Malespine, marquise de Massa et de Carrare, dont il eut Jules Cibo, qui se rendit maître des États de Massa et de Carrare, après la mort de son père, au préjudice de sa mère, à laquelle ils appartenaient et qui y fut rétablie par la protection de l'empereur Charles-Quint. »

NOTE 14.

« Quelques critiques, prend soin de nous faire remarquer Charles Nodier, éditeur, en 1825, de la *Collection des petits classiques français,* ont écrit que ce premier ouvrage du cardinal de Retz, — l'*Histoire de la conspiration du comte de Fiesque,* — était une traduction libre de Mascardi : très-libre, en effet, puisqu'ils reconnaissent que Mascardi était un écrivain flasque et verbeux, tandis que la prétendue imitation du cardinal de Retz se distingue par un style plein, nerveux et soutenu, qui suffirait pour lui assigner un rang parmi les bons historiens spéciaux. La première édition a été donnée à Paris par Barbin (en 1665, in-12, deux cent huit pages, grosses lettres). On doit croire que le cardinal autorisa cette publication, qui eut lieu une quinzaine d'années avant sa mort. »

NOTE 15.

« Les historiens n'ont pas fait défaut à la conjuration de Fieschi. La plupart ont pris, naturellement, parti contre les vaincus. La vérité, pour qui veut s'en tenir aux faits bien avérés, ne s'en dégage pas moins avec une clarté éblouissante de ces récits empreints de l'émotion et des passions du moment. Entre autres ouvrages, nous mentionnerons :

Giacomo Bonfadio, *De gli annali delle cose de Genovesi, dopo la ricoverata libertà.* — In Genova, per gli heredi di Girolamo Bartoli, 1596.

Caroli Sigonii Mutinensis, *Opera omnia.* — *Mediolani.* In ædibus Palatinis, 1733. Edita et inedita a clarissimo viro Ludovico Antonio Muratorio.

Tomus tertius : *De vita et rebus gestis Andreæ Doriæ principis Melfitani,* libri duo.

Carlo Sigonio était né à Modène, vers l'année 1524. Il mourut près de cette ville, le 12 août 1584.

Lorenzo Capelloni : *La vita del principe Andrea Doria.* Le 1er avril 1562, Capelloni adressait de la petite ville de Busseto, dans le district de Novi, la dédicace de son livre à Jean-André Doria.

Dell' istorie di Genova di Mons. Uberto Foglietta, patrizio, Genovese, libri XII. Tradotte per M. Francesco Serdonati, cittadino Fiorentino. In Genova. Appresso gli heredi di Girolamo Bartoli, 1597.

Augustin Mascardi, né à Sarrazana en 1591, mort dans la même ville en 1640, a publié *La congiura del conte Luigi de Fieschi.* Venise, 1627.

Note 16.

Dans un mémoire adressé au roi Louis XIV pour obtenir la restitution des biens confisqués de la maison Fieschi, le comte Jean-Louis-Marius expose ainsi les faits de cette nuit lamentable :

« Le comte, écrit-il, armé de pied en cap, suivant l'usage du temps, réussit à s'emparer sans grand tumulte du Môle et des portes de la ville. Réveillé par les cris du peuple et le bruit des armes, Giannettino Doria n'a eu aucun moyen

de s'y opposer : il descend dans la rue pour tâcher d'animer les gens de son parti par sa présence et pour donner les ordres nécessaires en pareille occurrence. Il est tué d'un coup de pistolet par un des gardes du comte qui, en cela, ne se conforma ni aux ordres ni aux intentions de son maître. Les choses étaient sur le point de se conclure de la façon la plus heureuse, quand le généreux chef de cette vigoureuse entreprise fut averti que les forçats des galères de la République, aussi bien que ceux des galères de l'Empereur et de Doria, qui hivernaient dans la darse, s'agitaient pour briser leurs fers. La plus grande confusion régnait à bord. Le comte accourt, et sa seule présence fait cesser sur-le-champ le désordre. Pour retourner sur le môle, il lui fallait passer de galère en galère. Une planche servait de pont entre la patrone et la capitane. Le comte Jean-Louis franchissait cette passerelle avec trois de ses plus intimes confidents. La mer était en ce moment très-houleuse dans la darse; la planche qui allait de la patrone à la capitane manqua tout à coup par une de ses extrémités. Fieschi et ses trois compagnons tombèrent à l'eau avec la passerelle et se noyèrent. »

Note 17.

Les Suisses furent les premiers, je crois, à choisir le chat comme l'emblème de la liberté. Jean-Louis Fieschi portait d'ordinaire au cou une chaîne d'or d'où pendait un médaillon au centre duquel figurait pour emblème un chat accroupi. « Les comtes de Lavagna, nous apprend M. Emmanuel Celesia, attachés à la fortune de l'empereur Frédéric II, prirent le chat pour emblème, en témoignage de leur dévouement au parti guelfe et à la maison de Bavière. »

NOTE 18.

Les Fieschi comme les Strozzi furent, après leurs malheurs, recueillis et adoptés par le roi de France. Au nombre des pièces extraites par M. Gavazzo des cartons de la Bibliothèque de Gênes, un des documents les plus curieux est assurément la Requête du comte Gio. Luigi Mario Fieschi à S. M. T. C. Louis XIV.

« L'illustre et antique maison des Fieschi, expose ce mémoire, est sortie des premiers ducs de Bourgogne. On le reconnaît à l'écu d'argent à bandes d'azur que cette maison a constamment porté. Ces armes sont celles que Charlemagne donna à Samson, duc de Bourgogne, il y a plus de huit cents ans.

« En l'année 964, l'empereur Othon le Grand passa les Alpes. Deux frères cadets de la maison de Bourgogne descendirent avec lui en Italie. L'aîné prit le nom latin de Flisco, d'où l'on a fait Fiesco. L'Empereur le nomma vicaire général de l'Empire en Italie, et le fit par la même bulle son lieutenant général à Gênes et dans toute la Ligurie. Il lui donna la terre de Lavagna.

« En 974, le titre de fondation de l'abbaye de San Fruttuoso à Gênes qualifie le chef de la maison de Fieschi de *nobilis et strenuus princeps*.

« La maison des Fieschi, issue de ce Flisco et de Thedizio II, comte de Lavagna, son fils, a été si heureuse dans sa fécondité, pendant ces sept derniers siècles, qu'elle a produit dix-neuf comtes de Fiesco, dont Gio. Luigi Mario est aujourd'hui le dix-neuvième.

« Par les cadets, elle a donné deux Papes à l'Église : Innocent IV d'abord, qui, s'étant retiré à Lyon pour échapper aux

persécutions de l'empereur Frédéric II, y tint le concile œcuménique si célèbre dans la Chrétienté et y fit construire sur le Rhône le pont de pierre qui porte encore ses armes : le second pape sorti de la maison Fieschi fut le pape Adrien, connu par sa profonde érudition.

« Innocent IV avait accordé à son neveu Niccolò Fiesco, qui fut un des plus grands hommes de son siècle, l'investiture des Deux-Siciles. La maison Fieschi, outre un grand maître de l'Ordre des Templiers, a produit soixante-quatorze cardinaux et plus de quatre cents archevêques ou évêques.

« Cette maison a fourni des amiraux à la Ligurie, des généraux aux papes, aux rois de France, aux empereurs d'Orient et d'Occident, aux Milanais, aux Vénitiens, aux Florentins et presque constamment aux Génois.

« Un Fiesco fut honoré de la dignité de grand maréchal de France par le roi saint Louis, qu'il servit dans ses voyages d'outre-mer. Ce Fiesco fut nommé général de l'Église pour la conquête de Naples. En l'année 1502, Jean-Louis II, comte de Lavagna, prince de l'Empire et souverain des principautés de Pontremoli et de Valditaro, fit son testament. Ce Jean-Louis II était le trisaïeul du comte Jean-Louis-Marius.

« Il eut trois fils légitimes : Girolamo, Scipione et Sinibaldo.

« Girolamo mourut sans postérité. Son frère Sinibaldo lui succéda et mourut en 1531.

« Sinibaldo laissa quatre enfants mâles qu'il avait eus de Marie de la Rovère, fille d'un des ducs d'Urbin et nièce du pape Jules II.

« Ces quatre fils étaient : Jean-Louis, Jérôme, Ottobon et Scipion.

« Sinibaldo était un homme de valeur, riche, puissant et

magnifique. Il reçut dans son palais de Carignan le pape Paul III, au moment où ce pontife revenait de Nice après l'entrevue qu'il avait ménagée entre le roi François Ier et l'empereur Charles-Quint.

« Jean-Louis III hérita de tous les biens et de tous les fiefs de Sinibaldo, son père. Il reçut l'investiture de l'empereur Charles-Quint le 4 janvier 1533.

« A l'âge de vingt ans, il épousa Éleonore Cibo, princesse de Massa, et se noya en 1547 en voulant remettre la France en possession de Gênes, dont la France avait été dépouillée en 1528.

« Jérôme, frère de Jean-Louis, eut la tête tranchée contre la foi de deux traités solennels.

« Ottobon s'était retiré en France. Il commandait un corps de troupes pour le roi Henri II et fut tué, en 1555, au siége de Porto-Ercole. Il ne resta des quatre fils de Sinibaldo que le seul Scipion qui, au moment des malheurs de sa famille, étudiait, à l'âge de treize ou quatorze ans, au collége de Fieschi, dans la ville de Bologne, collége fondé en l'année 1276 par un cardinal de cette maison.

« Le jeune Scipion, averti que les Doria en voulaient à sa vie, s'enfuit à Venise et de Venise à Rome, où il se retira près d'un de ses parents, membre de la famille Orsini. L'ambassadeur de France engagea Scipion à passer au service de Henri II.

« Scipion mourut à Moulins en 1507, laissant de son mariage avec Alfonsina Strozzi, morte avant lui, Francesco, comte de Fiesco, qui épousa Anne La Veneur.

« François fut tué en 1621, à la tête de son régiment, au siége de Montauban. Il laissa trois enfants mâles : Claude, abbé de Fiesco, Jean-Louis et Charles-Léon, comte de Fiesco, mort en 1643. Charles-Léon avait épousé Juliette d'Harcourt,

aujourd'hui veuve, d'où est né Jean-Louis-Marius, comte de Fiesco, seul héritier légitime et aîné de la maison. »

Note 19.

Les conjurés, au nombre de trente-sept, pénétrèrent dans la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, conduits par le comte Anguissola. Le comte donna au duc un coup de sabre sur la tête, un coup de pointe dans la poitrine, et le tua.

Le marquis Jules Cibo s'était rendu à Venise pour s'y concerter avec les bannis génois. Il repartit de Venise avec l'intention d'aller à Gênes. Arrivé à Pontremoli, il descendit dans une hôtellerie où se trouvait la poste. Il était déjà remonté à cheval, quand le gouverneur, avec quelques fantassins espagnols, le fit prisonnier. Avis en fut donné à don Fernand de Gonzague. Don Fernand prescrivit d'amener le marquis à Milan. Par ordre de l'Empereur, Nicolò Secco, capitaine de la justice du duché, instruisit le procès. Le marquis confessa sa participation au complot de Fieschi et fut condamné à mort. Le samedi matin, 19 mai 1550, son corps, décapité, était exposé sur la place de la citadelle, entre deux torches allumées.

Note 20.

Jean-Louis de Fiesco, prince de Pontremoli et de Valditaro, comte de Lavagna, seigneur des trente-trois châteaux, ne me paraît mériter à aucun titre l'indulgence de l'histoire. Ce patricien charmant, doué de toutes les grâces de l'esprit et du corps, armé, je le concède, d'une perversité précoce, n'a pas la résolution farouche et implacable de son

complice, le démagogue Verrina, un conspirateur de vieille roche, celui-là, une forme de Brutus génois, pareil au vieux Moret, d'une conjuration plus récente. Verrina ne connaît ni pitié, ni remords, ni scrupules. Il est tout à sa haine et à ses projets sanguinaires. Fiesco est un hésitant. L'envie seule et une ambition frivole ont armé son bras. Il ne peut supporter la pensée que Giannettino Doria, qui lui a ravi sa fiancée, la fille du prince Adam Centurione, sera un jour le premier dans Gênes. Deux écrivains modernes, avec lesquels j'aurais été heureux de pouvoir me trouver d'accord, car leurs sympathies me semblent toutes françaises, ont entrepris de reviser le procès du jeune et malheureux comte de Lavagna. Les archives de Gênes leur sont venues en aide. On ne consultera, j'aime à m'en rendre garant, ni sans intérêt ni sans fruit *La congiura del conte Gianluigi Fieschi,* per Emanuele Celesia, Genova, 1864, et les *Nuovi documenti sulla congiura del conte Gio. Luigi Fieschi,* raccolti ed annotati dal Cav. Gavazzo Antonio, Genova, 1886.

Je ne puis cependant voir avec MM. Celesia et Gavazzo, dans le séduisant héritier de l'antique et illustre maison des Fieschi, un champion de la cause populaire, une âme enthousiaste, impatiente du joug étranger. Le dernier descendant de cette malheureuse famille des Fieschi, le comte Jean-Louis-Marius de Fiesque, mort à Paris, en 1708, sans postérité, est bien plus, à mon sens, près de la vérité et dans la note du temps : pour Jean-Louis-Marius, Gênes était, depuis l'année 1528, une cité révoltée contre l'autorité de son souverain légitime, le roi de France; Jean-Louis Fiesco, comte de Lavagna, entreprit en 1547 de la faire rentrer dans le devoir. Voilà bien une conspiration du seizième siècle : s'imaginer que Fiesco se soit préoccupé à un degré quelconque de la liberté de ses concitoyens ressemble fort, qu'on me passe le mot,

à un anachronisme. En l'année 1547, le peuple n'avait pas d'amis; il n'en avait pas surtout dans la noblesse.

NOTE 21.

C'était encore Doria qui avait porté en Espagne le prince Maximilien et la princesse Marie. « Il y avait déjà plusieurs mois, nous raconte Lorenzo Capelloni, que l'Empereur avait accordé la main de sa fille Marie au prince Maximilien d'Autriche, son neveu. Il voulut que ce prince passât d'Allemagne en Espagne pour y célébrer son mariage et pour gouverner l'Espagne en l'absence du prince don Philippe. Le prince Doria fit, à cette occasion, équiper une nouvelle *quinquérème*. Il la fit orner avec tant de magnificence que, depuis le temps des Romains, on n'avait pas vu pareille galère. Maximilien arriva à Gênes, accompagné du cardinal Christophe Madruccio. Pendant six jours, ils furent splendidement hébergés chez le prince Doria. Le jour de la Saint-Jacques, ils s'embarquèrent avec une pompe solennelle. Doria fit route pour l'Espagne avec quarante galères et débarqua le prince à Barcelone. Le prince se rendit de Barcelone à Madrid, où le mariage fut célébré. Il demeura en Espagne pour y exercer le gouvernement, et don Philippe se dirigea vers Barcelone. »

NOTE 22.

S'il en fallait croire l'auteur de la conjuration de Fieschi, M. Emmanuel Celesia, le prince don Philippe serait arrivé à Gênes avec les plus noirs desseins. Fernand de Gonzague et Cosme de Médicis devaient, sous divers prétextes, introduire des troupes dans la ville : Gênes, sans la pru-

dence de la Seigneurie, qui ferma les portes à ces escortes trop nombreuses, se serait réveillée muselée à jamais et à l'entière discrétion de l'Empereur.

Ce complot paraît peu d'accord avec les instructions de l'empereur Charles-Quint à son fils, instructions que nous avons relatées plus haut. Les soupçons populaires n'en ont pas moins dû être facilement provoqués par l'arrogance proverbiale des Espagnols. « Le 3 décembre, raconte M. Emmanuel Celesia, le peuple de Gênes se lève au cri de : *Ammazza! ammazza!* Tue! tue! Cinquante Espagnols étaient attablés dans une taverne du Môle. Le peuple les aurait massacrés, si le colonel Spinola n'était accouru avec une forte patrouille d'infanterie. La fureur du peuple n'était cependant pas apaisée. Le prince Philippe, fort de l'assentiment du sénat, avait fait arrêter dans la ville un Espagnol nommé Antonio d'Arze, coupable d'homicide. Quatre-vingts arquebusiers furent envoyés pour extraire de la prison, où il était retenu, Antonio d'Arze, et pour le conduire à bord d'un des vaisseaux mouillés dans la darse. La garde du palais ducal, voyant approcher ces Espagnols l'arquebuse en main et mèche allumée, leur barra la route. Les arquebusiers voulurent forcer le passage : quelques décharges les rejetèrent en arrière. Il y eut dans cette échauffourée des tués et des blessés. En un instant le bruit se répand que les Espagnols attaquent le palais de la Seigneurie. Le peuple se soulève de nouveau et court aux casernes : il aurait passé au fil de l'épée les soldats qu'on y avait logés, si le doge en personne, si les deux gouverneurs du palais ne se fussent employés à calmer l'irritation de la foule. Le prince Doria lui-même se fit conduire sur les lieux en litière : ses supplications réussirent enfin à désarmer la multitude et à lui faire abandonner ses projets hostiles. »

Le prince Philippe, suivant Lorenzo Capelloni, ne s'arrêta que seize jours à Gênes.

NOTE 23.

« Zerbi, nous apprend M. le comte de Mas Latrie, a une superficie d'environ vingt-cinq lieues carrées et un sol très-fertile. Les habitants, entrés avec répugnance dans l'Islamisme, vengèrent leurs rancunes en adhérant aux doctrines dissidentes de la secte des Kharadjites. Ils furent presque toujours en état de rébellion vis-à-vis des rois de Tunis. Roger Doria, vers 1289, prit possession de l'île et y jeta les fondements de la grande forteresse carrée nommée par les Arabes *El-Cachetil*. En 1314, l'île de Zerbi est rangée parmi les possessions de la couronne de Sicile. Vers 1334, les Zerbiotes se soulèvent et le Cachetil est emporté d'assaut. »

NOTE 24.

Consultez, au sujet d'Africa, l'excellent ouvrage de M. le comte de Mas Latrie, membre de l'Institut, ouvrage de l'érudition la plus sûre, intitulé : *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Magreb avec les nations chrétiennes au moyen âge.*

Consultez aussi l'*Histoire générale de la Tunisie depuis l'an* 1590 *avant Jésus-Christ jusqu'en* 1883, par M. Abel Clairin de la Rive.

NOTE 25.

« Le mot *el faquih,* me répond M. Schefer, que j'ai cru devoir interroger à ce sujet, est de fort bon arabe. Il désigne

un jurisconsulte, un homme qui a étudié la loi religieuse et qui est apte à remplir des fonctions judiciaires. Les membres du clergé régulier portent en Orient le nom d'*ulemas;* ils sont chargés du soin du culte, de l'administration de la justice et des fondations pieuses. *El faquih* est le terme usité dans le Maroc et dans les régences barbaresques. Je crois qu'il faut entendre par *faquir* un derviche, un homme qui a renoncé aux biens de ce monde. Les grands seigneurs turcs donnaient autrefois l'hospitalité dans leurs palais à un ou plusieurs individus de cette espèce : ils avaient recours à leurs conseils et à leurs prières dans les circonstances critiques. On voit toujours des derviches accompagner les armées ottomanes en campagne. »

M. Schefer ajoute : « J'ai reçu ces jours-ci de Constantinople un manuscrit fort curieux sur la campagne de Barberousse aux côtes de Provence. » Espérons que M. Schefer nous en donnera bientôt la traduction. Ce sera un nouveau service rendu par cet infatigable travailleur à l'histoire.

NOTE 26.

Suivant Brantôme, — qu'on ne saurait se lasser de citer, car le seizième siècle revit tout entier, non pas avec sa physionomie d'emprunt, mais sous ses véritables traits, dans les écrits du sire de Bourdeille, — don Pedro Alvarès de Tolède « fut un très-grand homme d'État, d'affaires, de conduite, très-sage et très-avisé. L'empereur Charles le laissa en Espagne pour gouverner lorsqu'il alla se faire couronner à Bologne (en l'année 1530). Durant sa charge, il n'y arriva nulle révolte ni sédition, bien qu'on le tînt pour brouillon, remuant et si fort attentif au bien de son maître qu'il fermait les yeux à tout, pourvu qu'il le pût servir et agrandir...«

Il demeura vice-roi dans Naples plus de douze à treize ans, la gouvernant très-sagement et la décorant de cette belle rue de Tolède et des beaux bâtiments qu'on y voit aujourd'hui... Il la préserva fort bien contre les dangers et guerres, lorsque Barberousse retourna de Provence... Il voulut ériger une inquisition à Naples, ce qui cuyda être cause de grandes révoltes, car ce joug d'inquisition était insupportable, tant pour être nouveau que pour être fâcheux bien fort... Il fut aussi cause de la sédition et révolte de Sienne; car il voulait tout avoir pour son maître, voire Florence, s'il eût pu. » On écrirait des volumes sur la domination espagnole en Italie, qu'on n'en ferait pas aussi bien comprendre la hauteur arrogante que par ces quelques lignes.

Note 27.

Encore un portrait à étudier d'après Brantôme : celui-là sort de sa toile; il marche, il respire, on croirait le voir s'avancer la pertuisane en main. « Ce grand duc d'Albe, écrit Brantôme, suivit l'Empereur son maître, tant en ses guerres qu'il commença qu'en celles qu'il paracheva avec lui. Il eut cet honneur, à la retraite de son voyage de Hongrie vers l'Italie (en 1532), l'Empereur menant l'avant-garde, de mener l'arrière-garde avec les lansquenets et la cavalerie espagnole. Le marquis del Gouast menait la bataille, avec l'infanterie espagnole et les chevaliers de la garde. Il était de belle façon, de belle et haute taille. Ce fut lui qui le premier donna en main à ses soldats les gros mousquets. Ceux qui les portaient, les nommait-on *mousquetaires*. Ils étaient très-bien appointés et respectés jusques à avoir de grands et forts goujats qui les leur portaient. Ils avaient quatre ducats de paye. Les vieux soldats, quand il mourut, disaient : « *El*

buen padre de los soldados es muerto. » Aussi en sa vie leur a-t-il donné de bonnes lippées et de bons moyens pour gagner la pièce d'argent; et même, aux curées de Flandre, ils me disaient encore qu'ils s'y étaient vus pour un coup leur être dues dix-huit payes, sans jamais s'en être mutinés. Aussi n'en perdirent-ils pas une. »

Note 28.

Antonio Doria, créé par Charles-Quint marquis de Santo Stefano en Ligurie et doté de plusieurs fiefs dans le royaume de Naples, commandait, en 1532, les galères de l'Église. Brantôme le cite parmi les capitaines italiens qui se distinguèrent le 26 août 1543 à la prise de Duren, dans le duché de Juliers. Il fournit six galères à l'escadre qui alla, en 1548, chercher le prince Philippe en Espagne. Ardent à servir son pays de l'épée et de la plume, Antonio Doria aurait pu revendiquer la devise qu'adopta de nos jours mon vaillant ami le vice-amiral comte Bouët-Villaumez : *Consilio manuque.* Antonio est l'auteur d'un ouvrage historique intitulé : *Il compendio delle cose di sua notizia accorse al mondo nel tempo dell' imperatore Carlo V,* et d'un plan d'organisation de la marine publié sous ce titre : *Discorso delle cose turchesche per via di mare.* Nous retrouverons Antonio Doria aux côtés de don Juan d'Autriche, à la bataille de Lépante, avec la modeste appellation de serviteur du Roi, — *criado del Rey.*

Note 29.

Le vicomte Cicala, capitaine génois, avait un vieux compte à régler avec Dragut. « A peine sorti de captivité, nous raconte Brantôme, Dragut s'était retiré à Zerbi. Y ayant

amassé une vingtaine de fustes, il revint dans le golfe de Gênes. Il y rencontra une galère du vicomte de Cicala, qui venait du Levant, chargée d'esclaves et de marchandises. Il la prit et aussitôt s'en retourna à Zerbi. » Corsaires contre corsaires! c'était la marine du temps. La course au seizième siècle devint, sous l'impulsion des Doria et des Centurione, une opération commerciale, une opération ayant ses hauts et ses bas : on aurait pu en coter les actions à la Bourse. Se figure-t-on par quelles brusques et ruineuses alternatives devait passer la fortune de ces armateurs obligés d'entretenir à grands frais, de loger, d'habiller, de nourrir des chiourmes composées quelquefois de plusieurs milliers d'hommes? On ne pouvait licencier ces esclaves pendant la morte-saison, comme on l'eût fait pour des engagés volontaires. Il n'appert pas bien clairement de tout ce que j'ai lu à ce sujet quelles furent les raisons qui firent renoncer à l'emploi des chiourmes libres. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, sans les subsides des princes, aucun armateur n'eût pu longtemps conserver des chiourmes enchaînées. Charles-Quint avait admirablement pressenti l'influence que lui donnerait sur l'aristocratie marchande de Gênes le nolis permanent des galères génoises. La marine des particuliers eut de cette façon ses rentes assurées : elle se transforma en quelque sorte en marine d'État. Si nous revenions jamais à la guerre de course, ce n'est qu'à cette condition que nous pourrions la pratiquer. Mais on connaît, je crois, mon sentiment à cet égard : la guerre de course! Dieu nous en préserve! Elle ne nous a que trop mal réussi en 1870. Vaincus, il nous a fallu payer des indemnités de beaucoup supérieures à nos minces profits. La propriété privée doit être sacrée sur mer aussi bien que sur terre. Voilà, je le répète encore une fois, ma devise.

NOTE 30.

Puisque cette terrible question de l'agencement des rames vient encore, après dix années d'oubli, encombrer de nouveau ma voie, je crois juste et loyal de confesser que mes doutes au sujet des polyrèmes ont été fort ébranlés par le passage suivant de Brantôme : « M. de la Garde, écrit l'auteur des *Grands capitaines,* était un homme qui entendait bien son métier de marine. Ce fut lui qui fit faire cette belle galère qu'on appelait *la Réale* et qui *l'arma à galoche et à cinq pour banc,* dont paravant on n'en avait vu en France. Depuis, cette mode a continué, qui est bien meilleure que l'autre vieille, qu'on a laissée, il y a longtemps, par tout le Levant. »

« La rame di scaloccio, nous apprend de son côté l'amiral Fincati dans sa remarquable étude sur *le Triremi,* s'appelait encore à Venise, en l'année 1583, *alla galozza.* » Le provéditeur Nicolò Surian, recevant, à cette époque, à bord de la galère de son frère, Messer Angelo, Jean-André Doria, eut avec l'amiral génois un curieux entretien dont l'amiral Fincati a retrouvé le récit dans les manuscrits de la *Biblioteca Marciana.*

« Que vous semble, demanda Jean-André au provéditeur, de la rame à galoche et des trois rames par banc? — Il n'y a pas, répondit le provéditeur, de comparaison possible, si nous ne considérons que la vitesse, entre les deux systèmes. » Et il se mit à en déduire les raisons, toutes favorables au système des trois rames par banc. Jean-André en tomba d'accord. « Pourquoi donc, reprit Nicolò Surian, puisque vous connaissez si bien les avantages de l'ancienne vogue, ne débarquez-vous pas vos gross s rames pour en

revenir aux petits avirons? — C'est pour nos péchés, confessa Jean-André, que nous avons abandonné la vieille vogue. Le nouveau mode adopté ne nous offre qu'un seul bénéfice : nous avons souvent de longs voyages à faire en Espagne, en Barbarie, en Sicile, dans le Levant; nos galères y sont fort exposées à rencontrer les corsaires barbaresques; nous disposons alors les bancs de nos galères ordinaires de telle façon qu'ils puissent recevoir quatre ou cinq hommes par banc. Nous avons ainsi la faculté de renforcer les chiourmes en empruntant des rameurs aux autres galères. »

L'usage des *trois rames par banc* paraît donc décidément avoir précédé l'emploi des *trois rameurs par rame,* du moins à Venise et à Gênes. Quant à la disposition des rames, elle a été aussi ingénieusement que savamment étudiée par l'amiral Fincati, par l'amiral Serres et par M. le professeur Corazzini. Notre Académie des inscriptions et belles-lettres a prononcé à cette occasion, par la bouche de M. Duruy, un arrêt qui paraît sans appel : elle a déclaré que la polyrémie antique pouvait être, aux yeux des marins, un fait inexplicable, qu'elle n'en restait pas moins pour les archéologues un fait incontestable.

Je m'incline; je ne tirerai plus que la dernière volée du vaisseau qui se rend. M. l'amiral Fincati a fait armer une chaloupe de l'arsenal de Venise à trois rames par banc. « Cette chaloupe, m'écrivait l'amiral, a eu un meilleur succès que la trirème construite en 1857 sur les chantiers d'Asnières. » L'amiral Fincati n'avait pas superposé les rames; l'amiral Serres pense que les anciens, en certaines circonstances, les superposaient. Il affirme, en outre, qu'ils pouvaient les superposer sans qu'il en résultât de désordre. Je n'y contredis pas, quoiqu'il m'en coûte, encore plus que je ne veux l'avouer, de me ranger à cette opinion. N'est-il pas

étonnant, en effet, que les Athéniens, les Vénitiens, les Génois, aient fait, durant deux mille ans, la guerre avec un système que nous n'oserions pas essayer de reproduire, si demain nous construisions, pour les besoins d'une expédition maritime, une flottille à rames? Ces peuples essentiellement marins ont eu tout le temps d'amener à la perfection l'appareil de propulsion de leurs vaisseaux : nous devrions avoir intérêt à les imiter; ils semblent, au contraire, n'avoir travaillé que pour jeter la division entre les marins et les érudits. Cela n'est pas, ne sera jamais, quoi qu'on puisse dire, naturel. Ou vous n'avez pas découvert le secret des trirèmes, ou les trirèmes sont bien les navires qu'il faudrait faire revivre pour que la force du rameur trouvât de nouveau dans l'agencement adopté son meilleur emploi. Votre conviction ira-t-elle jusque-là?

NOTE 31.

La guerre franco-allemande de 1870 a présenté ce spectacle inattendu d'une flotte formidable ne sachant, faute de troupes de débarquement, où porter ses coups. Je rappellerai à ce sujet ce qu'écrivait dans Paris assiégé, le 1er janvier 1871, M. Louis Reybaud, ce qu'a écrit également un ancien officier de marine resté profondément dévoué à son métier, M. le lieutenant de vaisseau Julien. Le vaillant amiral comte Bouët-Villaumez, en qui la marine et la France plaçaient leur juste espoir, arrêté par l'énorme tirant d'eau de ses vaisseaux, eut du moins la sagesse de ne pas se laisser entraîner par la tentation des représailles à bombarder et à brûler des villes ouvertes. Les stations balnéaires du littoral de la Baltique le virent passer devant leurs plages comme un fantôme

inoffensif. Puisse cet exemple faire loi à l'avenir et créer à l'action des flottes des limites toujours respectées!

NOTE 32.

« Peu de jours après son retour d'Africa, écrit Capelloni, la femme de Doria, nièce d'Innocent VIII, dame de sagesse exemplaire, intelligente et digne de tout éloge, lui fut enlevée. Doria ressentit sa mort beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru. » Doria portait très-légèrement, dit-on, le joug conjugal. Sous ce rapport, il aurait été, semble-t-il, l'émule de son grand rival Barberousse. « Il était, nous apprend Sigonio, d'une piété remarquable, récitait tous les jours l'office de la Sainte Vierge, observait exactement les jeûnes ordonnés par l'Église, ne faisait dans les jours ordinaires que deux repas, ne buvait jamais de vin pur, mais il aimait beaucoup les femmes, bien qu'elles ne lui aient, en aucune circonstance, fait oublier le soin des affaires de l'État. »

NOTE 33.

« Qui sauva les Chrétiens de Tripoli, s'écrie avec une indignation généreuse le seigneur de Brantôme, sinon M. d'Aramon? Passant par là, allant en ambassade à Constantinople, il aida à faire la composition, car ils s'en allaient tous perdus. Le grand maître d'Omédès, Espagnol, peu ami des Français, avec les commandeurs et chevaliers impériaux, furent si ingrats et si peu reconnaissants de ce grand bienfait qu'ils allèrent raconter que M. d'Aramon s'entendait avec le Pacha et qu'il avait intimidé nos Chrétiens, même celui qui commandait, le commandeur de Villiers, un très-brave et digne chevalier français. Il lui avait, disaient-ils,

persuadé de se rendre, car il était perdu. Comme si la ville de Tripoli et le château eussent été de force à résister à une si puissante armée turquesque, pourvue de cent pièces d'artillerie pour le moins et pouvant tirer vingt mille coups! Le pauvre chevalier en fut mis en prison et en peine. On ne connut que plus tard la vérité. »

D'Aramon, au dire de l'auteur de l'*Histoire universelle depuis* 1543 *jusqu'en* 1617, Jacques-Auguste de Thou, obtint la liberté de deux cents chevaliers dont la plupart étaient Français. Peu de temps après, il racheta de Sinan quelques chevaliers espagnols. Le roi Henri II, justement irrité qu'on osât soupçonner son ambassadeur d'avoir facilité aux Turcs la prise de Tripoli, envoya un gentilhomme ordinaire de sa maison demander des explications au grand maître. Le grand maître, Jean d'Omédès, répondit : « Pour découvrir la source de ce malheur, nous avons fait faire des informations de tous côtés : nous n'avons rien trouvé qui puisse rendre suspect d'Aramon et nous donner lieu de lui attribuer ce qui s'est passé dans la perte de cette place. Tous les chevaliers prisonniers, à leur retour, nous ont assuré que non-seulement il n'y avait rien à lui reprocher, mais que notre Ordre devait se souvenir éternellement de ses bons offices. » Cette lettre fut envoyée par ordre du Roi à tous ses ambassadeurs. « Par ce moyen, dit de Thou, on fit cesser les plaintes des Impériaux et les bruits injurieux à la gloire du nom français. »

Graissez les bottes d'un vilain, il vous dira qu'on les lui brûle.

Note 34.

« Philippe Strozzi, dit Brantôme, a été un très-habile

homme, brave et très-courageux... Il fut pris durant les guerres et tumultes de Florence, auxquels il s'était entremis plus par persuasion et quasi contrainte de son fils Pierre Strozzi, qui était un homme actif, violent, mouvant et brave, et lui criait à toute heure qu'il se fallait émouvoir pour la patrie... Étant détenu prisonnier dans le château de Florence, plutôt que d'endurer les cruelles gênes pour confesser ses secrets à la ruine de ses amis et encourir une mort indigne de lui et de son parentage, il se mit contre la gorge (aucuns disent contre l'estomac) une épée qu'un Espagnol avait laissée par mégarde, et fut trouvé mort sur le carreau tout sanglant. »

Note 35.

Né le 18 janvier 1507, le prince de Salerne avait jusqu'alors vaillamment et fidèlement servi l'Empereur. « Il avait tout plein de belles vertus et de valeurs, dit Brantôme. Il se comporta bravement à la bataille de Cérisoles. » Suivant de Thou, il forma le projet, de concert avec le duc de Somma, son parent,—un San Severino aussi, devenu plus tard colonel d'infanterie italienne au service de la France, — de délivrer Naples du joug espagnol. Une entrevue eut lieu avec les délégués du roi de France à Chioggia. Les cardinaux de Ferrare et de Tournon, Paul de Termes, Odet de Selve, ambassadeur du Roi, le comte de la Mirandole, Cornelio Bentivoglio, Giulio Veri et presque tous les bannis italiens y assistèrent.

« La princesse de Salerne, ajoute Brantôme, était si renommée pour sa beauté que, qui eût été à Naples, en ayant vu toutes les belles singularités, et n'eût vu ladite princesse, « n'avait rien vu », disait-on pour lors. C'était un beau couple d'elle et de son mari, lequel j'ai vu très-beau prince

Le mécontentement et les mauvais traitements de l'Empereur le poussèrent et dépitèrent à laisser cette belle femme pour se bannir d'elle et du beau séjour de sa patrie. Ils en firent l'un et l'autre de très-grands deuils, sans pouvoir se jamais rejoindre. »

NOTE 36.

Léon Strozzi, prieur de Capoue, né en 1515, fut nommé lieutenant général des galères de France, sous les ordres du baron de la Garde, le 31 mai 1543. Il succéda au baron de la Garde dans le courant du mois de juin 1547, à l'âge de trente-deux ans par conséquent, et exerça le commandement des galères jusqu'au 16 septembre 1551.

« Ce prieur de Capoue, dit Brantôme, a été sur mer un aussi grand capitaine que son frère le fut sur terre. Son premier avénement fut lorsqu'il vint servir la France, quand Barberousse vint en la mer de Provence et assiégea la ville de Nice. Le prieur alla bravement à l'assaut avec sa troupe de Florentins bannis et les Turcs. Les Florentins entrèrent les premiers par la brèche.

« Le roi François prit le prieur en grande opinion et amitié. Son humeur lui plaisait fort, car il était froid, taciturne et de fort douce conversation. Ledit roi François le renvoya, après ce voyage, avec Barberousse, en ambassade vers le sultan Soliman, avec dix galères. (Avec sept seulement, nous assure Sandoval.)

« Le roi Henry venant à la couronne, mon dit sieur le prieur eut la charge de passer dix galères par le détroit de Gibraltar, de la mer du Levant en la grande mer Océane, pour aller faire la guerre en Écosse..... Il la fit fort bien avec ses vaisseaux, prit le fort château de la ville de Saint-André et

vengea l'assassinat de cet homme de bien de prélat, M. le cardinal de Saint-André (le 30 juillet 1547). Il se fit fort craindre en cette contrée, et les grands vaisseaux et ramberges d'Angleterre ne lui firent grand'peur ni mal, encore que cette mer leur soit plus favorable qu'aux galères. »

« L'an 1548, au mois d'août, nous raconte de son côté le Père Fournier, dans ses *Mémoires de la marine de France*, Léon Strozzi, grand prieur de Capoue, conduisit en France la jeune reine d'Écosse avec quatre galères.

« L'an 1549, Henri second, voulant obliger l'Anglais à lui rendre Boulogne, arma puissamment par mer et par terre. Il donna la conduite de son armée navale à Léon Strozzi, et lui en personne conduisit celle de terre. Strozzi, ayant rencontré l'armée anglaise, la combattit avec tant de courage et de bonheur qu'il la dissipa, après avoir mis à fond bon nombre des vaisseaux ennemis, pris aucuns et donné la chasse aux autres jusqu'à l'île de Wight. En cette occasion douze galères bien équipées et armées servirent grandement à la victoire, le combat s'étant fait durant une bonace qui leur donnait un merveilleux avantage, d'autant qu'elles se tournaient aisément à la rame, et les navires des ennemis étaient exposés à la furie de leur canon qui battait à fleur d'eau. »

« La fortune, continue Brantôme, lui rit fort en cette mer, aussi bien qu'en l'autre, jusqu'à ce qu'il eut un très-grand sujet de se mécontenter de son Roi. Les deux principaux griefs qui lui sont reprochés sont d'avoir enlevé à Saint-Victor lez Marseille, c'est-à-dire en terre ferme, là où sa charge de général des galères ne lui donnait aucun pouvoir, un certain Jean-Baptiste Corso et de l'avoir ensuite fait mettre à mort. On l'accuse, en outre, de s'être enfui avec deux galères qui lui appartenaient. »

M. Ludovic Lalanne a pris soin d'éclaircir cette mystérieuse affaire. Avant tout il a cru devoir produire *in extenso* le rapport du procureur du Roi, invité par le gouverneur de Provence à instruire le procès de Strozzi. Ce magistrat expose, après enquête, que le prieur de Capoue a fait tuer ledit Jean-Baptiste d'un coup de poignard qui lui traversa le cou.

« Le mercredi au soir, 16 septembre 1551, ayant été payé de ses gages de général et de la solde de ses galères pour tout le mois de septembre, le prieur s'est enfui emportant seize jours de l'argent du Roi. »

Si l'on veut maintenant se faire une idée des embarras que suscitait à nos malheureux souverains l'emploi de ces caractères violents et indociles, on n'a qu'à lire les lettres par lesquelles le prieur de Capoue se charge d'apprendre lui-même à Catherine de Médicis et à Henri II sa décision.

A Catherine de Médicis, il écrit : « J'ai pris le parti de me mettre en sûreté jusqu'au jour où j'aurai la faculté d'épancher mon cœur auprès de Sa Majesté. Gianbatista connaissait tous mes mouvements depuis quatre ans, tant privés que publics... Il aurait pu nuire... J'ai donné cours à la justice... *ne procedetti per via di giustizia.* »

Avec le Roi, Léon Strozzi se montre non moins tranchant, quoique plus réservé : « Sire, lui dit-il le 16 septembre 1551, j'ai su que Votre Majesté envoie le comte de Villars pour exercer la surintendance sur son armée de mer... Je ne puis continuer à servir Votre Majesté avec honneur, puisqu'elle n'est plus satisfaite de la façon dont je m'acquittais de ma charge. Je vivrais mille ans que je ne pourrais faire mieux, montrer plus d'affection que je ne l'ai fait jusqu'ici. J'ai donc résolu, avec votre permission, de me retirer à Malte pour y servir mon ordre. »

Voilà les hommes du seizième siècle. Le frère du prieur de Capoue, le maréchal Pierre de Strozzi, a le corps traversé d'une mousquetade, le 20 juin 1558, au siége de Thionville. Croyez-vous qu'il se prépare à sortir de ce monde avec la pieuse résignation de Bayard? Comparez la fin de ces deux chevaliers et jugez du progrès qu'a pu faire dans le court espace de trente-quatre ans l'incrédulité, fruit des guerres civiles et des compromis imprudents. « Je renie Dieu, dit Strozzi, porté sur son brancard. Ma fête est finie. » C'est à peu près le mot et la mort de Danton. « Vous serez pourtant aujourd'hui devant sa face », lui observe-t-on. « Mort-Dieu, réplique-t-il, je serai où sont tous les autres qui sont morts depuis six mille ans. »

Brantôme est plein d'indulgence et de tendresse pour le prieur de Capoue, pour ce chevalier de Malte qui est devenu le compagnon de guerre et le commensal de Barberousse. On usurpait sa charge, dit-il, pour un autre qui ne la savait si bien que lui... Il pouvait faire du mal, s'emparer des galères du Roi, ravager les côtes de France, voire faire quelque mauvaise venue à Marseille, s'emparer de quelque autre bon port, comme à la désespérade, faire au pis, comme le plus barbare corsaire de Barbarie. Mais il ne fit rien de tout cela, considérant qu'il n'est ni beau ni honnête de se servir des moyens et des places de son Roi pour lui faire un faux bond et une fâcheuse guerre. Voilà pourquoi aucuns ont bien blâmé André Doria, car avant de faire la guerre à son Roi, il la lui devait annoncer... Aucuns le déchargent pourtant beaucoup. »

L'exercice du pouvoir en regard de tels principes devenait, avouez-le, singulièrement difficile. Qui ne savait dissimuler ne pouvait vraiment pas, au seizième siècle, se flatter de savoir régner. Aussi qu'on dissimulait bien! La violence avait

engendré la fourberie. On se sentirait presque porté à l'indulgence pour Catherine de Médicis et pour Charles IX.

Note 37.

Paul de la Barthe, seigneur de Thermes, « gentilhomme de bonne part et de bon lieu de Gascogne, dit Brantôme, et fort homme de bien, tua, en ses jeunes ans, un gentilhomme de la cour aimé du Roi. Pour cela fallut vider le royaume. Le malheur fut que, s'étant mis sur mer pour aller trouver M. de Lautrec, il fut pris par quelques fustes de corsaires et demeura longtemps à la chaîne, où il endura beaucoup de maux. Depuis il ne fut jamais bien sain. Il fut racheté et se mit aux guerres du Piémont ès quelles il se fit si bien signaler partout où il se fallait trouver, qu'à la bataille de Cérisoles il fut conducteur et principal chef de la cavalerie légère. On disait de lui en Piémont : « Sagesse de Thermes et hardiesse d'Aussun. » Gentilhomme de sa qualité n'a été plus souvent lieutenant de Roi que lui. Après la partance de M. d'Essé (en 1549), il fut envoyé en Écosse pour tenir sa place et très-bien s'en acquitta. Au partir d'Écosse (en 1550), le roi Henri étant bien averti des menées que faisait le pape Jules III, l'envoya en ambassade vers Sa Sainteté à Rome. Il fut aussi lieutenant du Roi dans Sienne, en 1552, avec M. le cardinal de Ferrare, et y acquit beaucoup d'honneur en la révolte et en la conquête pour le Roi ».

Note 38.

Brantôme et de Thou nous ont laissé de la physionomie originale et féroce de San Pietro un portrait achevé. Rapprochez ce portrait de l'esquisse non moins saisissante des

deux Strozzi et voyez quels personnages occupaient alors la scène sanglante où se débattaient les intérêts des nations.

« San Pietro de Basilica dans l'île de Corse, dit de Thou, capitaine expérimenté, intrépide, dont rien n'était capable d'abattre le courage, avait épousé (en 1546) Vannina, fille et unique héritière de François Ornano, un des plus riches seigneurs de l'île, où il possédait un très-grand nombre de terres. S'étant mis en tête de s'affranchir, lui et sa patrie, de la domination des Génois, il leur déclara une guerre qui les irrita extrêmement. San Pietro s'était rendu à Constantinople pour tenter les Turcs et savoir s'ils voudraient profiter de cette guerre et envoyer encore une flotte dans la mer de Toscane... Les Génois profitèrent de l'abseuce de San Pietro pour gagner les domestiques de sa femme, restée à Marseille. Ceux-ci conseillèrent à Vannina de quitter son mari coupable de crime d'État, d'abandonner sa maison et de se rendre avec ses enfants à Gênes, auprès de ses légitimes maîtres... On n'eut pas de peine à séduire une femme légère et volage, qui haïssait un mari sombre, fâcheux et de mauvaise humeur... Vannina partit de Marseille sur une petite barque... Antoine de Saint-Florent, ami et confident de San Pietro, la rejoignit près d'Antibes et la mit entre les mains du seigneur du lieu. Celui-ci la fit conduire avec son fils à Aix... San Pietro revenait à Marseille lorsqu'il apprit ce qui était arrivé à sa femme : il en fut si troublé qu'aveuglé par sa fureur il tua Pierre-Jean de Calvi, son domestique, parce que, comme ils s'entretenaient de cette affaire, Pierre-Jean eut l'imprudence de lui dire qu'il l'avait bien sue auparavant, mais qu'il n'avait voulu lui en parler, de peur qu'il n'eût le sort de Flore de Corte, que sa femme fit étrangler par des esclaves turcs... San Pietro vint de nuit, à Aix, dans la maison où son épouse était gardée. Il demanda qu'on la lui remît entre

les mains. Le Parlement s'y opposa. Mais Vannina, qui avait un courage au-dessus de son sexe, déclara qu'elle voulait bien retourner avec son mari... San Pietro fit comme un bourreau qui exécuterait la sentence d'un juge : il demanda humblement pardon à sa dame (c'est ainsi qu'il appelait toujours sa femme); ensuite il lui mit un mouchoir au cou et il l'étrangla. Après cette expédition, il vint en poste à la cour de France pour se justifier en personne de son crime. Le bruit s'en était déjà répandu et la plupart avaient été saisis d'indignation et d'horreur. Les femmes surtout, qui appréhendaient les suites d'un si pernicieux exemple, détestaient ce cruel mari. La reine mère ne voulut pas souffrir la vue d'un si méchant homme... San Pietro découvrit sa poitrine et fit voir les cicatrices des blessures qu'il avait reçues au service de la France. « Qu'importe, disait-il, qu'im« porte au Roi et à la France de savoir si San Pietro a bien « ou mal vécu, et comment il s'est comporté avec sa femme? » Ces paroles adoucirent un peu les courtisans, et San Pietro obtint par ce moyen qu'on ne lui fît point son procès. »

Écoutons maintenant Brantôme. « San Pietro Corso, nous dit-il, était brave, vaillant et déterminé. A l'assaut du premier siége de Coni, combattant vaillamment sur la brèche, il fut bouleversé du haut en bas et blessé... Lorsque l'Empereur revint de sa conquête de la Goulette, il ne faut point demander s'il en vint orgueilleux. Arrivant à Rome, ayant su la conquête de la Savoie et d'une partie du Piémont que le roi François avait faite, il menaça la France à feu et à sang, et surtout le Roi... San Pietro Corso, qui était tout bon Français, s'en vint trouver M. le cardinal du Bellay et lui dit que, s'il lui voulait tenir la main et le faire approuver par le Roi, il ferait un beau coup de sa main, dont il avait toutes les tentations du monde et qui était de tuer l'Empe-

reur. M. le cardinal prêta l'oreille à cette résolution et fut d'avis d'en avertir le Roi... Le courrier tardant trop, l'Empereur partit de Rome et le coup fut failli... Le Roi, pourtant, n'y voulut entendre, disant que le coup était de par trop grande conséquence; que de cette façon il ne se fallait défaire des grands, bien qu'ennemis, et qu'autant lui en pendait par la permission divine, s'il y consentait.

« San Pietro Corso et Jehan de Turin, étant à la cour, eurent une question ensemble. Ne les pouvant accorder, on les enferma dans une salle avec deux bonnes épées. Quand on entra dans la salle, on les trouva tous deux, l'un de çà, l'autre de là, tombés et couchés par terre, n'en pouvant plus pour les grandes blessures qu'ils s'étaient entre-données et du grand sang répandu. On les fit lever et secourir et si curieusement panser qu'ils furent guéris quelque temps après...

« Ayant eu quelque soupçon de sa femme, qu'il avait prise en très-bon lieu, San Pietro Corso la vint trouver sans autre suite et l'étrangla lui-même, de sa main, de son écharpe blanche, puis la fit enterrer le plus honorablement qu'il put et assista aux obsèques habillé en deuil, fort triste, et le porta fort longtemps ainsi habillé. »

Un pareil homme ne pouvait mourir que de mort violente. San Pietro fut assassiné en l'année 1567, pendant qu'il continuait de guerroyer en Corse. Les Génois avaient mis sa tête à prix : ils la payèrent 4,000 écus.

Le fils de San Pietro, Alfonse d'Ornano, né en 1548, devint, en l'année 1595, maréchal de France. « Fort déterminé et résolu aussi, dit Brantôme, après la mort de M. de Guise, il avait entrepris de tuer M. du Mayne (le duc de Mayenne) pour servir son Roi... C'est un très-honnête et très-pertinent homme. »

Ai-je eu tort de multiplier ces citations? Ne savons-nous

pas bien mieux maintenant sur quel terrain nous marchons? Le théâtre sans ses marionnettes ne sera jamais qu'un froid panorama. M. Guizot a écrit de beaux livres : celui qui survivra peut-être à tous les autres, ce sera, si j'en crois mon propre plaisir, cette délicieuse *Histoire de France,* « racontée par un grand-père à ses petits-enfants ». L'immortel écrivain n'a pas dédaigné dans ce travail, œuvre de sa puissante vieillesse, de faire plus d'un long emprunt aux chroniqueurs : je trouve, pour ma part, que nous y avons gagné. Walter Scott n'avait pas chez nous de rival : grâce à M. Guizot, je lui en connais un aujourd'hui.

Note 39.

Blaise de Montluc, né vers l'année 1500 d'après M. Ludovic Lalanne, en 1502 d'après Bouillet, au château de Montluc en Guyenne, est deux fois célèbre : par ses exploits d'abord, par ses cruautés ensuite. Il l'est encore par les mémoires pleins de verve qui furent publiés en 1592, quinze ans après sa mort, sous le titre de *Commentaires.* « Il se loue si fort, dit Brantôme, qu'on dirait que c'est lui qui a tout fait aux guerres où il s'est trouvé, et les autres rien... M. de Guise l'aimait fort, mais il le tenait trop bizarre et incompatible, disant qu'il ne le fallait guère hanter si on le voulait aimer. Il servit très-bien le Roi en ses premières guerres civiles. Aussi y gagna-t-il très-bien la pièce d'argent...; il se trouva, à la fin de la guerre, avoir dans ses coffres cent mille écus. Il a été un très-grand, brave et bon capitaine de son temps : et il le faisait beau ouïr parler et discourir des armes et de la guerre, car il avait une fort belle éloquence militaire. C'était un Gascon, brave, vaillant et bouillant. Qui est de cette humeur, il ne peut être

autrement qu'il ne fasse toujours bien, s'il ne meurt à mi-chemin. »

NOTE 40.

La famille des Spinola était la plus ancienne des quatre premières familles nobles de Gênes. Elle avait acquis dans le commerce du Levant des richesses considérables. Gui de Spinola fut consul en 1102. Parmi les hommes illustres de la Ligurie, Foglietta cite, après les deux Francesco Spinola, qui combattirent au quinzième siècle les Catalans, les Vénitiens et les Français, l'*invincible Quilico Spinola,* qui n'est autre, je pense, que l'Augustin mentionné par de Thou. « Les Francais, dit-il, avaient occupé toute la Corse, à l'exception de Calvi. Quilico défendit cette place, où résidait le dernier espoir des Génois, contre de Thermes et Dragut et les contraignit à lever le siége. » L'éclat de cette illustre maison vient surtout de celui que Brantôme appelle le « grand marquis, l'épouvante des Pays-Bas », Ambroise Spinola, né à Gênes en 1571, mort le 25 septembre 1630 à Castel-Nuovo di Scrivia.

NOTE 41.

Paolo Giordano Orsini, duc de Bracciano et comte d'Anguillara « avait, dit Brantôme, le grand Ordre qui ne se portait qu'au jour de Saint-Michel. Quand il prit en mariage la fille du duc de Florence (Isabelle de Médicis, fille de Cosme Ier), il voulut rendre cet ordre, que le roi Henry lui avait donné. Le Roi l'accepta très-bien, lui faisant dire que c'était le moindre de ses soucis qu'il le quittât. Il lui avait départi son amitié de très-bon cœur; il s'en passerait désormais très-bien. »

NOTE 42.

La grandeur de la maison de Savoie date de cette époque. « L'Empereur, nous raconte Brantôme, étant à Naples, à son retour de Tunis, en 1535, Charles III, duc de Savoie, écrivit une lettre à un gentilhomme nommé M. de Monfalconnet, qu'il aimait fort et qui se tenait près de l'Empereur, afin de savoir de lui comment il se devait gouverner en ce fait de guerre de Savoie qu'il voyait se préparer et tomber toute sur lui. L'Empereur lui manda qu'il se gouvernât à l'accoutumée, en connivant, sans autrement se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre. Mais sa femme (Béatrix de Portugal, sœur d'Isabelle, femme de Charles-Quint), qui était altière et d'un courage animé, ne cessa jamais qu'elle ne le fît déclarer; dont mal lui en prit, car il fut dépouillé de son bien, et elle, du deuil de sa perte, sachant qu'elle en était cause, mourut le 8 janvier 1538.

« Charles III s'était retiré à Nice, et son fils, M. le prince de Piémont (Emmanuel-Philibert), avec l'Empereur. L'Empereur le reçut de très-bon cœur, — j'en dirais bien aucunes raisons secrètes, mais je m'en passerai bien, — et lui fait un très-bon traitement, le tient en sa cour fort honorablement, et l'élève en lui faisant voir les armes, — (Emmanuel-Philibert, né à Chambéry en 1528, avait alors dix ans), — si bien qu'en peu de temps il se rend très-capable pour servir l'Empereur, et, pour avoir perdu son bien, ne perdit jamais le cœur, mais l'en augmenta davantage.

« M. de Savoie donc, s'étant fait bien expert aux armes, l'Empereur en eut telle bonne opinion qu'il lui donna à mener, avec le duc d'Albe, l'avant-garde en la guerre des protestants, puis le fit son lieutenant général aux guerres de

Picardie; et ne l'appelait-on que le prince de Piémont, et même aux prises de Thérouanne et Hesdin, là où il se remit et rempluma un peu. Il y gagna force prisonniers, les plus grands chefs comme à lui dus; et les moyens, il les acheta à vil prix des soldats et après en tira de grandes rançons.

« Puis il fut général du roi d'Espagne à la bataille de Saint-Quentin.

« Tant que Madame sa femme, notre bonne fille de France (Marguerite, fille de Francois Ier), fut en vie, il ne fit de faux bond contre la France, car elle l'éclairait et le gagnait et amadouait de tout ce qu'elle pouvait, et tant aussi que nous tenions encore Pignerol et Savigliano dans son pays, qui servaient d'épine en son pied. Mais il ne cessa jamais qu'il ne les eût, en gagnant le roi Henri III (qui passa par Turin en revenant de Pologne) par belles paroles et persuasions, et par bonne chère qu'il lui fit en ses terres, par les bons melons d'Asti qu'il lui donna à manger et par la fraîche glace qu'il lui donna à boire, — tous petits et faibles appas pour l'induire à le récompenser au double par ces deux villes. — Mais on croyait qu'à grand'peine le Roi en eût dit le mot sans Madame de Savoie, sa bonne et vraie tante, qui méritait un tel présent, voire meilleur, pour la bonne amitié qu'elle lui portait et à la grandeur de son État. »

Après un tel exemple, peut-on encore blâmer l'empereur Napoléon de n'avoir pas accordé Magdebourg aux instances ed la reine de Prusse?

Note 43.

Du monastère de San Yuste, Charles-Quint surveillait avec anxiété ces mouvements. M. Eugène Plon en a trouvé la preuve dans les archives de Simancas. Le 9 juillet 1558, trois mois

par conséquent avant sa mort, l'Empereur déchu faisait écrire au secrétaire d'État Joan Vasquez de Molina :

« Je vois par votre lettre que la flotte turque vous inspire de grandes inquiétudes. La Goulette, la Sicile, Naples et Oran sont sans doute bien approvisionnés; mais les îles, la Sardaigne surtout, pourraient éprouver de grands dommages, si l'infanterie italienne qu'on devait y envoyer ne se trouvait pas en mesure de les défendre. Il sera donc bon que de toute façon on se hâte d'y faire passer les Espagnols, suivant les ordres donnés par le Roi. La conservation de la Sardaigne est du plus haut intérêt. Seulement, avant de mettre les troupes en mer, il faut se demander comment pourra s'accomplir le transport. La flotte turque se tient dans ces parages : la traversée ne s'effectuera donc pas évidemment sans danger. Dès à présent j'insiste pour qu'on avise à la garde et à l'approvisionnement des places maritimes du royaume. »

Philippe II pouvait concentrer ses pensées sur la guerre de Picardie; l'Espagne était en bonnes mains : le meilleur lieutenant de Roi qu'elle ait jamais eu fut encore son vieil Empereur.

Note 44.

« Au moment de sa mort, nous apprend Lorenzo Capelloni, le prince Doria avait près de quatre-vingt-quatorze ans. La chaleur vitale l'abandonnait, il ne se nourrissait plus; ce qu'il mangeait, il ne l'assimilait pas. Il comprit que ses jours étaient terminés. Son seul vœu était de revoir Jean-André avant de mourir. Il voulait lui donner ses derniers conseils et attendait de jour en jour l'arrivée de son neveu avec ses galères. Le vendredi 22 novembre 1560, il garda le lit; le

dimanche 24 au soir, il reconnut qu'il allait rendre son âme à Dieu. Il se confessa, reçut le sacrement de la communion et se fit donner l'extrême-onction avec toutes les cérémonies de la sainte Église.

« Vers le milieu de la nuit, il appela près de lui son valet de chambre, Antonio Piscina, et lui dit : « J'aurais bien « désiré, avant de quitter ce monde, revoir Jean-André et « l'entretenir de certaines choses que je tiens à lui faire con« naître. Mais puisqu'il plaît à Dieu de me refuser cette satis« faction, je me soumets à sa volonté divine : vous me sup« pléerez. Quand Jean-André sera de retour à Gênes, vous « lui direz de ma part qu'il doit, avant tout, vivre dans la « crainte de Dieu et n'abandonner en aucun temps le service « de l'Empereur. Qu'il le serve avec vigilance, intégrité et « fidélité, comme j'ai moi-même servi tous les princes à la « solde desquels je me suis engagé. C'est la seule conduite « qui convienne à un homme d'honneur. Qu'il aime et honore « sa patrie, qu'il ait à cœur la liberté de Gênes et ne néglige « rien pour la garantir, ainsi que je l'ai toujours fait. Il « peut, sous ce rapport, prendre exemple sur moi. Dans « quelques heures j'aurai rendu mon âme à Dieu : quand « vous m'aurez fait la toilette suprême, passez à mon cou « la Toison d'or, — j'entends la petite décoration de cet « Ordre, — je désire l'emporter dans mon tombeau. Vous « prendrez ensuite le grand collier de la Toison d'or et vous « irez le porter en Espagne au Roi. Vous lui direz de ma « part que cet Ordre, je l'ai reçu de l'Empereur son père, « de sainte et glorieuse mémoire : il m'a paru bon de le lui « renvoyer. Je le supplie, en considération des longs ser« vices que j'ai rendus à son père et à lui-même, d'accorder « sa royale faveur à mes neveux, Jean-André et Pagano. « Tous deux, — il y peut compter, — le serviront avec le

« zèle, avec la fidélité dont j'ai durant ma vie entière fait « preuve vis-à-vis des princes qui m'ont employé. »

« Tout en parlant ainsi, Doria sentait l'affaiblissement final peu à peu le gagner. Il recommanda dévotement son âme à Dieu et, les yeux fixés sur le crucifix, expira le lundi 25 novembre 1560, à douze heures. »

On sait que le jour italien était autrefois divisé en vingt-quatre heures. Cette division est encore en usage dans les basses classes. Lorsque le soleil disparaît à l'horizon, il est vingt-trois heures et demie. Le crépuscule dure une demi-heure : il est alors vingt-quatre heures; le jour est révolu, et l'on sonne l'*Ave, Maria*. A partir de ce moment, on commence à compter : une heure de nuit, deux heures de nuit, etc. Tous les dix jours, suivant l'avance ou le retard du coucher du soleil, on change le moment de l'*Angelus*. Notre manière de compter le temps s'appelle l'heure française. Le grand amiral génois est donc sorti de ce monde le 25 novembre 1560, vers quatre heures et demie du matin. L'âme du libérateur de la patrie avait habité sa dépouille mortelle quatre-vingt-treize ans onze mois et vingt-cinq jours.

Dès le matin même de sa mort, le commandeur de Figueroa et Adam Centurione se rendirent au palais et firent ouvrir son testament pour prendre connaissance des dernières volontés du défunt au sujet de ses obsèques. Doria, entre autres choses, recommandait expressément que ses funérailles eussent lieu la nuit, sans aucune pompe. On se conforma religieusement au vœu qu'il exprimait.

Le corps de Doria fut déposé dans le tombeau que, de son vivant, il avait fait exécuter par Giovanni Angelo Montorsoli, au fond de la chapelle souterraine de l'église de San Matteo.

Note 45.

« Les Espagnols, dit Brantôme, ont eu en grande estime don Alvaro de Sandi, lequel, de son temps, parmi les Espagnols, a été réputé pour un fort brave, vaillant et digne mestre de camp, et fort politique, grand et sévère justicier, s'acquittant de cet état toujours très-dignement, quasi en toutes les guerres de l'Empereur, en Italie, en Piémont, en Barbarie, en France, au camp de Saint-Dizier (1544), bref en une infinité de lieux, et principalement en la bataille des protestants (la bataille de Mühlberg), où il fut estimé d'avoir été un des plus sûrs et principaux instruments à aider à gagner la bataille avec son infanterie, très-bien commandée et conduite par lui.

« Il nous fit fort aussi la guerre en Piémont et Toscane, ayant en tête M. de Montluc, qui ne lui fit pas grand'peur, tant tous deux étaient égaux en valeur.

« Il fit aussi très-bien, à la bataille de Zerbi (juin 1560), là où, en combattant vaillamment, il fut pris et mené à Constantinople en signe de triomphe et présenté au grand Soliman, qui le fit garder fort curieusement et étroitement, en faisant serment sur son grand dieu Mahom qu'il ne lui ferait jamais plus la guerre, et qu'il vieillirait et mourrait en prison, sans le vouloir jamais mettre à rançon; car il savait bien que le roi d'Espagne, son maître, le rachèterait de beaucoup. Enfin, Philippe II, voyant que, pour or ni argent, il ne le pouvait faire rançonner ni avoir, il envoya prier avec grande supplication le roi Charles, son beau et bon frère, par le moyen de cette bonne reine d'Espagne, sœur de Charles IX, d'envoyer une ambassade vers le Grand Seigneur pour le lui demander et le lui donner. Dont le Roi (comme je le vis,

étant lors à la cour), dépêcha aussitôt M. le chevalier Salviati (François de Salviati, chevalier de Malte), qui a été depuis premier écuyer de la reine de Navarre, homme fort digne pour cette charge et fort habile, qui en fit l'ambassade, avec danger de sa vie pourtant qu'il courut par les chemins, ce me dit-il à son retour.

« Le Grand Seigneur, du commencement, en fit un peu de refus, à ce qu'il me dit; mais, vaincu par prières du Roi, il ne l'en voulut refuser et le lui accorda pour la première demande qu'il lui avait faite, parce que c'était son avénement à la couronne. Par ainsi ledit chevalier s'en retourna libre avec son prisonnier, qui ne pensait rien moins à cela devoir à notre Roi sa vie et sa liberté. Aussi (le Grand Seigneur) l'offrit-il à Sa Majesté par ledit chevalier.

« Du depuis, le Roi son maître l'envoya vice-roi à Oran en Barbarie, où il a fini ses jours fort vieux et cassé, s'étant acquitté aussi honorablement de cette charge comme il avait fait de toutes les autres. »

NOTE 46.

Don Sancho de Leyva, fils d'Antoine de Leyva, prince d'Ascoli, duc de Terra Nova, marquis d'Atelle et primat des îles Canaries, fut, comme son père, au dire de Brantôme, « un brave et vaillant seigneur. Il fut général du terze de Naples et des galères de Naples aussi ».

NOTE 47.

Un excellent travail, publié au mois de mars 1883, dans la *Revue maritime,* par M. A. Lacour, sous-agent du commissariat de la marine, nous apprend :

Qu'en l'année 1530 les forces navales de la régence d'Alger s'élevaient à soixante bâtiments; en 1571, à cinquante galères, galiotes et brigantins; en 1581, à soixante navires encore.

En 1634, la marine algérienne se composait de soixante-dix corsaires, portant de vingt-cinq à quarante pièces de canon. En 1724, les Algériens entretenaient à la mer vingt-quatre vaisseaux, armés, les uns de cinquante pièces de canon, les autres de quarante, de trente ou de dix.

En 1732, la force navale de la Régence a sensiblement décliné. Elle ne compte plus que six grands vaisseaux de trente-six à cinquante pièces.

En 1798, au moment de l'expédition d'Égypte, elle est revenue au chiffre de vingt-sept navires et de quatre cent quatre-vingt-sept canons, pour descendre, en 1820, à quinze navires et trois cent soixante-huit canons.

De l'année 1797 à l'année 1808, un seul corsaire, Reïs-Hamidou, a pu faire pour près de deux millions de prises.

Note 48.

Agadinquor d'Oliferne n'a jamais été évidemment un nom musulman. M. le comte de Mas Latrie nous parle, dans son livre sur le Magreb, du fils du sultan de Tunis, Abou-Farès, qui était venu, aidé de ses oncles, prendre le commandement des nomades de l'intérieur et des populations de la côte.

Note 49.

Un jeune lieutenant de vaisseau qui n'en est pas à son coup d'essai, M. Farret, un autre écrivain qui s'est donné la

mission, dont il s'acquitte d'ailleurs à merveille, de passer chaque année en revue les événements maritimes récemment accomplis, M. Henry Durassier, bibliothécaire du ministère de la marine, ont résumé tous deux, dans le même recueil, — la *Revue maritime et coloniale,* — les principales phases de l'expédition qui nous a donné le protectorat de la Tunisie. Je résumerai à mon tour leur résumé :

Le 26 avril 1881, l'île de Tabarca est occupée; le 3 mai, nous sommes maîtres de Bizerte; le 16 juillet, nous enlevons Sfax d'assaut; le 24, nous nous emparons de Gabès; le 28, de l'île Zerbi; le 11 septembre, de Souse. En moins de six mois la soumission du littoral est complète. La prise de Sfax restera l'épisode dominant de cette courte et brillante campagne : c'est elle qui a brisé la résistance des Arabes. Il est toujours délicat de raconter des événements contemporains. C'est un plaisir que je me suis généralement interdit : le rapprochement qui s'imposait à mon esprit, entre nos efforts heureux et les insuccès de nos devanciers, m'a fait oublier la loi que je m'étais tracée. Je veux du moins mettre mon récit sous la protection des rapports officiels.

Deux mille hommes, empruntés au département de la guerre, et deux mille cinq cents marins environ sont à la disposition du commandant en chef. Les embarcations des navires et quelques barques du pays permettent de mettre à terre, du premier coup, trois mille hommes, dont seize cents marins et quatorze cents soldats.

L'amiral Garnault a voulu laisser à la division du contre-amiral Conrad le poste d'honneur dans l'attaque. M. le capitaine de vaisseau comte de Marquessac aura la direction de la descente; M. le capitaine de vaisseau Miot le commandement des compagnies de débarquement de la division. Le

contre-amiral Conrad mettra, pendant l'action, son pavillon à bord de la canonnière *le Léopard,* pour surveiller de plus près le feu de la flottille.

« Grâce aux prévoyantes dispositions que vous aviez ordonnées, écrit le contre-amiral Conrad au commandant en chef, toutes les troupes de débarquement de la marine étaient à leur poste au point du jour. Couvert par le bombardement général, le corps de débarquement, formé en trois colonnes, à environ mille mètres de la batterie rasante, s'approcha du rivage... La Casbah, la batterie rasante du môle et le fort dit des Trois-Pièces, avaient ouvert un feu à mitraille sur nos embarcations; en même temps une vive fusillade partait des maisons et d'une tranchée parallèle au rivage. Malgré ce feu, les embarcations et les chalands, poussant de fond, se dirigèrent avec la plus grande rapidité sur le point où M. le capitaine de frégate Juge établissait le pont préparé par les six cuirassés de l'escadre avec les vergues de hune de ces bâtiments. Grâce à cette habile disposition, les troupes ont débarqué à pied sec, pendant que les marins, sautant de leurs embarcations à terre, chassaient les défenseurs de la batterie et poursuivaient à gauche ceux de la tranchée du sud. Le commandant Miot fit planter le pavillon de sa baleinière sur un créneau de la batterie rasante. Ce fut à ce moment qu'un certain nombre de matelots tombèrent tués ou blessés. Les Arabes furent refoulés en éprouvant de grandes pertes, et les deux colonnes, conduites par les commandants Miot et Marcq de Saint-Hilaire, s'élancèrent dans la ville par les brèches.

« La compagnie de débarquement du *la Galissonnière* fut chargée de s'emparer du fort dit des Trois-Pièces : elle y pénétra par escalade. MM. Banon, aspirant de 1re classe, et Gaubert, 2e maître-canonnier, en amenèrent le pavillon, qu'ils rem-

placèrent par le drapeau français. Les pièces furent enclouées.

« M. le commandant Miot a brillamment mené sa colonne et refoulé les Arabes, en les chassant de la tranchée et des maisons d'où ils tiraient sur son passage. Au moyen d'une torpille, il fait sauter la porte de la ville arabe et se porte sur la Casbah. Ce fort est occupé à sept heures quarante-cinq minutes. Dans le trajet, le feu de l'ennemi fut meurtrier. C'est vis-à-vis de la Casbah que l'aspirant de 1re classe Léonnec reçut les blessures auxquelles il vient de succomber.

« Les différents convois d'embarcations ne cessèrent d'aller reprendre de nouveaux chargements de troupes : en peu d'heures, tout le corps expéditionnaire, infanterie et artillerie, fut à terre. Le premier bataillon débarqué (92e de ligne) fut porté à l'extrême droite, du côté du cimetière, où un engagement assez vif eut lieu, puis à l'extrémité des dépôts d'alfa. La première compagnie engagée eut là un grand nombre de blessés (une vingtaine, dont deux officiers). Ce fut à ce moment (neuf heures vingt minutes) que les canots armés en guerre, se portant sur la droite, firent taire le feu ennemi. »

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Ci, RUE GARANCIÈRE, 8.

